



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



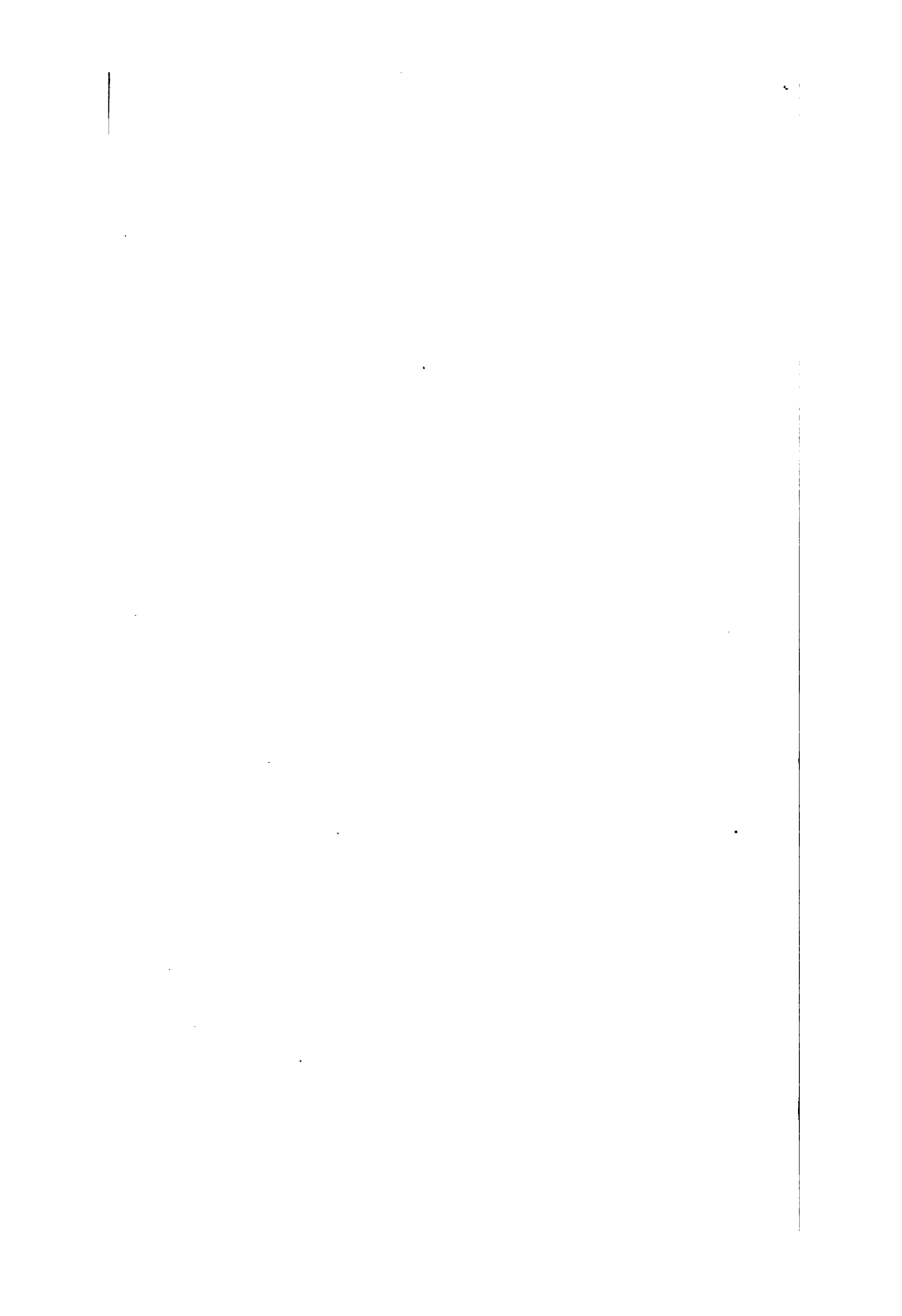
3 3433 08156779 8













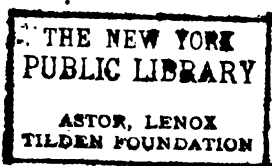
26.

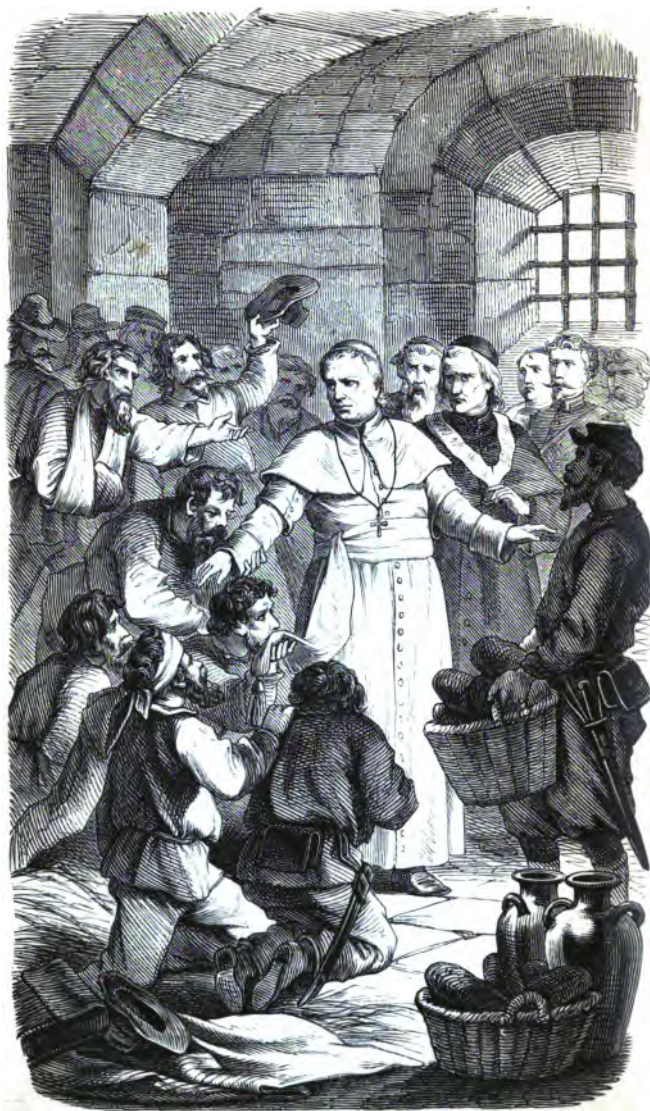
Fleury  
BWN

1

1

1





Pius IX. besucht die gefangenen Caribaldianer.

Not in 10. D.  
9/28-26  
n. 13

Der

# Feldzug der Revolution

in

## Italien gegen Rom

im

### Oktober und November 1867.

Von

Herrn Abbé Aleury, Pfarrer von St. Germain in Genf.

Mit dessen Autorisation

übersetzt, vermehrt, mit Noten und Beilagen begleitet

von

M. v. Roos,

Pfarrer zur Viktation in Solothurn.



Einsteckeln, New-York und Cincinnati, 1868.

Druck und Verlag von

Gebr. Karl und Nikolaus Benziger,

Typographen des hl. Apostol. Stuhles.

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
270484A

ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS

R 1926 L

ROY WEBB  
CLUB  
YR 1926

## Vorbericht.

---

Selten hat noch ein Ereigniß die Aufmerksamkeit der Welt so auf sich gezogen, wie der letzte Feldzug Garibaldi's gegen Rom, und der Kampf, der um den hl. Stuhl und damit gegen die gesammte katholische Kirche geführt worden ist: „Wir sind zum Schauspieler geworden der Welt, den Engeln und den Menschen,“ so dürfen die Helden dieses Kampfes mit Paulus sprechen. Es war daher ein zeitgemäßer, vortrefflicher Gedanke des H. Abbe Fleury, katholischen Pfarrers in Genf, welcher deutsche Gründlichkeit mit anziehender französischer Darstellung zu verbinden weiß, und als Historiker sich schon große Verdienste erworben hat, diese Ereignisse auch denen bekannt zu machen und näher zu beschreiben, die weder Zeit noch Mittel besitzen, die großen Tagblätter zu lesen, und als treue Kinder der Kirche doch auch wissen möchten, in welcher großer Gefahr der hl. Vater und seine treuen Beschützer gestanden, und wie wunderbar Gottes Macht, Weisheit und Güte sich auch hier wieder geoffenbaret habe. Der Hochwürdigste H. Bischof Mermillod hat dem Verfasser dieser Schrift in einer Zuschrift Dank und volle Anerkennung ausgesprochen folgenden Inhaltes:

Genf den 15. Dezember 1867.

Herr Rektor und theurer Freund!

Sie sind in Wahrheit der Arbeiter, von dem Paulus spricht: „Ihr seid besändig zu jeder Arbeit bereit.“ — Bei Ihren so vielen Pastoral-Sorgen finden Sie doch immer noch Zeit, Genfs katholische Vergangenheit und Gegenwart in Schutz zu nehmen.

Trefflich war der Gedanke, die Geschichte des gegenwärtigen Kampfes der Revolution gegen die Kirche zu beschreiben, deren Noth und Triumph Sie so volkstümlich darzustellen verstehen. Weinen möchte man bei dieser Erzählung. Auge und Herz fühlt sich von heiligem Stolz gehoben, unwillkürlich ergriffen bei diesem großartigen Schauspiel. Gut war es, solch erhabene Thaten nicht in Vergessenheit begraben zu lassen. Nur zu oft überlassen wir unsern Gegnern die Macht der öffentlichen Meinung. Pflicht und Ehre fordern es, solche Thaten, so glorreiche Blätter unserer Familien-Archive an's Licht zu ziehen. Dank Ihnen, daß Sie diesen so allgemeinen Aufschwung im Interesse des gefährdeten Papstthums mit dem dreifachen Tribut von Almosen, Gebet und Blut dargestellt haben.

Die Geistlichkeit wird gewiß mit Freude Ihre Blätter zu verbreiten suchen, wird suchen denselben in Familienkreisen und Schulen Eingang zu verschaffen. Ich wünsche sogar, daß Ihr kleines Werk zu Schulpreisen verwendet würde. Man muß unsere jungen Christen angewöhnen



in dieser Atmosphäre des Glaubens und der Opferwilligkeit heranzuwachsen, und es liegt viel daran, dieselben durch heilige und rührende Beispiele vorzubereiten, daß auch sie einmal, wenn in noch so geringen Sphären sich bewegend, ritterliche Kämpfer für Gott und seine Kirche werden. Also noch einmal Dank! und empfangen Sie für sich, ihren Seeleneifer und ihre wissenschaftlichen Arbeiten den aus tiefstem Herzen gespendeten Segen.

† Gaspar, Bischof von Hebron und  
Weihbischof von Genf.

Was nun die Beilagen und Anmerkungen betrifft, können sie unbeschadet des Haupttextes gelesen oder auch übergangen werden. Ueberflüssig für die in Geographie und Geschichte Bewanderten, mögen sie doch für viele Andere erwünscht sein und wenigstens zur Unterhaltung und besserem Verständnisse des Ganzen etwas beitragen.

Als Beweis wie diese Schrift in gewissen Kreisen aufgenommen wurde, mag Folgendes dienen: „Ein Familienvater in der französischen Schweiz, dem diese Flugschrift als Geschenk zugesandt wurde, antwortete hierauf unter Anderem: Bei der Erwähnung so hochherziger Opferwilligkeit, die man wohl nur in der katholischen Kirche findet, weinte ich heiße Thränen. — Destez wurde die Lesung unterbrochen, durch Empfindungen der tiefsten Rührung und heiligen Reizes. — Meine Onkel, schon bejahrte Männer, kommen jeden Abend zu uns, um an der Lesung Theil zu nehmen, doch jeder wollte die Schrift noch für sich im Besondern lesen. Wir lasen sie nicht,

wir verschlangen sie. Besonders rührte mich mein alter Vater durch seine hochherzigen Gefühle. Wie wünschte er Ruhm und Gefahren mit diesen unerschrockenen Juaven theilen und ungeachtet seines hohen Alters unserem hl. Vater Hilfe bringen, und den letzten Tropfen seines Blutes für die Kirche vergießen zu können! Urtheilen Sie selbst, wie mich diese Gefinnungen meines Vaters freuten und bis zu Thränen rührten. Was mich aber am meisten ergriff, war die Erzählung von dem so christlich schönen Helventode der zwei Dufournel, die noch mit mir in Besançon studirten. Ihr Tod hat mich tief erschüttert. Dank, noch einmal tausend Dank, für die Freude, die Sie uns Allen dadurch verschafften; das Buch macht gegenwärtig seine Kunde durch's ganze Dorf.“ So erzählt ein dem Uebersetzer gefälligst mitgetheilter Brief vom 22. Hornung 1868.

Und so wünschen wir denn der deutschen Ausgabe dieselbe freundliche Aufnahme, wie die französische sie gefunden, die nun bald auch in zweiter vermehrter Auflage erscheinen wird.

Am Aschermittwoch den 26. Hornung 1868.

Der Uebersetzer.

# I.

## Rom oder Tod.<sup>1)</sup>

Genf den 11. November 1867.

Es sind nun heute gerade zwei Monate, seit denen Garibaldi<sup>2)</sup> Genf verlassen. Er verflündete seinen Freunden, sie werden bald Nachrichten von ihm erhalten. Nun

---

<sup>1)</sup> Mit ähnlicher Gesinnung aber in ganz anderer Absicht, zog auch Petrus nach Rom hin, nämlich um es für seinen göttlichen Herrn und Meister zu erobern. Wenn einem Garibaldi weder Rom noch Tod zu Theil geworden, so gründete dagegen Petrus durch seinen glorreichen Martyrtod dort ein Reich, auf das nun die ganze Welt mit Staunen und Bewunderung hinblickt, und das die Pforten der Hölle nicht überwältigen werden. Vernehmen wir noch einen seiner Nachfolger, Papst Leo den Großen, was er in einer Rede auf die Apostelfürsten Schönes über diese Eroberung sagt:

„Als die zwölf Apostel die Länder alle unter sich vertheilt hatten, wurde Petrus, der Fürst des Apostel-Ordens, für die Hauptstadt des römischen Reiches bestimmt, damit das Licht der Wahrheit, welches zum Heile aller Völker geoffenbaret wurde, desto wirksamer vom Haupte aus über den ganzen Weltkörper sich verbreite.

Von welcher Nation aber lebten nicht damals Leute in dieser Stadt, und welches Volk sollte nicht wissen, welche Lehren hier vorgetragen wurden? Hier mußten die Hirngepinnste der Philosophie mit Füßen getreten, die Eitelkeit einer irdischen Weisheit zernichtet werden; — hier galt es den Teufelsdienst abzuschaffen und alle Arten der ausschweiflichen Sakrilegien zu beseitigen, hier hatte der Aberglaube Alles ängstlich zusammengetragen, was unsinniger Irrthum je eronnen. — In diese Stadt zu kommen, trugst Du also, o seligster Petrus! kein Bedenken, und Du betratest diesen Wald voll brüllender Ungeheuer, diesen Ocean einer bodenlosen, sturmburchwühlten Tiefe, mit größerer Unerforschtheit, als Du früher auf dem Meere einher schrittest. Schon hattest Du die Völker unterrichtet, welche aus der Verschneidung gläubig geworden; schon die Kirchengemeinde zu Antiochien gegründet, wo der Christenname zuerst geädelt wurde, hattest

ja, hatte er ihnen doch im Vertrauen mitgetheilt, welcher großen Plan er gegen Rom entworfen habe. — Er bezeichnete ihnen sogar den Tag, an welchem endlich der

---

Pontus, Galatien, Cappadocien, Asien und Bithynien mit der Lehre des Evangeliums beglückt, als Du, fest überzeugt von dem Fortgange Deines Werkes, und nicht unbekannt mit Deinem Lebensloose, das Siegeszeichen des Kreuzes Christi in die Hauptstadt der Römer brachtest, wo Dir nach göttlichem Rathschlusse die Ehre der Macht und der Ruhm des Martyrtodes zu Theil wurde.“ --

Welchen Erfolg diese Eroberung des Apostels hatte, steht nun der ganzen Welt offenkundig vor Augen. Das Capitol, den ehemaligen Göttersitz, schmückt nun das Siegeszeichen des Kreuzes. Wo ehemals die stolzen, goldenen Paläste der übermüthigsten Weltbeherrscher prangten, und Bäder und Lusthaine zum üppigsten Sinnengenuß anlockten, stehen nun Klöster und Gotteshäuser, in denen die Menschen wie Engel leben. Das Colosseum ein Amphitheater, dessen Boden mit Christenblut so gesättigt ward, wie keine Stätte auf Erden, ist eine der ehrwürdigsten und heiligsten Stätten der ewigen Stadt geworden. — Viele heidnische Tempel bestehen nur noch in ihren merkwürdigen Ruinen, oder sind in christliche Kirchen umgewandelt worden. So ist das Pantheon, das früher allen inn- und ausländischen Gottheiten geweiht war, jetzt in die Kirche der allerseligsten Jungfrau und aller Heiligen umgewandelt. — Auf der Stätte aber, wo Nero in seinen Gärten bei den nächtlichen Spielen Hunderte und Tausende von Christen in Stroh einwickeln, mit Pech überziehen und als Fackeln bei den heidnischen Spielen anzünden und verbrennen ließ, erhebt sich nun die St. Peterskirche und der Vatikan.

\*) Garibaldi Giuseppe, geb. 1807 zu Nizza, nach einander Seemann im Dienste Sardiniens, des Bey von Tunis Uruguays, schrieb den 20. October 1847 an den päpstlichen Nuntius zu Montevideo, in Amerika, wie folgt:

Wenn Sr. Heiligkeit Arme, welche einige Erfahrung im Waffenhandwerk haben, nicht zurückweicht, so ist es überflüssig zu betheuern, daß wir mit noch größerer Freude als je, uns Dem weihen werden, der schon so viel für das Vaterland und für die Kirche gethan hat. Wir werden uns glücklich schätzen, eine schwache Stütze dem von Pius IX begonnenen Werke der Befreiung zu bieten, wir

„Traum seines Lebens“ sich erfüllen werde. — Den 25. werden wir auf dem Capitolium sein! Die Eingeweihen machten kein Geheimniß mehr aus der Sache, denn von allen Seiten rief man sich zu: „Das Papstthum wird zu Ende gehen! Den 25. ist Garibaldi auf dem Capitolium.“ Was bereitete man also an den päpstlichen Grenzen vor? Es wurden am hellen Tage Complotte geschmiedet, Leute angeworben, kurz Alles vorbereitet, die Grenzen zu überschreiten. „Rom,“ sagte man, „schmachtet unter dem Priesterjoch. Schon streckt es seine Arme nach dem freien Italien aus. — Wir müssen uns nun zeigen, und das Volk wird sich gegen seine Unterdrücker erheben.“

Italien braucht Rom. Also Rom oder Tod: Das war das Feldgeschrei der Garibaldianerschaaen — es war der Wiederhall ihres Häuptlings. —

---

und unsere Gefährten in deren Namen wir sprechen, und wir werden nicht glauben, dieses Werk zu theuer zu bezahlen, sei es auch um den Preis unseres letzten Blutstropfens. Wenn Sie, hochgeachteter Herr! glauben, daß unser Anerbieten vom hl. Vater angenommen werde, so wollen Sie es am Fuße seines Thrones niederlegen. Zur selben Zeit brachen die Freischaarenstürme in der Schweiz aus, deren Wogen sich bald auch nach Italien wälzten.

Garibaldi führte nun frohlockend aus Amerika in sein Vaterland zurück, wo er als Agitator und Anführer dieser Schaaren Vieles dazu beitrug, daß Pius IX den 22. November 1848 sich aus Rom flüchtete, beim Könige von Neapel Schutz und Hilfe suchen mußte. Welche Gräuelt that die Verwüstung Garibaldi, Mazzini und ihre Horden damals in Rom anrichtet ist aller Welt bekannt. Vom Jahre 1849 vertheidigte sich Garibaldi mit seinen Freischaaren in Rom gegen die Franzosen, die ihn mit seinem Anhang den 2. Juli, am Feste Maria Heimführung 1849 daraus vertrieben, und den 4. Juli dem hl. Vater die Schlüssel der Stadt durch den General Riel in Gaeta überreichen ließen, wohin er zwar erst d. 12. April folgenden Jahres seinen feierlichen Einzug hielt. Garibaldi zog sich wieder nach Amerika zurück. Seit 1852 agitirte er wieder in Sardinien und ganz Italien.

Das Alles trug sich auf Italiens Boden zu, unter den Augen einer Regierung, die vor drei Jahren einen feierlichen Vertrag unterzeichnet hatte, sie werde Allen anbieten, daß die päpstlichen Staaten geachtet und vor keiner feindlichen Macht überschritten würden.

Niemand wird sich jetzt noch durch diese Comödien täuschen lassen, welche ein Heer von 45,000 Mann während drei vollen Wochen aufgeführt hat, ein Heer, das bewaffnet an den Grenzen stand und doch die an seinen Augen vorbeiziehenden Schwadronen der Freibeuter nicht zurückhalten konnte.

Staatsminister und Generale reichten wie Gaudiebe auf Jahrmärkten sich die Hand. — Viktor Emmanuels Soldaten hatten Befehl, ihre Augen zu schließen und die Garibaldiruppen frei durchziehen zu lassen. — Das war also ein offener Vertragsbruch der am 15. September 1864 geschlossenen Uebereinkunft, ein und dasselbe Spiel, welches Ratazzi und der Bandenführer Garibaldi unter der Decke spielten. — Das Lustspiel ist zum blutigen Trauerspiel geworden, den Reden folgte Kanonendonner, und die Schlachtfelder wurden mit Todten bedeckt. —

Ja wohl! Rom oder Tod! Das hat Garibaldi hundert Mal schon betheuert, und doch ist ihm weder Rom noch der Tod zu Theil geworden, wohl aber die allerschmählichste Niederlage, die schandvollste Flucht. Er sah, so sagt man, die Mauern Rom's ganz in der Nähe, es gelüstete ihn nach dessen Denkmälern und doch kam er nicht hinein. Der Tod auf dem Schlachtfelde wäre für ihn zu ehrenvoll gewesen; in allen Gedichten, die man auf ihn verfaßt hätte, würde man ihn Märtyrer genannt und bald auch vergöttert haben.

Gott ließ das nicht zu. Die Schmach seiner Flucht ist die verdiente Strafe seines Hochmuthes.

Auch die Garibaldianer schreien: Rom oder Tod!

Und wirklich sind viele derselben nach Rom gekommen, sind wirklich in der Engelsburg, aber als Gefangene.<sup>1)</sup> Wie viele fanden auch den Tod, da sie Andere tödten sollten! Die Geschichte wird einst Rechenschaft fordern für all das Blut, das da vergossen wurde. Eine andere Zeit, eine gerechte Regierung hätte den Minister Rattazzi vor das Strafgericht gestellt, weil er einen Aufstand gegen

<sup>1)</sup> Diese ist ein geschichtlich so merkwürdiges Denkmal, daß hierüber eine kurze Erwähnung nicht überflüssig ist. Die Engelsburg hieß früher: Das Mausoleum Hadrians, das im Jahre 136 nach Chr. von diesem Kaiser erbaut wurde. —

Der kaulustige Hadrian wollte damit den Kaiser Augustus überbieten und ein Kaisergrabmal für sich und seine Nachfolger errichten, welches nicht weniger durch seine Größe, als durch seine Pracht die Bewunderung der Welt erregen sollte. Marich's Rotten erbrachen das Mausoleum, zerstörten und plünderten die Grabkammern. Bei dem nächsten Angriffe der Gothen auf die Stadt unter Vitiges (537) wurde es schon als Festung benutzt. Unter Papst Gregor dem Großen brach im Jahr 590 eine fürchterliche Pest in Rom aus, die die Stadt verheerte. Der hl. Vater ließ ein allgemeines Gebet ausbreiten und Prozessionen durch die Stadt halten. Als man in feierlichem Zuge über die Tiberbrücke schritt, die gegen das Mausoleum hinführt, erblickte man auf der obersten Höhe desselben die Gestalt des hl. Erzengels Michael, der zum Zeichen der Versöhnung des Himmels sein Schwert in die Scheide steckte; und von dieser Stunde hörte auch die Pest in der Stadt auf. Darum ließ man nun auch das Bild des hl. Erzengels auf die oberste Zinne der Burg setzen, der man auch den Namen Engelsburg gab. Zur Erinnerung an diese wunderbare Erscheinung baute Papst Bonifacius IV oben auf dem Monumente eine Kapelle zu Ehren des hl. Michael, welche ihrer erhabenen Lage wegen S. Angelus inter nubes usque ad coelos genannt wurde. Hier war es auch, wo mehrere Päpste gegen die aufrührerischen Großen Italiens Schutz suchen mußten, wo Papst Benedikt VI erdrosselt wurde, und Papst Johann XIV den Hungertod starb. Die Aussicht vom Fußgestell der ungeheuren Engelstatue, die Benedict XIV hat errichten lassen, ist überraschend; die große Glocke neben der Statue ertönt nur, wenn sie das Absterben des Papstes zu verkünden hat; die Festung ist sehr wohnlich eingerichtet und birgt auch die dreifache Krone des Papstes.

einen legitimen Fürsten ermuthigt und unterstützt hatte, und Garibaldi wäre durch ein Kriegsgericht verurtheilt worden. Doch ich will nicht Stoff zu einem Hochverrathsprozesse sammeln, will nur ganz einfach diesen bewunderungswürdigen Kampf beschreiben, welchen tapfere für das Recht bewaffnete Männer zum Schutze des päpstlichen Gebieters gegen verworfene Banditen geführt haben.

Noch nie sah Europa ein solches Schauspiel. Den Löwenmuth Lankreds, die Unerblichkeit Gottfrieds von Bouillon sahen wir erneuert. Noch rinnt das Blut der Kreuzfahrer in den Adern unerbrochener Zuaven, die das päpstliche Banner wieder verherrlichten. Ehre diesen Männern! Ehre vorzüglich denen, die als Helden starben, denn sie haben ihr Leben für die heiligste Sache hingeopfert. — Ihre Namen werden in ewigem Andenken verbleiben

---

## II.

### Was sind denn die Garibaldianer?

Einst, so erzählt die neuere Geschichte, sammelten sich in der Schweiz Freiwillige als bewaffnete Banden; bewaffnet drangen sie in die Kantone ein, die ihre Selbstständigkeit behaupten wollten. — Diese Banden, unseligen Andenkens, wurden Freischaaaren<sup>1)</sup> genannt. In Wallis, besonders aber in Luzern ungeschickt geleitet, wurden sie später von den eidgenössischen Truppen ersetzt, welche die Sonderbunds Kantone gänzlich erdrückten.<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Ihren ersten Ueberfall versuchten sie am Feste Maria Empfängniß den 8. Dezember 1844 in Luzern, den zweiten, den 31. März und 1. April, an welchen Tagen die Kirche wegen der Charwoche die Feste Maria Verkündigung und hl. Joseph noch nachfeierte. Beide Male wurden sie gänzlich geschlagen, und ließen bei 2000 Kriegsgefangene zurück.

<sup>2)</sup> Im November 1847, also gerade zwanzig Jahre vor diesen hier zu erzählenden Ereignissen Rom's.



Die Garibaldianer, die Freischaaren Italiens, überfielen mit bewaffneter Hand einen rechtmäßigen, friedfertigen Fürsten Gegen alles Völkerrecht, ohne Kriegserklärung drangen sie gewaltsam in seine Provinzen ein, plünderten, raubten und rissen überall gewalthätig Alles nieder.

Zum größten Theile auf den Straßen und öffentlichen Plätzen zusammengetrommeltes Gefindel, das mit Guitarre und Dubelsat sein elendes Brod verdiente, waren diese Banden geschickter zum Stehlen, als kriegsgerecht zum Manöveriren. Um sie anzuloden, mußte man ihnen im Fall des Gelingens zwei volle Raub- und Plünderungstage versprechen. Viele aber, die ihr erstes Probestück nicht bis auf die Ankunft in Rom versparen wollten, zeigten schon in Monte Rotondo, wessen sie fähig waren. Da Garibaldi sah, mit was für Leuten er es zu thun habe, nahm er noch eine Sonderung derselben vor, nach welcher, wie das Journal von Genf vom 7. November berichtet, von 12,000 Freiwilligen ihm kaum mehr die Hälfte übrig blieb; er mußte also bei 6000 zurückweisen, die dann auf eigene Faust vom Rauben und Stehlen lebten.<sup>1)</sup>

Bei diesem Gefindel von Soldaten sah man bald auch junge vornehme Leute, Helben der Kaffeehäuser, in denen Bänkelsänger von Florenz ihnen so oft die Hymne auf den Helben des Tages vorsingen mußten, daß sie sich ohne allen Widerstand fangen ließen, seiner Fahne zu

---

<sup>1)</sup> Wenn wir hier Belege aus dem Journal von Genf anführen, so geschieht dies, weil die Korrespondenten von Rom und Florenz, obwohl Protestanten, der Wahrheit unzweifelhaftes Zeugniß geben. Ihre Aussagen sind in dieser Sache um so glaubwürdiger, weil sie Garibaldi zugethan, weit lieber seine Siege berichtet hätten, aber als ehrliche Männer die Wahrheit, die auf gerade Herzen immer noch ihren Einfluß hat, nicht verheimlichen wollten.

folgen. Bei dieser allgemeinen Gährung dachten sie wenig an Pflicht und Beschwerde des Soldatenlebens und hofften dem Feuer nicht zu nahe zu kommen, sagte man ihnen doch, beim ersten Vorrücken werden die Päpstlichen wie feige Memmen die Flucht ergreifen.

Wie sollten solch elende Stutzer gegenüber dem Kartätschenhagel auf einmal Helden werden! Zu Hunderten verkrochen sie sich während dem Angriffe in das Schilf der sumpfigen Ebene am Fuße von Monte Rotondo.<sup>1)</sup> Viele hatten, weil in geheime Gesellschaften verstrickt, keine andere Wahl als mitzuziehen oder erdolcht zu werden. Sie mußten mithalten, mitmarschiren. „Ich wurde gezwungen, schrieb von Turin aus der junge Joseph Gabrielli an seine Mutter. Ich hatte nur die Wahl im Kampfe oder durch den Dolch zu sterben. Verzeihe mir also, — Mutter! mein Verbrechen und den Kummer, den ich Dir verursacht habe.“ — Dieser Brief wurde nicht mehr abgesendet, man fand ihn in der Briestasche des unglücklichen Jünglings, der in der Schlacht bei Mentana ums Leben kam.

Nach diesen jungen Verführten kommen noch die eigentlichen Garibaldianer, geschworene Todfeinde der Religion. Als ergraute Verschwörer hassen sie Alles, was irgendwie mit dem Papstthum in Beziehung steht.

In ihren Augen ist das Oberhaupt der Kirche das große Hinderniß, ihre verbrecherischen Pläne auszuführen. Mit Mazzini<sup>2)</sup> verwerfen sie den Papst als geistliches und weltliches Oberhaupt. Das sind die Hauptanführer,

---

<sup>1)</sup> Journal de Genève. Correspondance de Florence.

<sup>2)</sup> Mazzini, Giuseppe, geb. 1808, zu Genua, Advocat, 1830 als Verschworener flüchtig, und in contumaciam zum Tode verurtheilt, hielt sich seither meistens in der Schweiz auf, wo er auch als Bürger in Grenchen, St. Solothurn, aufgenommen wurde. Er stiftete den Geheimbund der *giovine Italia* (Jungitalien), so wie er der

oder besser gesagt, die eigentlichen Schulbbaren. Wie viel Blut haben sie nicht schon vergossen, wie lange schon dies Spiel getrieben! Hatten sie früher im Geheimen gewirkt, so traten sie endlich dies Mal unter die Waffen, in der Hoffnung, die ganze italienische Armee werde ihrem Beispiel nachfolgen. Diese Masse brauchte aber einen Führer, Garibaldi erklärte sich als Obergeneral. Am Tage der Schlacht zierte er seinen Hut mit einem Federbusche. Seine zwei Söhne Menotti und Ricciotti, dieser ein wahrer

anerkannte Chef desselben ist. Im Jahr 1848 zeigte er sich wieder in Mailand, half den Papst Pius IX aus Rom vertreiben, wo er während der Schreckensherrschaft Einer der Triumhviren (Dreimännerherrschaft) war, und mit dictatorischer Gewalt die Kirche zu zernichten strebte. Nach der Eroberung Roms durch die Franzosen, wandte er sich wieder der Schweiz zu, von da ging er nach Amerika, von wo aus er wie vorhin die Fäden der Revolution leitete. Als Garibaldi sein erstes Spiel in Italien anhub, ließ er sich auch da wieder sehen und hören, und rief den Tausenden und Tausenden zu, die ihm zuströmten: „Der ist der Mann der That der Initiative, so Igt ihm nach! Viele auch edle aber verführte Jünglinge Italiens haben auf diesen Ruf das rothe Hemd angezogen, und meinten: den antichristlichen Geist ihrer Führer nicht kennend, nur für Einheit und Freiheit des Vaterlandes zu kämpfen. „Das Vaterland, sagte „ihnen Mazzini, ist der Traum, der Herzschlag, der geheime Wunsch „jeder Seele in ganz Italien. Rom ist eure Hauptstadt, ihr könnt „nur in Rom und mit ihm ein Vaterland haben, ohne Rom ist kein „Vaterland möglich, da ist das Heiligthum der Nation. Rom ist das „Herz, der Tempel, das Palladium der Nation. Das Rom der Päpste „muß fallen, wie gefallen ist das Rom der Cäsaren und an die Stelle „heider muß treten das Rom der Völker, welches Europa, Amerika „und die andern Welttheile, in dem Glauben, in Gedanken und That „einigen wird. Auf, und vernichtet sie, die Söldlinge des Papstes, „und seid frei, frei wie die Luft eurer Alpen, frei wie der kühle Hauch „eurer Meere, frei, um Häuptern zu folgen, welche zu wagen und „zu leiten wissen, frei, um zu leben, frei, um zu sterben für das „Vaterland.“

(Mazzinis gesammte Werke II., 3, 27 und 32 u. A. n.)

Grobian, jener ein feingebildeter Stutzer, waren seine Adjutanten. Aus den zuverlässigsten italienischen Revolutionärs bildete er sich seinen Generalstab. Nicotera ernannte er zum General, Chirelli zum Major. — Mehrere derselben dienten zugleich in der regulären Nationalarmee, und trugen unter ihrem rothen Hemde die Zeichen ihres Grades. —

So verschiedenartige Elemente konnten aber keine gut-disciplinirte Armee bilden. Die Anführer mochten commandiren, aber die Soldaten zum Gehorsam zu bringen, gelang nicht.

Noch vor Ende der Schlacht legte Nicotera, welchen Garibaldi zum Divisionsgeneral ernannt hatte, seine Stelle nieder, und eilte nach Hause. — In einer Zeitung Neapel's erklärte er seinen Austritt aus dem Dienste. Er fand keinen Gehorsam bei diesen Freiwilligen. „Biermal,“ sagt er, gab ich dem General Orsini Befehl, nach Pa-lestrina zu ziehen, aber wegen seiner untergeordneten „Stellung kündete er den Gehorsam auf, auch Hauptmann „Antinori gehorchte seinerseits dem Orsini nicht. Antinori „und Benatti begingen Verbrechen, welche der ungebildeten und verkommensten Nation zur Schmach gereichen „müßten.“<sup>1)</sup>

Acerbi wird jetzt nicht besser von den Seinigen behandelt, man beschuldigte ihn des Diebstahls, und der Verhaftbefehl gegen ihn ist schon erlassen, wird aber schwerlich in Anwendung kommen; da Garibaldi's Jünger gar leicht die Grenzen finden.

Zum Schlagen brauchten die Garibaldianer auch Waffen und Munition. —

Waffen! Garibaldi verlangte sie von ganz Italien, das ihm auch einige tausend Gewehre lieferte. — Eng-

---

<sup>1)</sup> Journal de Genève, 14. novembre.

land, an das er sich wendete, sandte Revolver und andere Waffen.

Munition! erhielt er von Katazzi, dem Staatsminister Viktor Emmanuel, der zum Schein Garibaldi's Rüstungen mißbilligte, und ihm dennoch alles Nothwendige, Schießbedarf und Gepädwagen lieferte. — Hören wir hierüber einen zuverlässigen Augenzeugen.

„Katazzi, vom Strudel ergriffen, wurde mit fortgerissen. Zuerst handelte er nachsichtig gegen die Freiwilligen, dann drückte er die Augen zu, und entschloß sich Waffen und Geld zu liefern. Er gab ihnen den Finger, sie ergriffen die Hand, den ganzen Arm, rissen ihn hinein. Die Regierung sorgte für Alles, was sie verlangten, Waffen, Geld, Schuhe, Alles, Alles. Wir sahen, wie von Florenz aus Decken, Munition und Kisten weggeführt wurden, bezeichnet mit der Ueberschrift:

„Dem Aufstands-Comité in Terni.“<sup>1)</sup>

Bis jetzt hatte Garibaldi nur bereits eingeschlagene Thüren angetroffen, und seine Soldaten wurden als Helden gepriesen. — Der Verrath lieferte ihm die Schlüssel zu den Festungen aus, und man feierte ihn, als hätte er sie im Sturme erobert.

Jetzt aber ändert sich die Szene. Die päpstlichen Unterthanen beschrieb man in italienischen Zeitungen nur als Priesterclaven seufzend unter dem unerträglichsten Joch, und mit Sehnsucht auf das erste Alarmzeichen harrend, um ihre Ketten zu zerbrechen und Barricaden aufzuwerfen; aber siehe, jetzt blieben sie ihrem Fürsten treu und ergeben. Von den päpstlichen Soldaten redete Garibaldi immer nur unter den allerschmählichsten Ausbrüchen und Verhöhnungen.

---

<sup>1)</sup> Journal de Genève 23. octobre.

„Es sind nur Söldlinge, sprach er in seiner Proclamation, die weder Herz noch Muth haben. Sobald wir sie sehen, wollen wir sie Alle mit den Flintenkolben niederschlagen. Sie verdienen nicht einmal mit dem Bajonette durchbohrt zu werden. — Zeigen wir uns, und der Boden Italiens wird von diesen aus den Ga-leeren Flüchtigen gesäubert werden.“

Es war leicht, in Orvieto so zu schimpfen, aber vor den Thoren von Libretti und Monte-Rotondo, vor den Mauern von Mentana bekamen die Garibaldianer einen andern Begriff von den päpstlichen Zuaven.

Die päpstliche Armee hat sich mannhaft gehalten. Sie kämpfte im Angesichte der Franzosen, die den Heldenthum dieser großmüthigen Vertheidigung der Fahne des hl. Petrus bewunderten und unterstützten. Wie Löwen kämpfte sie gegen einen an Zahl überlegenen Gegner, und errang die Siegespalme.

### III.

#### Was ist die Armee des Papstes?

In lange schon spottete man der päpstlichen Soldaten, sie taugen nur Parade zu machen; aber schon Castelfidardo, wo sie als Helden kämpften und zu sterben wußten, hätte das Urtheil berichtigen können.

Jetzt ist, glücklicher als damals, die päpstliche Armee mit allerdings blutigen Lorbeeren bekränzt, und hat diese edelmüthig errungen. Die Handvoll Streiter empfing die Feuertaupe und hat sich überall siegreich erhoben. Der hl. Vater erhielt von hoher und höchster Seite die aufrichtigsten Glückwünsche über den Heldenthum seiner Zuaven, die keinen Schritt vor dem Feinde wichen. Auch General Faillly gibt in seinem Berichte der Tapferkeit der päpstlichen Truppen das schönste Zeugniß. Die französischen

Offiziere wollten aber schon vorher den Päpstlichen die Hand drücken. — Selbst die Soldaten begrüßten von sich aus die vorüberziehenden Zuaven, — „bravo, bravo, die Zuaven!“ — riefen sie unwillkürlich aus. Franzosen verließen sich bekanntermaßen auf Tapferkeit.

Um ihrer zu spotten, nannte man die Sieger Miethlinge. Ein Miethling ist aber ein Mensch, der aus Eigennutz nur das thut, wofür er bezahlt ist.

Was gewannen denn diese braven Zuaven, da sie dem Tode entgegengingen? Wunden über Wunden! — Es gab solche, die von zehn, von zwanzig Bajonettstichen durchbohrt waren. Wie Viele blieben auf dem Schlachtfelde liegen, denen ihre Feinde Alles, was sie hatten, raubten! Weltlohn allerdings; aber sie kämpften ja für einen Andern und wünschten für die heilige Sache, für Freiheit und Unabhängigkeit der Kirche zu sterben. „Sterben ist mein Gewinn.“

Hier gilt in Wahrheit dieses Wort des Völkerapostels. Sie sind wahrhaft Märtyrer, denn sie haben ihr Leben hingeopfert für das Oberhaupt der Katholiken, für den Vater ihrer Seelen. Allerdings waren auch Viele unter ihnen, die, weil der ärmern Volksklasse angehörnd, wie andere gewöhnliche Soldaten besoldet waren; wer darf aber Soldaten, die eben vom Solde den Namen haben, Miethlinge nennen? So wären Alle, selbst die im Kriegsdienste stehenden Schweizer Miethlinge.

Garibaldi schämte sich nicht zu behaupten, die päpstlichen Truppen seien aus entlaufenen Galeerensträflingen zusammengesetzt. — Hätte er dahier seine eigenen Leute näher betrachtet, da hätte er in Mitte seiner Auserlesenen Züchtlinge finden können, deren Kette die Revolution brach und die noch die Tracht des Zuchthaus trugen, dem sie entsprungen waren. — Bei Monte-Notondo trugen mehrere

Garibaldianer, die gestreiften Hosen, wie sie die Zuchthäusler im römischen Staate tragen müssen. Man machte einen Verwundeten darauf aufmerksam, der ganz aufrichtig sagte: „ich sah wohl dergleichen Leute unter unseren Truppen, weiß aber nicht welchem Corps sie angehörten.“

Was bemerkten wir aber in der päpstlichen Armee? Junge Männer, die, in allem Ueberflusse und Familienglücke aufgewachsen, ihre Schlösser mit den Strapazen des Kriegsdienstes vertauschten! — Es sind das die ritterlichen und opferfähigsten Söhne der Bretagne, Holland's und Belgien's, die sich unter dem Rufe: Es lebe Pius IX. aufmachten und ihm zu Hilfe eilten. Wohl tragen sie nicht Alle Kronen und fürstliche Wappenschilder, aber Alle haben ein edles Herz und eine wahrhaft christliche Seele. Es sind darunter Familienväter, die ihren Kindern das Beispiel der Treue gegen Gott und die Kirche geben wollten. Sie sahen die menschliche Gesellschaft tief erschüttert und erhoben sich zu ihrem Schutze. Es sind unter ihnen ergraute Krieger jeglichen Grades und aus allen Nationen, die früher im Dienste des Papstes oder ihres Vaterlandes standen. Von Neuem haben sie das Schwert ergriffen, das sie früher so heldenmüthig auf so vielen Schlachtfeldern schwangen. Es sind hier Neuverlobte, welche die Freuden des Hochzeitstages auf später verschoben, und sie fanden gleichgesinnte Herzen, die ihnen zuriefen: „Zieh hin, sei tapfer und tabellos! die dir geschworne Treue bleibt bewahrt!“ Wie, Miethlinge! Sie verdienen einen ganz andern Namen, und wir geben ihnen denselben, wir nennen sie die Neuen Kreuzfahrer, denn sie sind vom Opfersinn und Heldenmuth der alten Kreuzritter beseelt. Als diese Truppen von Rom nach Livoli abfuhrten, hörte man sie am Bahnhofe in französischer Sprache rufen: „Reisende nach der Ewigkeit im Eisenwagen!“ — Dieses Wort zeigt, mit welcher Ruhe die



Zuaven (Siehe Beilage 1.) dem Tode entgegen gingen. Oberst der tapfern Zuaven im Dienste des Papstes ist Allet. (Siehe Beilage 2.)

#### IV.

#### Die neuen Kreuzfahrer.<sup>1)</sup>

Kreuzfahrer, Kreuzritter! So nannte man im Mittelalter die frommen Ritter, die ihren heimathlichen Herd verließen, um im Morgenlande das Grab unseres göttlichen Erlösers der Gewalt und Entweihung der Muselmänner zu entreißen. Sie verließen alle Bequemlichkeiten und Freuden ihrer Burgen, und zufriedenen Herzens zogen sie nach den weitentfernten Ufern, das Kreuz auf ihrer Brust, das auch das Siegeszeichen ihrer Banner war. Gott will es, Gott will es! Dieser Ruf wiederhallte in ihren Reihen.

Heute ist es aber Rom, der lebendige Sitz des Nachfolgers Petri, der Mittelpunkt der Kirche, den unsere jungen braven Helden gegen die Einfälle der neuen Barbaren zu beschützen ausgezogen sind. Oder wie sollte man Leute anders nennen, die so barbarisch die Kirchen von Monte-Rotondo bestohlen und ausgeplündert haben! — Die Feder sträubt sich, schrieb der Correspondent des Genfer-Journals (7. November 1867.), die dort verübten Abscheulichkeiten zu schildern. Unsere neuen Kreuzfahrer verließen gleichfalls auch glänzende Wohnungen, und eilten dem Tode entgegen. Das Kreuz glänzt zwar nicht auf ihrem Gewande, sie tragen es aber in ihrem Herzen. Es ist ihre Schutzwehr, wie das Skapulier der göttlichen Mutter, mit dem sie sich bewaffnet haben.

Hoch lebe Pius IX.! Das ist ihr Freudenruf. Sie zogen aus weder auf den Befehl eines Fürsten, noch

<sup>1)</sup> Siehe Beilage 3.

den Mahnruf eines heiligen Bernard oder Peters von Amiens. Freiwillig kam diese wunderbare Begeisterung. Der oberste Hirte, sagten sie, der beste aller Väter, der mildeste aller Könige schwebt in Gefahr! — Eilen wir ihm zu Hilfe, geben wir unser Blut und Leben für ihn! Unsere Brust soll seine Schutzmauer sein! — So eilten sie hin, fest entschlossen, ihr Leben für ihn hinzugeben.

Ein Theil der päpstlichen Offiziere war auf Urlaub; sie befanden sich bei ihren Familien, als sie die Absichten der Garibaldianer vernahmen, die Gefahr wuchs, da erwarteten sie nicht den Ruf zur Rückkehr, alles wurde zur Abreise gerüstet. Zur Fahne, riefen sie, es gilt der Kirche! dem Papst! Eilen wir nach Rom, es ist Ehrensache! der Glaube ruft. — Alain von Charette, würdiger Nachkomme des hochberühmten Vendéers gleichen Namens, weilte eben bei seiner Gattin, die ihn kurz vorher mit einem Kinde beglückt hatte. — Er umarmte beide. Allein der Hauptmann muß an der Spitze seiner Mannschaft stehen! Nichts hält ihn, er verreist. Der Vicomte von Lambelly kommt seine Familie heimzusuchen; die Seinen waren zerstreut, es brauchte zwei Tage, um seine Kinder zusammenzurufen. Aber das hält ihn zu lange auf und sogleich eilt er fort nach Rom, wohin seine Pflicht ihn ruft.

Herr von Beireix kam nach Frankreich, um der Vermählung seiner Schwester anzuwohnen; Herr Garnier, um die Hochzeitfreude seines Bruders mitzufeiern, aber weder der Eine noch der Andere will diese Freudenstunden abwarten, sie eilen zu andern Festen, auf das Schlachtfeld, wo sie dem Tode entgegengehen. Sind das nicht schöne, große Opfer! Herr Keruel, Juavenoffizier, sollte sich soeben mit einer jungen Amerikanerin, die katholisch geworden, verloben; er hört von der dringenden Gefahr, in welcher Rom schwebt. Ich kann Ihnen nichts versprechen, sprach er zu dieser, um deren Hand er geworben. Warum denn,

fragte die junge Braut? Sie vernahm die Gefahr des Papstes. — „Schließen wir dennoch unsern Bund und reisen Sie ab.“ Nicht edler dachten und handelten die christlichen Kreuzritter.

Herr Heinrich von Salmonière, der bei Castelfidardo verwundet worden, war nach Frankreich zurückgekehrt um, sich zu vermählen; er vernimmt Garibaldi's Einbruch; — „Pius IX., rief er aus, hat mir dieses Ehrenkreuz an die Brust geheftet, ich bin ihm mein Blut und mein Leben schuldig. — Verschieben wir unsere Verbindung auf eine andere Zeit.“ — Einige Tage nachher landete er in Civita-Vecchia.

Das Gleiche that auch der junge Herzog von Chevreuse, einer der reichsten Besitzer von Frankreich. — Er sagte seiner Braut ein herzliches Lebewohl, und sie erwiderte hochherzig: „Seien Sie ihres Namens würdig.“ — Auf dem Dampfschiffe „Prinz Jerome,“ das den 30. Oktober nach Civita-Vecchia abfuhr, befanden sich sehr viele der edelsten Männer als Freiwillige, darunter die Herren von Bourbon v. Chalus, Offizier des Generalstabs, — Blumensteil, Artillerie-Hauptmann, Ferdinand von Charette, Lieutenant von Kermoel; Emmanuel von Sabran Pontevés von Marseille; Paul von Foresta; Eduard von Malijay; von Vermond-Bachères. Neben diesen Männern zeichnete sich auch ganz besonders ein ehrwürdiger Greis mit Silberhaaren aus, dem Alle eine vorzügliche Hochachtung erzeigten, und der mitreiste, um sich seinem Kleinfohne, dem Herzoge von Chevreuse, päpstlichen Zuaven anzuschließen. Nicht zufrieden dem hl. Vater diesen edlen jungen Mann geweiht zu haben, unterzeichnete er auch noch Fr. 50,000 zur Unterstützung des hl. Stuhles und bot sich ihm selbst noch zur Verfügung an.<sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> Dieser edle Greis hat nicht bloß eine so beträchtliche Summe dem hl. Vater geschenkt, sondern auch sein eigenes Leben Gott zum

Welch edle Männer. Aechte Söhne der ersten christlichen Kreuzfahrer! Kann man jetzt noch sagen, diese vornehmen Herren trieben Handwerk der Miethlinge? — Hier noch einige andere, wenn auch minder auffallende Züge. — Herr Carol Lewis aus der Militärschule von West-Point hatte sich im letzten amerikanischen Unionskriege durch Muth und Tapferkeit bis zum Brigade-General in der Nord-Armee emporgeschwungen. Er lebte jetzt zurückgezogen in Frankreich, als er die Einfälle der Garibaldianer vernahm. Alsogleich verreist er nach Rom, um als einfacher Soldat seine Dienste dem hl. Vater anzubieten. Das Gleiche erzählt man auch von General von Courten aus dem Wallis, der als einfacher Freiwilliger in den päpstlichen Reihen kämpfen wollte, den aber der hl. Vater nöthigte, den frühern Grad beizubehalten. Erwähnen wir auch noch des Herrn von Crozes, der mit einundachtzig Jahren von Neuem nach Rom verreiste, um seine Dienste Pius anzufragen. Er war lange Zeit päpstlicher Kammerherr gewesen und wünschte auch in so hohem Alter noch Etwas zum Schutze des hl. Vaters beizutragen.

Unter den verschiedenen Nationen, die zu diesem hl. Kriege am meisten Freiwillige gestellt haben, erwähnen wir zuerst Holland, dieses Land allein sandte 1224 Mann

---

Opfer gebracht. Auf dem Schlachtfelde suchte er selbst die Verwundeten auf, und brachte sie zur Ambulance (Feldlazareth). Einer dieser Armen schien vor Frost erstarrt; er zitterte vor Kälte und Fieber. Der gute Herzog von Luynes zog seinen Mantel aus und bedeckte damit den Verwundeten, wodurch er sich so recht eigentlich als den barmherzigen Samaritan erwies. Jetzt wurde er aber selbst von Kälte und Fieberfroß ergriffen, und in kurzer Zeit erlag er einem heftigen Catarrh, der ihm den Tod brachte. Ein edles Opfer der Liebe! Zur Belohnung dafür wird ihm der Vergelter alles Guten die Krone des ewigen Lebens verliehen haben.

Zuaven, Frankreich deren 700 und Belgien 500. In Wahrheit, die Holländer lieben den Papst.<sup>1)</sup>

Im Wintermonat brachte der Dampfer Phocéen 58 Belgier, und den 11. reisten wieder 224 junge Männer, Holländer und Belgier von Brüssel ab, mit dem Rufe: „Es lebe Pius IX.! auf, wir gehen die Lücken auszufüllen, welche feindliche Kugeln in die Reihen der päpstlichen Armee gerissen haben.“ Und wie viele andere muthvolle Vertheidiger sind nicht noch den Herren Chârette und Catelineau aus der Bretagne nachgefolgt? — Ein junger Mensch von Brignon, mit Namen Pascal, diente dem hl. Vater eben zur Zeit der Militäraushebung in Frankreich, das Loos rief ihn in die Heimath zurück. — Er hatte nur noch ein kleines Familienvermögen von Fr. 2500, die er einem Anderen gibt, damit derselbe sich statt seiner in Frankreich stelle, und er selbst so beim hl. Vater verbleiben könne. — Andere Freiwillige im Dienste dieser heiligen Sache, die nicht geringeres Lob verdienen, sind alle die, welche sich der Pflege der Kranken und Verwundeten weiheten. An der Spitze dieser edlen Menschenfreunde steht Doctor Ozanam, Bruder des berühmten Literaten und Professors der schönen Wissenschaften von Paris, den der Tod nur allzufrüh der Wissenschaft und dem Vincentius-Bereine, dessen Gründer er war, entrißen hat.

---

<sup>1)</sup> Dieser wackeren Männer Kriegsgefang lautet: „Erhebet euch, Ihr Bretagner! erhebet euch für Gott und das Recht! Blicken wir muthig dem Tode in's Angesicht! Nein, niemals soll sich ein edles, und christlich gesinntes Männerherz vor dem Kopfe der alten Schlange fürchten. Vorwärts, zeigt euch als Männer! Das Kreuz wird Euch schützen! — Auf also ihr Söhne der Bretagne, für Pius IX. stürzt Euch dem Tod entgegen! — Wenn auch die Hölle vor Wuth knirschen mag, das hat nichts zu sagen. Ein göttlicher Stern ist am Himmel aufgegangen. Vorwärts ihr Conscribirten des christlichen Volkes! Vorwärts Ihr Kinder der Niederlande, Liebe und Ehrgefühl rufen Euch zu: „Vorwärts, vorwärts!““

Nachdem er sich in Frankreich einen großen Vorrath Charpie (Zupfleinwand) verschafft hatte, verließ er seinen glänzenden und segensreichen Wirkungskreis im Quartier von St. Germain, um als Feldarzt nach Rom zu verreisen. Die Herren Keller, ehemaliger Deputirter, und Benedikt d'Azzy von Lupé schlossen sich ihm als ärztliche Gehülfen an und begleiteten ihn überall hin in die Feldlager und Spitäler. Unter den christlichen Frauen die Erste, die es wagte, durch das feindliche Feuer zu bringen, um sich der armen Verwundeten anzunehmen, ist Madame Stone-Bidulphé. „In ihr erscheint, so schreibt Herr Louis „Beuillot, die katholische Liebe in der liebenswürdigsten „Gestalt als eine weltlich gekleidete Dame, die alle Mühsale erträgt, und sich von keiner Gefahr zurückschrecken „läßt.“ — Wir kennen noch eine andere Dame, die gegenwärtig am Schmerzenlager der Verwundeten thätig ist; es ist Madame Liminghes. Sie wollte ihrem Gemahl folgen, der als Juave die Waffen seines Bruders ergriff, der schon in Castelfidaro gefallen war. — Leo, sprach „sie zu ihm, du dienst dem Papste, ich aber bleibe „in den Spitälern, glücklich, wenn ich durch „meine Bemühungen einige Garibaldianer für „Gott gewinnen kann.“

Diese Heldin der christlichen Liebe schrieb den 22. Wintermonat: „Was mich betrifft, kann ich mich, Gott „sei Dank, dazu entschließen. Ich bin jetzt Krankenwärterin. „Ich vollbringe mein Tagewerk von Morgens 8 Uhr bis „Abends 4 Uhr im Spital. Die Verwundeten nennen „mich Schwester, und sie haben ganz recht, denn ich könnte „meine leiblichen Brüder nicht inniger lieben!“ — Wo ist das Jahrhundert, das schönere Züge der aufopfernden Nächstenliebe aufzuweisen hätte! —

---

V.

Verzug und Erwartung.

Der entscheidende Augenblick nahte, und Aller Augen wendeten sich nach Rom. Jeden Morgen erwarteten die Feinde einen Aufstand in der ewigen Stadt, doch Alles blieb ruhig. Den 20. September endlich schienen die gewöhnlichen Fuhrwerke ins Stoden zu gerathen. Man suchte vergebens die Kutscher auf den Plätzen. Sie waren verschwunden. Die Polizei witterte bald eine List der Garibaldianer, welche die neapolitanischen Kutscher bestochen hatten, um dadurch eine Verwirrung zu veranlassen. Der Anstifter dieses Versuches wurde eingezogen, und die gewöhnliche Ordnung in Rom wieder hergestellt. — Unter dessen berichtete das sogenannte Römische National-Comité durch ein Manifest vom 16. September, es sei Alles (zum Aufstande) in Ordnung: „Die umfassende Organisation, so hieß es, zum Zwecke des römischen Aufstandes ist vollständig in Ordnung, aber es ist unmöglich, sie ohne viel Geld zu erhalten.“

Die Cassa „Grundlage des Ganzen“ ist bald erschöpft. Geld! nur Geld! schien dieses Revolutions-Comité zu rufen; bringt uns Geld, den Lebensnerv der Revolution und des Krieges. Garibaldi, der sich in Genestrella aufhielt, antwortete seinen Freunden: „Euer Aufruf an die „Italiener wird nicht vergebens sein. Italien war zum „Unglück immer reich genug, fremde Armeen zu unterhalten, so werden sich nun unter den reichen Bürgern „gewiß auch Patrioten finden lassen, die Euch reichlich „unterstützen“<sup>1)</sup>

Die großen Herren, die sich unter Garibaldis Fahne haben einschreiben lassen, ließen nun ohne Zweifel ihr

---

<sup>1)</sup> Journal de Genève 22. septembre.

Gold in die Revolutionskasse fließen,<sup>1)</sup> denn einige Tage später erhielten die Freischaaren wieder ihren Solb. Jetzt stutheten sie gegen die römische Grenze hin. — In der Nähe von Viterbo postirten sie sich schon in verschiedenen Abtheilungen, es fehlten nur noch Waffen. Die Regierung von Florenz, hierauf aufmerksam gemacht, gab sich den Anschein, als wisse sie von Allem nichts. Da erhob sich endlich Frankreich als Mitkontrahent des September-Vertrages in drohender Weise. Ratazzi, der Mitschuldige Garibaldi's, gab diesem den Rath, sich zu entfernen oder gefangen nehmen zu lassen. Der Befreier Italiens war aber schon zu weit vorgeschritten, um wieder umzukehren. Bereits hatte er sich in Asinalunga (langer Esel) festgesetzt. Hier war es nun, wo er aufgehalten und dann in eine Festung abgeführt wurde. Indessen stellt man ihm einen eigenen Bahnzug zur beliebigen Verfügung, damit seine Freunde bequem ihn besuchen können. Er wird nach Alexandria gebracht. Wer die Einzelheiten dieser Gefangennehmung liest, kann sich des Lächelns nicht erwehren. Es ist dies nur das Vorspiel der großen Comödie, die nun bald aufgeführt werden sollte und zu der wir bereits den Schlüssel haben. — Was ist das für ein Gefangener, den die Gefangenwärter demüthig fragen: Belieben Sie freigelassen und nach Caprera zurückgeführt zu werden? Wir werden Sie hinbegleiten. — Ohne Verpflichtung meinerseits? fragt Garibaldi. — Ohne irgendwelche Verpflichtung. — Angenommen!

Und sieh da, nach zweimal vierundzwanzig Stunden, die Garibaldi in der Festung zubrachte, tritt er aus derselben heraus, und die Garnison begrüßt ihn mit einem donnernden Lebehoch. — Er kann noch seinem Freunde

---

<sup>1)</sup> Man hat besonders von einem neapolitanischen Marquis gesprochen, der Garibaldi zu diesem Zwecke 300,000 Fr. zugesendet habe.



Colletti einen Besuch abstatten, der ihn an's Ufer begleitete, wo ihn die königliche Flotte aufnimmt und nach Caprera führt. Man erwartete überall, die Gefangennehmung werde Aufstände veranlassen. Man vernahm wirklich aus Florenz, Genua, Neapel und Mailand einigen revolutionären Lärn, der aber bald wieder verstummte.

Offenbar wußten die Räbelsführer, daß dadurch die Pläne Garibaldi's noch keine Veränderung erlitten, und daß sie ihren Anführer bald wieder an ihrer Spitze sehen werden. Er selbst rechnete so sicher auf seine baldige Rückkehr, daß er gleich am folgenden Tage nach der Ankunft in Caprera durch ein Telegramm seinen Vertrauten anzeigte, er befinde sich am äußersten Ende der Magdalenas-Insel, wo das von Livorno kommende Postdampfschiff landen werde. — Der Schiffskapitän verstund sich zu dieser Schwenkung, als der Commandant der Sefia, die dorthin zu kreuzen den Auftrag hatte, den Flüchtling zum zweiten Male gefangen nahm, und wieder nach Caprera zurückbrachte. Darauf schrieb er folgende Zeilen: „Den Wünschen meiner Freunde entsprechend, habe ich mich freiwillig hieher begeben, ohne irgend eine Verpflichtung meinerseits, vielmehr versprach man mir unverzüglich wieder einen Dampfer zu senden, um mich an's Festland zu führen.“

Wer versprach aber das, wenn nicht Ratazzi, der offenbar eine doppelte Rolle spielte. „Seht, konnte dieser Minister zu Frankreich sagen, ich habe Garibaldi unschädlich gemacht auf die Gefahr hin, das Zutrauen des Volkes für mich selbst zu verlieren.“ — Er behielt sich also vor, ihn bei günstigerer Lage wieder loszulassen.

Unterdessen verfloß Tag um Tag und Rom blieb vollständig ruhig. Die Einwohner betrieben ungestört ihre gewöhnlichen Geschäfte, ohne zu ahnen, daß Verräther, die als Mönche und päpstliche Gensdarmen u. s. w. sich

einzuschleichen wußten, überall in der Stadt Minen anlegten, Bomben rüsteten und in verschiedenen Quartieren Mordwaffen anhäuften. Durch diese Ruhe wiederlegten die Römer alle die Verläumdungen und Lügen, die man gegen ihre Regierung verbreitet hatte.

Die Herausforderungen der Garibaldi-Blätter wurden von Tag zu Tag leidenschaftlicher. Endlich vernahm man, daß am 1. Oktober die Räuberbanden Garibaldi's die Kriegsfahne aufgepflanzt und drei ihrer Colonnen die päpstliche Grenze überschritten, und ihren Marsch nach Viterbo eingeschlagen hatten. — Die erste befehligte ein ausgewandeter Römer, Riccardo Bousquet; die zweite Reginaldo Alessandrini und die dritte marschirte unter Befehl Menotti Garibaldi's, der von seinem Vater den Titel General-Commandant erhalten hatte. — Er verkündete in folgender Weise den Römern diese Verfügung:

„Römer, den Rathschlägen der Feigen und den Drohungen der Schamlosen zum Troß entsagt ihr jeder Bögerung, und während ich dieß schreibe, wiederhallt der Heldenruf Eueres Aufstandes von den Wäldungen des Sabiner Gebirges bis zu den Höhen des Janiculus. (S. Beilage 5.) Ihr werdet mit gerechter Ungeduld Eure Pflicht erfüllen. Italien, das mit Bewunderung auf Euch schaut, wird dann auch seine Pflicht erfüllen.“ —

„Zwischen Rom und mir besteht ein heiliges Bündniß, und ich werde ihm, mag auch geschehen, was da will, unverbrüchlich treu bleiben. — Aber zum Sieg braucht man mich nicht. — Ich entsage dem ehrenvollen Auftrag, Euer Anführer zu sein, aber Euer und meiner Freunde Wünschen nachgebend, übergebe ich bis auf Wiedersehen die Leitung des Unternehmens den Händen meines Sohnes Menotti, fest überzeugt, er werde mit Euch siegen oder auf seinem Posten sterben.“

„Machet, daß bei meiner Ankunft von der abscheulichen auf Euch lastenden Tyrannei nur die abscheuliche Erinnerung an sie bleibe.“

Garibaldi.

Als Garibaldi diese Zeilen schrieb, rechnete er offenbar auf einen sofortigen Aufstand der noch dem Papste treuen Provinzen, und vorab des von Rom abliegenden Viterbo, wo die Verschwörer auch auf die meisten Freunde zählen zu können glaubten, doch er erfuhr bald das Gegentheil. Sich an Italien wendend erließ er dieses Manifest:

Italiener!

„Auf römischem Boden wird geschlagen. Dort stehen die Männer, für die ich tausendmal mein Leben gäbe. Vorwärts denn und achtet nicht auf schändliches Zögern. Morgens, und die ganze Welt wird sich Italien, das jetzt auf Euch schaut, entgegenjubeln.“

Den 2. Oktober 1867.

Garibaldi.

Jede seiner durch Florentiner und Neapolitaner Blätter veröffentlichten Proklamationen regte auf. Die Geister erhitzen sich, neue Anwerbungen folgten. Neue Colonnen bildeten sich, und neue Zugänge vergrößerten die Reihen der Empörer, welche die Ländereien durchziehend überall Lebensmittel und Geld erpreßten, ihre Revolutionsfahne aufsteckten, und das päpstliche Wappen herunterrissen.

Der Feldzug der Revolution hatte begonnen.

## VI.

### Die ersten Kämpfe.

Acquapendente. — Vagnorea.

Kein Theil der römischen Staaten schien für einen Ueberfall geeigneter, als die an Toscana grenzende Provinz Viterbo. Der dortige durch vulkanische Erschütterungen aufgewühlte Boden ist überall mit Hügeln und Schluchten bedeckt. Diese und die dichten Eichenwälder waren den feindlichen Truppen ganz besonders erwünscht, sich zu verstecken, und so unbemerkt ihren Angriff zu beginnen. Hier hielten sich daher viele der Garibaldianer bis zum Angriff von Acquapendente verborgen.

Acquapendente ist ein kleines Städtchen von 4711 Einwohnern, am Abhange eines dichtbewaldeten Berges gelegen.

Seine Häuser erheben sich terrassenförmig, unweit davon fließt der Paglia-Fluß vorüber. Als sich die Garibaldianer, 250 an der Zahl, diesem Städtchen nahten, war es nur von 27 Gensdarmen bewacht, die indessen wacker ihren Posten versahen. Aber zu gering an Zahl, um einer so zahlreichen Colonne ernstlichen Widerstand zu bieten, zogen sie sich, nachdem sie auf den Feind gefeuert, in ihre Kaserne zurück, wo sie sich, auf schnelle Hilfe von der Garnison in Viterbo zählend, verschanzten.

Raum hatten sich die Garibaldianer der Stadt bemächtigt, so setzten sie allsogleich den Podesta gefangen, rissen das päpstliche Wappen herunter, pflanzten die italienische Fahne auf, und erklärten die Stadt als erobert. Das Seminar und das Benediktinerkloster, wo sich die Banden einquartirten, wurden geplündert, die Pfarreiregister auf öffentlichem Plage verbrannt.

Der Triumph der Garibaldianer in Acquapendente war aber von kurzer Dauer; denn kaum hatte der Hauptmann Azzanesi, Commandant der Besatzung von Viterbo, diesen Unfug vernommen, so eilte er dem hartbedrängten Acquapendente zu Hilfe. Mit einigen Compagnieen einheimischer Soldaten zog er dem Feinde entgegen. Dieser wartete nicht auf dessen Ankunft, und ergriff, in Furcht eingeschlossen zu werden, sogleich die Flucht. Vielleicht wollte er die päpstlichen Truppen an die Grenze locken, die aber keine andere Absicht hatten, als die Stadt wieder ihrem Fürsten zurückzustellen. Siebenzehn Garibaldianer, die zu spät flohen, wurden zu Kriegsgefangenen gemacht.

Nebst Acquapendente wurden noch andere kleine Ortschaften, als Ischia, Valentano, Canino von den Garibaldianern überfallen. Die Zuaven vereinigten sich mit den Gensdarmen und zogen mit diesen dem Feinde entgegen, griffen die einzelnen Abtheilungen desselben an und jagten ihn ohne viel Mühe in die Flucht.

Man bemerkte, daß die Flüchtigen jenseits der Grenze Bagnorea zueilten, wo sich eine 500 Mann starke Colonne Garibaldianer aufgestellt hatte. Auf ein gegebenes Zeichen ordneten sie sich wieder zu regelmäßigem Marsche.

Azzanesi erkannte bald, daß er es nur mit einigen Abentheurern und Landstreichern zu thun habe, und berichtete dies sogleich dem General von Courten, der schon folgenden Tages mit einer Abtheilung Dragoner zu ihm stieß. Als er vernahm, die Garibaldianer verschanzten sich stark bewaffnet auf den nahegelegenen Anhöhen von Bagnorea, entsandte er eine aus den Zuaven und Linientruppen ausgehobene, 85 Mann starke Schaar mit dem Auftrag, die Umgebung genau zu durchsuchen. Sie fanden die bezeichneten Verschanzungen, und die tapfern Zuaven griffen in allzugroßem Vertrauen auf ihre Kraft den Feind mit dem Bajonette an, um ihn aus seiner Position zu

vertreiben. Sie wurden aber zurückgedrängt, einige fielen, drei wurden zu Gefangenen gemacht.

Das war es ohne Zweifel, was als glorreichen Sieg die Florentiner Blätter in alle Welt hinausposaunten. — Bedeutend übertrieben sie den Verlust der päpstlichen Armee und machten aus dem Vorpostengefecht eine Feldschlacht. Als diese Kunde Garibaldi zu Ohren kam, verfaßte er, außer sich vor Freude, in kriegerischer Begeisterung zur Verherrlichung der stolzen Sieger folgende Kriegshymne, die so recht den furchtbaren Haß seines Herzens gegen die Priester bezeugt. Die Verzeihung träufelt von seinen Lippen, von Wuth aber überströmt seine Fuhrmannssprache:

„Grüß den Siegern von Acquapendente und Bagnorea.  
„Die fremden Söldner flohen vor den ritterlichen Kämpfen  
„italienischer Freiheit. Blutgierige Raufbolde haben den  
„ausgezeichneten Heldennuth der stolzen Sieger erfahren.  
„Euch aber, ihr Priester, abgeseimte Meister der Folter,  
„Kerker und Scheiterhaufen, die ihr mit Hyänen-Lust aus  
„euerem Lügenkelch das Blut der Befreier trinkt, euch  
„wie eueren Hentersknechten, diesem nebelhaften Unflath  
„aller sinkenden Cloaken, verzeiht man. Italiener, auf!  
„Geschlagen hat die feierlichste Stunde eurer politischen  
„Existenz. Höret nicht auf, gegen die niederträchtigen  
„Werkzeuge der Fremdherrschaft zu protestiren.

„Zu den Waffen! und legt sie nicht nieder, bis ihr  
„Euere Fahne auf den sieben Hügeln (S. Beilage 6.)  
„flattern sehet. Schickt die schwarzen Kuppler des Des-  
„potismus ihren Schutzherrn zu!“ —

Das ist der Mann voll Sanftmuth und Würde, wie ihn öffentliche Blätter im Strahlenkranz seiner Tugenden der Welt verkündeten.

Diesen sonderbaren Siegesbericht entsandte er den 8. Oktober von Caprera aus, aber die Sieger waren diesen

Tag weder zu Acquapendente noch zu Vagnorea zu finden. Schon am 4. wurden sie ungeachtet der von Orvieto erhaltenen Verstärkung von den päpstlichen Truppen schmählich in die Flucht geschlagen. Wirklich hatten vier Compagnieen Linientruppen und eine Zuavencolonne von achtzig Mann mit zwei Feldstücken früh sieben Uhr unter Agnanesis Befehl Montefiascone verlassen. Die Garibaldianer hatten sich auf den Höhen von Scio und St. Franziskus, unweit von Vagnorea verschanzt. Dieser Stellung mußte man sich zuerst bemächtigen, um in die Stadt zu kommen. Der Oberst befahl, unverzüglich auf den Feind einzudringen, und den Platz im Sturme zu erobern.

Um zehn Uhr begann das Feuer, und die Feldschützen rückten im Sturmschritt voran. Nachdem sie einige Schüsse gefeuert, stürzten die Päpstlichen mit gefälltem Bajonette auf den Feind und die Zuaven erkletterten die Anhöhen, wo sie auf die Garibaldianer losstürmten, die sich zuerst mit Hefigkeit zur Wehre setzten, dann aber den Rückzug antraten. Die Zuaven sind Meister des Platzes. Raum aber auf der Anhöhe angelangt, so stürmte ein förmlicher Kugelregen auf sie los, der vom Walde aus, wohin sich die Garibaldianer versteckt hatten, auf sie gerichtet wurde. Die Päpstlichen hatten keinen Fuß breit Erde, um sich vertheidigen zu können.

„Wir werfen uns, schreibt einer dieser heldenmüthigen „Kämpfer, unter dem Rufe: Es lebe Pius IX.! mit gefälltem Bajonette auf unsere Gegner. Vorwärts ihr „Zuaven, zum Bajonette! So trieben wir die Rothhembler „in die Flucht und kamen in ungeordnetem Ansturm bis „zu den Weingärten vor die Stadtmauer. Da die Garibaldianer nicht länger Stand halten konnten, flüchteten „sie in ein Kloster, wohin sie auch ihre Verwundeten „brachten. Von den Fenstern aus und vom Glockenthurme „herab schossen sie auf uns, daß die Blätter der Wein-

„reben um uns herumflogen, und der Boden aufgerissen wurde. Mit den Gewehrkolben sprengen wir die Thüren ein. Unser Lieutenant, am Arme verwundet, schlägt dennoch mit einer Art wacker drauf los. Wir stürzen mit vorgehaltenem Bajonett in ein Gemach. Der Feind wirft vor Schrecken die Waffen weg und ruft: „Schenkt uns das Leben! wir ergeben uns.“ Als wir auf sie einhauen wollten, rief unser Offizier: Laßt sie leben, sie sind nun einmal in unserer Gewalt.“<sup>1)</sup>

Das Kloster, von dem dieser wackere Zuave sprach, war das des hl. Franziskus. Die Garibaldianer machten daraus eine Festung. Alle, die sich dahinein verschanzt hatten, wurden gefangen genommen. Die Stadt war aber von den andern immer noch gut bewacht. — Indem sich die Flüchtigen dahin gerettet hatten, schlossen sie schnell das Thor. Jetzt ließ aber der Commandant Zanetti eine Kanone gegen dasselbe richten und einige Schüsse losbrennen und drei Breschen sind geschossen und der Feind ist erschreckt. Aber auch im Innern der Stadt wagten die Einwohner einen Angriff auf die Räuber, um sie zu verjagen. Sie öffneten die Thore unter dem Freudenrufe: „Es lebe Pius IX.! — Es leben die Zuaven!“ Man schwingt weiße Tücher aus den Fenstern, alles Volk drängt sich den Befreiern entgegen. Die Weiber weinen vor Freude und preisen dankend die Madonna, denn während des dreistündigen Kampfes hörten sie nicht auf, um den Sieg der wackern päpstlichen Truppen zum Himmel zu rufen. Unterdessen entflohen die Garibaldianer auf der andern Seite der Stadt, und ließen 70 Tote und Verwundete, Waffen, Provision, vier Pferde und 110 Gefangene zurück. Der Verlust der Päpstlichen war nicht sehr beträchtlich. Viele der Zuaven fanden ihre Kleider durchlöchert, sie

<sup>1)</sup> Aus einem Briefe der Espérance de Nantes.



hatten nur drei Verwundete und einen Todten zu betrauern, aber auch dieser konnte noch mit vollem Bewußtsein die heiligen Sterbsakramente empfangen, und brachte dann freudig sein Leben für die Kirche Gott zum Opfer dar. — Er war ein Holländer. — Dies ist eines der ersten Opfer für die hl. Sache; dieser junge Mann hieß Nicolaus Heykamp, war aus Amsterdam und kaum 24 Jahre alt.

Einige Tage nach seiner Ankunft in Rom schrieb er an seine Familie: „Wir sind am Vorabend eines Ausmarsches, ohne zu wissen, wohin wir beordert werden. Einige sprechen von Garibaldi, andere von der Cholera.“

Heykamp war beim Angriffe von Bagnorea, als sein Lieutenant, Baron von Bigier von Mirabel, verwundet an seiner Seite zusammenfiel. In der Besorgniß, der Feind möchte sich dieses seines Anführers bemächtigen, stürzt er voran, ihn zu beschützen. In diesem Augenblicke durchbohrt ihm eine Kugel die Brust, und bricht eine Rippe und den Rückgrat. Man trägt ihn vom Kampfsplatz weg, und da er einen Kameraden seiner Heimath erblickt, sagt er ihm auf Flämisch: „S'ist fertig mit mir, — kämpfe tüchtig: — Es lebe Pius IX.! Heykamp hatte den 5. Oktober noch seine Andacht verrichtet, er konnte vor seinem Tode auch noch die hl. Sterbsakramente empfangen, und P. Wilde kam noch eben recht zu seinem Ende.

Wir wollen aber von Bagnorea nicht scheiden, ohne das unwürdige Benehmen der Garibaldianer vor ihrer Flucht zu berühren. Wie eine Bandalen-Horde stürzten sie sich auf die kirchlichen Gebäude, raubten und zerstörten Alles. — Der bischöfliche Palast war gänzlich ausgeplündert, die Kirchen bestohlen und verwüstet.

Ein Augenzeuge, der all diese Stätten besucht hatte, schrieb dem Journal le Monde: „Man kann sich keine

„Vorstellung von all den Abscheulichkeiten machen, welche die Garibaldianer in dieser kleinen Stadt verübten. In der Cathedrale zerbrachen und verunreinigten sie die hl. Gefäße, zerschlugen den Tabernakel, durchstachen mit Bajonetten ein Christusbild, das sie nachher in tausend Stücke zerhackten. Sie hieben den Heiligenbildern die Köpfe ab, und wälzten sie im Roth herum. Das und vieles Andere, das wir mit Stillschweigen übergehen, erfüllte die ganze Umgegend mit Abscheu und Entsetzen.“ Begreiflich also, daß die Einwohner von Vagnorea selbst auch die Waffen ergriffen, um diese Räuberhorde, diese modernen Bilderstürmer, fortzutreiben. Eifer und Muth der päpstlichen Truppen wuchs nun mit jedem Tage.

Solchen heldenmüthigen Kämpfen konnten die Römer nicht müßig zusehen. Sie wollten mithalten und verlangten Waffen. Von nun an mischten sich auch Einwohner von Viterbo unter die Kämpfenden und bekämpften die so ungebetenen Friedestörer. Von Rom aus feierte man den Triumph dieser muthvollen Beschützer des Rechtes und der Gerechtigkeit mit folgender Adresse:

#### Päpstliche Krieger der Provinz Viterbo!

„Zur Stunde da ganz Europa auf Euch blickt, um Eure erfolgreiche Tapferkeit zu bewundern, sei es auch uns vergönnt, Glückwunsch und Dank Euch auszudrücken.

„Ja wir begrüßen Euch mit innigster Freude, Euch, muthige Vertheidiger der heiligsten Sache; unerschrockene Verfechter der päpstlichen Tiare; edle Beschützer der Fahne des Stellvertreters Jesu Christi, des Symbolen der Ehre, Tugend, Gerechtigkeit, Religion und des Schutzes göttlichen und menschlichen Rechtes.

„Ja wir wünschen Euch von ganzem Herzen Glück, für die so raschen, Tag für Tag mit Eurem Blute er-

„rungenen Siege über die geschwornen Feinde Gottes,  
„seiner hl. Kirche, des katholischen Italiens und unserer  
„Stadt Rom, des Mittelpunktes der wahren Größe, und  
„der Hüterin der christlichen Bildung.

„Innert acht Tagen habt Ihr, nur ein kleines Häuf-  
„chen waderer Krieger, gegen solche Uebermacht, die von  
„allen Seiten her die von Euch besetzte Provinz als Raub-  
„horde überfiel, zehnmal gekämpft, zehnmal gesiegt und  
„den Feind in die Flucht geschlagen. Ja innert acht Tagen  
„habt Ihr so herrliche Siege errungen, mehr als sieben-  
„hundert Gefangene gemacht, über hundert todt und  
„verwundete Feinde auf dem Schlachtfelde zurückgelassen,  
„während Ihr kaum zwanzig der Eurigen verloret. In  
„zwei Stunden habt Ihr zu Vagnorea eine Waffenthat  
„vollbracht, welche den tapfersten Heeren Europa's zum  
„Ruhm gereichen mußte.

„Dank, innigsten Dank für den Schutz, mit dem ihr  
„unsere Güter und das Leben unserer Brüder bewacht,  
„für den Ruhm, mit dem Ihr unser Vaterland krönet,  
„für die Ehre, die Euere herrlichen Kämpfe und Siege  
„Rom, dem Besizthum des hl. Petrus und der ganzen  
„katholischen Kirche zugesichert haben. Tapfere Soldaten  
„Pius IX., berühmt schon durch die Kämpfe bei Castel-  
„fidardo und Ancona, werdet Ihr von allen Denen, welche  
„das Wort Glaube und Tapferkeit verstehen, hochgepriesen.  
„Es segnen Euch zweihundert Millionen Gläubige, erklären  
„Euch als Helden und als glückliche Märtyrer der Frei-  
„heit, der Kirche und der Welt. Muth also und Aus-  
„dauer! Unsere Herzen schlagen für Euch, und unsere  
„glühendsten Wünsche und Gebete steigen für Euch empor  
„zu dem Herrn der Heerschaaren, der Euch als muthigen  
„Glaubenshelden, zur himmlischen Glorie auch irdischen  
„Ruhm, zu vergänglichem Lorbeerern auch der Ewigkeit  
„Glorienschein verleihen möge!

„Päpstliche Krieger von Viterbo! fahret fort zu kämpfen und zu siegen, und wenn der Kampf vollendet, werden wir Euch mit freudig pochen dem Herzen bei Eurer Rückkehr nach Rom erwarten, um Euch mit Blumen zu überschütten, Euch zu umarmen, und beim Einzuge und Durchmarsche Euch begrüßen mit dem Freudenrufe: „Es lebe Pius IX., Papst und König, es leben die Helden von Valentano! Es leben die glorreichen Kämpfer von Bagnorea!“

Rom, den 7. Oktober.

### Die Römer.

Diese Adresse war für die Truppen von Viterbo eine wohlverdiente Aneiferung, sie zeigte aber auch die Gesinnungen des wahren römischen Volkes und des Magistrats. Der Oberst Azzanesi antwortete darauf als römischer Bürger und bezeugte, diese hohe Anerkennung gelte ihm als das schönste Andenken seiner militärischen Laufbahn. — Der General von Courten erließ seinerseits an die Soldaten einen Tagesbefehl, der den 7. Oktober der ganzen Armee mitgetheilt wurde.

Offiziere, Unteroffiziere, Soldaten!

„Ich war Zeuge der Tapferkeit und Selbstaufopferung, die das ganze Armeecorps, das gestern in den Kampf geführt wurde, an den Tag gelegt hat. Nach einem heftigen Kampfe von zwei Stunden war Bagnorea von Garibaldi's Horden, die es mehrere Tage besetzt hielten, befreit. — Euer Schlachtruf im Augenblicke der Entscheidung war: Es lebe Pius IX.! und mit demselben Ruf empfing Euch jubelnd die treue Bevölkerung Bagnorea's. Der hl. Vater, Euer hochverehrter Souverain, erklärte gnädigst die hohe Befriedigung über Euere treffliche Haltung, und ertheilt seinen Segen den Offizieren und Soldaten.

„Offiziere, Unteroffiziere, Soldaten!

„Euer General ist mit Euch zufrieden; er ist stolz  
„darauf, Euch zu befehligen.“

Generalquartier von Viterbo, den 6. Oktober 1867.

von Courten.

Als der General Zappi diesen Tagesbefehl der zweiten Division der Garnison zu Rom vorlas, bemerkte er ihr, bald werde der Augenblick kommen, wo auch sie wie ihre Kampfgenossen gleiche Tapferkeit beweisen könnten.

Man hatte auf zahlreiche Desertion unter den päpstlichen Truppen gerechnet, aber Alle blieben ihrem Fürsten treu. Bis jetzt, so schrieb man von Florenz, wetteiferten Einheimische und Fremde in Bezug auf Tapferkeit.

Italienische Blätter mußten dies eingestehen, und erklärten mit verbissenem Aerger: „Das größte Unglück sei gewesen, unter solchen Umständen diesen Feldzug zu unternehmen, und Garibaldi's Truppen zu Vagnorea in die Lage zu bringen, die päpstliche Miliz verherrlichen zu müssen.“

Der erste Erfolg des Feldzuges war glücklich; er prophezeite neue Siege, die auch wirklich erfolgten, und die päpstlichen Truppen mit neuen Lorbeeren schmückten. Nun glänzten aber nicht mehr nur die Zuaven auf dem Kriegsschauplatz, sondern mit ihnen alle Truppen der römischen Armee.

Noch eine andere Thatsache trat klar zu Tage. Es hieß, die Armee Garibaldi's bestehe aus Römern als Insurgenten; die nach Rom eingebrachten Gefangenen bewiesen aber das Gegentheil. Die vielbesprochenen sog. Insurgenten Rom's waren meistens Freiwillige aus italienischen Provinzen, die man fälschlich römische Insurgenten nannte, denn von 115 in Vagnorea gemachten Gefangenen, die

man nach Rom brachte, befanden sich nur 16 aus dem Kirchenstaate, die aber schon längstens ausgewandert oder wegen Verbrechen verbannt waren.<sup>1)</sup>

## VII.

### Vorbereitungen zum Kampfe.

Voltaire soll gesagt haben: „Eine Armee, die für Gott kämpft, ist unbefiegbar.“

Das haben so eben die Soldaten der päpstlichen Armee bewiesen. Zum Kampfe anstürmend belebte sie Alle nur der eine Gedanke, den Papst zu retten und die Feinde Gottes und der Kirche aus dem Lande zu vertreiben.

Als solche hatten sich die Garibaldianer nur allzu deutlich in Vagnorea gezeigt, wo sie die Tempel des Allerhöchsten entweiheten, und darin die empörendsten Profanationen verübten.

Ein junger Zuave von Perugia schrieb den 20. October vom Kriegsschauplatze aus einem Freunde Folgendes: „Nur ein Wort über die Entweihungen, welche Rom's Befreier in der Kirche des hl. Franziskus verübt hatten. Sie traten das Brod der Engel, unsern theuren Herrn Jesum mit Füßen! Sie zerbrachen die Ciborien, Kelche, Patenen, und zerrissen die Corporalien; sie zerschlugen die Cruzifixbilder, und zerstörten die heiligen Statuen. In unsfätigster Weise haben sie die Tabernakel verunreinigt und die Altäre besudelt, und am Ende krönten sie noch ihre Gottlosigkeit dadurch, daß sie einen unschuldigen Menschen auf dem Muttergottesaltare erschossen.“<sup>2)</sup>

Solche Abscheulichkeiten mußten nothwendig den Fluch Gottes auf die Uebelthäter herabziehen. Wie ganz anders

<sup>1)</sup> Journal de Genève, 18. octobre 1867.

<sup>2)</sup> Unità cattolica, 17. ottobre.

benahmen sich die braven päpstlichen Krieger! Da sie in den Kampf geführt wurden, waren ihre Herzen ruhig und ihr Gewissen rein. Die meisten hatten sich vorher mit Gott ausgesöhnt und treu ihre Pflicht erfüllt. Und dennoch glaubten sie noch nicht Alles gethan zu haben, um ohne Furcht dem Feinde entgegengehen zu können; konnte doch eine feindliche Kugel sie augenblicklich durchbohren und vor Gottes strengen Richterstuhl bringen. Sie wollten in der letzten entscheidenden Stunde sich noch einmal mit Gott versöhnen.

Die Anführer gingen durch ihr Beispiel voran: „Vor wir abreisten, schrieb ein Soldat, hat der Hauptmann Gonibec mit uns Allen das Brod der Starken empfangen. — Sieh da das Geheimniß unserer Tapferkeit.“ Alle thaten das Gleiche und unsere Feldprediger hatten vollauf zu thun. In Vagnorea mußten sie noch die Weicht aller Zuaven hören, von da begaben sie sich nach Valentano, wo eine andere Compagnie lag, die mit Ungeduld auf die Kanonen harrete, welche man von Civita-Vecchia kommen ließ, um die Position von Farnese, ein großer Marktflecken des frühern Herzogthums von Castro, anzugreifen und die Garibaldianer aus den dortigen Verschanzungen zu vertreiben. Als die zwei Priester erschienen, wiederhallte ein mächtiges Hurrah durch alle Reihen der Zuaven. — „Es leben unsere Feldgeistlichen! seht, die sind noch besser als die Kanonen. Jetzt können wir muthig dem Feinde entgegen gehen.“

Raum waren die Priester angelangt, so drängten sich schon die Zuaven um sie her, um ungeschert das Bekenntniß ihrer Sünden abzulegen. Der Ausspruch ist kurz, die Absolution wird ertheilt; das Signal ertönt, es ruft zum Abmarsch, schon zeigt sich eine Bande Garibaldianer, die heranrückt. Vorwärts, vorwärts! ruft Abbé Daniel den braven Soldaten zu; vorwärts, ich ziehe

mit und werde auf dem Wege mein Geschäft noch vollenden.

Drei Colonnen bildeten sich und der Feldpater bleibt bei der letzten, wo er noch die Beichten der Volontairs anhört. Sie reihen sich ihm an und bereiten sich so auf einen christlichen Tod vor. Im Angesichte des Todes wird Reue und Leid aufrichtig.

Das Zeichen zum ersten Angriff ertönt, und es folgt Schuß auf Schuß. „Knieet nochmal nieder, die Absolution „zu empfangen, erweckt noch einmal die Reue und bittet „Gott um Vergebung, ruft Abbé Daniel, und erhebt die „Hand zum Segen. Seid wacker, setzte er hinzu, ich bleibe „bei Euch, ich folge Euch in den Tod.“ —

Der Kampf dauerte nicht lange. Es war nur ein Schärmügel, die Garibaldianer zogen sich nach Pischia zurück, die Juaven rückten in Valentano ein. In Rom gingen diese Vorbereitungen geordneter vor sich, aber eben so erbauend. In der Kirche al Gesù (Siehe Beilage 7.), der Profess-Kirche der Gesellschaft Jesu, wo mehrere belgische und holländische Jesuiten ihre Beichtstühle hatten, fand sich schon früh Morgens eine große Anzahl dieser braven Soldaten zur Beicht und Communion. Das Gleiche geschah auch zur größten Erbauung des Volkes in mehreren andern Kirchen.

Die Römer wurden bis zu Thränen gerührt und vereinigten ihre Gebete mit denen ihrer christlichen Streiter, um ihnen den Sieg zu erbitten. An andern Orten bereitete man Charpie, und selbst die Soldaten brachten ihre Freistunden mit dieser Beschäftigung zu. Am Vorabend der bevorstehenden letzten blutigen Schlacht befand sich der Unterlieutenant Jacquemont de Saint-Etienne zu Rom in einem dieser Säle, ebendasselbst Charpie zupfend, wobei er bemerkte: „Vielleicht arbeite ich da für mich selbst.“ — Des folgenden Tages wurde er schwer ver-



wundet und der Arzt bediente sich vielleicht wirklich dieser gleichen Charpie für seine Wunden. Mehrere der reichen und vornehmen sogenannten Miethlinge, welche keinen Sold bezogen, vertheilten als Vermächtniß ihr Gold unter ihre ärmeren Kameraden. Oft reichten sie sich freiwillig unter die Gemeinen und da sagte etwa Einer vor der Schlacht zu seinem weniger bemittelten Nebenmann: „Werde ich erschossen, so nehmt Ihr meine Brieftasche als Andenken und Erbschaft zu Handen. Zu dem Sergeanten Bertrand der siebenten Zuaven-Compagnie sagte sein Corporal, Herr von Bourbon-Chalus im Augenblicke der Gefahr: „Sergeant, ich habe 1000 Fr. bei mir, wenn ich falle, gehören sie dir.“ — „Corporal,“ erwiderte der Sergeant, „bevor Sie fallen, will ich fallen; ich habe noch zwanzig Franken, die alsdann Ihnen gehören.“

Welch heitere Bruderliebe bei solcher Opferwilligkeit für eine so heilige Sache!

Bis zum 10. Oktober hatten die Päpstlichen noch geringen Verlust erlitten. Nicht zu verkennender Schutz Gottes hatte die um die Köpfe tausenden Kugeln gnädig von den Beschützern des Papstes abgewendet; jetzt aber wurde der Kampf blutiger, und manch edles Opfer errang sich statt irdischer himmlische Palmen. Die feindlichen Schaaren vergrößerten sich. Täglich kamen Nachrichten von neuen Ueberfällen; indem sich nämlich die Feinde bald auf diesen, bald auf einen andern Punkt der päpstlichen Provinzen warfen, wollten sie damit nur die kleine päpstliche Streitmacht zersplittern und sie vor einem entscheidenden Schlage durch nutzloses Hin- und Herziehen ermüden. Die Zuaven eilten indeß überall hin und hielten Stand und fürchteten gar nicht, mit einem viermal stärkeren Feinde sich zu messen.

---

## VIII.

### Der Kampf, Subiaco, Monte Tibretti.

Den 11. October hatte ein Detachement der Zuaven in Subiaco, einer kleinen, aber durch den hl. Benedikt (S. Beilage 8.) berühmt gewordenen Stadt den Befehl erhalten, in Cervara das päpstliche Wappen wieder aufzupflanzen. — Die Garibaldianer benützten den Abzug der Zuaven, und stürzten sich aus ihren benachbarten Schlupfwinkeln auf die Stadt, welche sie brandschagten. Die wenigen zurückgebliebenen Gensdarmen zogen sich auf eine Rocca oder Felsen genannte Anhöhe, eine Art Citadelle zurück.

Stolz, so leicht hineingebrungen zu sein, bemächtigten sich die Räuber sogleich des Stadtpräfecten und begaben sich dann in die bischöfliche Wohnung, wo sie den Bisthumsverweser ergriffen, um ihn in seinem eigenen Hause als Geißel festzuhalten.

Ohne Widerstand ergab er sich, worauf fünf Garibaldianer, die Gewehr in Arm sein Zimmer bewachen, ihn mit Drohungen schrecken wollten. Bald darauf Lärm von Außen: Die Zuaven kommen zurück! Wirklich waren sie dem Oberst von Charette vorausgeeilt, der, auf dem Weg nach Nerola begriffen, schnell umkehrte, um Subiaco zu Hilfe zu eilen. —

Nun entsteht ein Kampf zwischen den Garibaldianern, die noch den Platz besetzten und den Päpstlichen, die ihn wieder erobern wollten. Aber dem Anstürmen der Zuaven konnte nichts widerstehen. Blenio, Mailänder von Geburt, Anführer der Garibaldianer, wird tödtlich verwundet, seine Soldaten, gleichfalls besiegt, ergreifen die Flucht oder strecken die Waffen; ihrer fünfzehn wurden gefangen.

Der Freudenruf des gesamten Volkes: „Es lebe Pius IX!“ dringt bis in die Zimmer des Bisthums-

verwesers, wo ihn noch die fünf Garibaldianer gefangen halten. Diesen entsinkt der Muth, da sie ihre schlimme Lage erkennen, sie werfen sich auf die Kniee und rufen: „Pietà, Pietà! Gnade, Gnade, gnädigster Herr! Liefern Sie uns doch nicht den Quaven aus, retten Sie uns! Wenn Sie uns nicht beschützen, sind wir des Todes!“

Aber diese Bischöfe, die Garibaldi als Blutmenschen geschildert hatte, sind nicht so hartherzig. Der gute Prälat öffnet die Thüre seiner Hauskapelle, heißt seine Wächter eintreten, schließt und wartet nun, was da werden soll.

„Sieg, Sieg, hochwürdigster Herr! rufen die Quaven „beim Eintritt in das Zimmer, wir kommen, Sie zu be-  
„freien!“ — Sie blicken um sich, und da sie ihn allein sehen, so erzählten sie ihm Alles, was soeben vorgefallen, wie viele Gefangene sie gemacht, und wie viele andere sie verwundet und getödtet haben.

„Gefangene, erwiederte scherzend der Prälat; auch ich „habe deren.“

„Wo sind sie?“

„Sachte, sachte! die gehören mir und bevor ich sie „ausliefere, müßt Ihr mir versprechen, sie freizugeben.“

Er öffnet die Kapelle und läßt die fünf armen Teufel heraustreten, die beschämt und zitternd ihrem Erretter die Hand, die sie segnet und in Freiheit setzt, küssen.

Sie sind frei. — Werden sie wohl die Waffen später wieder ergreifen?

Nun täglich neue Gefechte. Das von Monte Libretti ist eines der beiden, in welchen die edelsten Opfer gefallen sind.

Beschreiben wir zuerst den Ort, wo dieser Kampf stattgefunden. Monte-Libretti ist ein großes, starkbefestigtes auf einer Anhöhe gelegenes Dorf oder ein Städtchen. Der Weg dahin führt über eine lange steinerne Brücke über einen breiten Graben. Zum Thor gelangt man erst

auf steilem Weg über einen ganz mit Weinreben bewachsenen Hügel in einer Länge von zweihundert Metres. Eine kleine, von Hauptmann Guillemin und dem Unterlieutenant de Quésen befehligte Abtheilung Zuaven erhielt den Auftrag gegen die Nerola hin die Gegend auszuspähen, wo Menotti das General-Quartier aufgeschlagen hatte. — Als sie Monte-Maggiore-verließen, vernahmen sie, Monte-Libretti sei schon von den Garibaldianern besetzt. Guillemin zählte seine Leute. Es waren ihrer nur neunzig, und der Feind hatte über zahlreiche Colonnen zu verfügen.

Was liegt's daran! Von seinem Heldenmuth hingerissen, rückte er an der Spitze seiner Abtheilung vorwärts und steht bald vor den Mauern von Monte-Libretti.

Raum hatte man dort die Zuaven, die bei der Brücke angekommen waren, bemerkt, so stellte sich ihnen schon ein Vorposten der Garibaldianer entgegen. Er kommandirt Feuer, die kleine Heldenschaar antwortet und stürzt dann auf die Feinde los. Im Nu sind diese Maulhelben zersprengt und fliehen in größter Eile dem Städtchen zu.

Die Zuaven setzen nach; schon erklettern sie die Anhöhe, als dreihundert in den Weinbergen versteckte Garibaldianer ein mörderisches Feuer gegen sie losbrennen. Behende wie Gamsen klettern die Zuaven über Hecken und Mauern und werfen sich mit gefülltem Bajonette auf die Feinde, die in ihrem Verstecke einen solchen Ueberfall wohl nicht erwartet hatten, und daher sich zurückziehen; die Zuaven aber rücken auf dem Fuße nach und bringen in regelloser Schaar in die Vorstadt, wo die Garibaldianer noch von den Häusern herab auf sie schießen.

Zu einer Belagerung der Stadt wäre indeffen eine weit stärkere Truppenzahl nothwendig gewesen, daher die Zuaven unter beständigem Kampfe, Mann gegen Mann, sich zurückzogen. Während dieses Kampfes eilte eine starke Truppe Garibaldianer, die schießen gehört hatte, herbei

unter Anführung des Major Faseri, der sie mit Wort und Geberde zum Kampf aneiferte. Aber kaum angekommen, bäumt sich sein Pferd von einer Kugel getroffen und er stürzt auf den Boden. Der Sergeant der Zuaven eilt herbei, ein Schuß, und Faseri ist todt. Jetzt aber bringen alle herbeistürmenden Garibaldianer auf den wackern Sergeanten, Namens Begassiere, ein; eine Kugel durchbohrt seinen Arm, eine andere schießt ihm das Kämpi vom Kopf, worauf er kaltblütig das des getödteten Majors sich aufsetzt. Der Kampf wird fürchterlich; das Häuflein der Tapfern, von allen Seiten umdrängt, verrichtet Wunder der Tapferkeit, selbst Verwundete kämpfen noch fort. — Einem jungen römischen Trompeter, von seinen Kameraden Mimi genannt, wird die rechte Hand zerschmettert. „Das macht nichts, rief ihm ermuthigend der Hauptmann zu, rufe du mit uns: „Es lebe Pius IX.“ und du kannst fort kämpfen.“ Er gehorcht und mit der linken Hand die Trompete ergreifend, fährt er fort, die Kämpfenden anzuweisen.

Nouguez, ein Marseillaise, schon am Kopfe verwundet, wird auch noch an beiden Armen getroffen, dennoch kämpft er fort und haut, und zwar nicht ohne Erfolg, nach links und rechts. Erst als ihm eine dritte Kugel zwei Finger wegriß, zieht er sich zurück, und bemerkt dabei, es sei doch sonderbar, die Garibaldianer fallen schon beim ersten Schuß, ich kriegte deren vier und bin noch auf den Beinen.

Mitten im Schlachtgetümmel erhielt Hauptmann Guillemin eine tödtliche Wunde, fällt unter dem Ruf: „Es lebe Pius IX.“ und stirbt als Opfer allzu großen Muthes.

Auch sein Unterlieutenant de Quèlen fiel als Opfer der so edlen und heiligen Sache auf dem Schlachtfelde; aus dreizehn Wunden strömte sein Blut.

Der Kampf hatte Abends fünf Uhr begonnen und

war um acht Uhr noch nicht beendet, aber noch in später Nacht gestattete klarer Mondschein Fortsetzung des blutigen Werkes. Endlich zogen sich die Zuaven in bester Ordnung zurück und ließen bei dem Thore von Monte-Libretti, um ihren Rückzug zu decken, fünfzehn Mann zurück. Nebst ihren Vermundeten und fünf Todten nahmen sie zugleich zehn Gefangene mit sich. Das war also weder eine Flucht noch eine Niederlage.

Unter den Todten befand sich auch ein Holländer, Namens Jonghes, der ein fürchterliches Blutbad unter den Garibaldianern angerichtet hatte. Als ein Mann von riesiger Kraft und Größe verschmähte er es, auf die Feinde zu schießen, und hanthierte mit dem Gewehrkolben statt einer Keule, wodurch er erfüllte, was Garibaldi seinen Freischaaren empfohlen hatte: „Ihr werbet sie (die Päpstlichen) mit euern Gewehrkolben zerschmettern.“ Vierzehn Garibaldianer erlegte er so und noch hatte er keine einzige Wunde; aber erschöpft stürzte er in's Knie, als wollte er sagen: „Mein Werk ist vollbracht, jetzt darf ich sterben.“ — Dann, auf sein Gewehr gestützt, blickt er vertrauensvoll gen Himmel, da die Feinde auf ihn einstürzten und ihn mit ihren Bajonetten und Dolchen durchbohrten.

Die fünfzehn Zuaven blieben die ganze Nacht auf ihrem Posten und erwarteten, Gewehr im Arm, Verstärkung. Außerhalb des Thores besetzten sie ein kleines Häuschen, aus dem sie jeden, der etwa wagte, die Stadt zu verlassen, niederschießen konnten. An der Spitze dieser braven Schildwache befand sich ein Sergeant-Major mit Namen Bach<sup>1)</sup> aus dem Kanton St. Gallen. Seinem Auf-

<sup>1)</sup> A. Niedermayer nennt in seiner Broschüre „Die Streiter für den apostolischen Stuhl“ einen Bayern, der nach diesem Helveten-Kampfe Tags darauf an seine Eltern in der bayr. Rheinpfalz telegraphirte: „Seppel wohl und gesund; auf dem Schlachtfelde Offizier geworden.“

trage gemäß paßte er genau auf, so oft das Thor knarrte, und beobachtete genau wer sich demselben näherte. Seine Kleider waren voll Blut, und es war als sei er an allen Gliedern verwundet und doch hatte er keine einzige Verletzung.

Des Morgens war Alles todtensstill und mit Verwunderung sahen die Zuaven, daß die Garibaldianer den Platz verlassen hatten. —

Monte Libretti war leer, die Umgebung aber mit Todten bedeckt. Wohl nie noch hatte ein so ungleicher Kampf ein so blutiges Gemetzel zur Folge gehabt. Die Zuaven, die sich wie Löwen schlugen, hatten ihre Feinde mit Furcht und Schrecken erfüllt.

Die Zahl der Gefallenen betreffend, stehen wir nicht an, die der getödteten Garibaldianer auf mindestens achtzig bis hundert zu setzen; die der Verwundeten war weit größer, denn es langten zahlreiche Wagen in Terni an, die alle mit solchen Unglücklichen angefüllt waren.

Viele wurden nach Nerola gebracht, wo sich Madame Stone schon eingefunden hatte, allen Hilfe zu leisten, die vom Schlachtfelde hergebracht wurden.

Man erzählt, als Nerola erobert wurde, seien die Engländer bei einem Hause vorübergekommen, das sorgfältig abgeschlossen war; und da sie wissen wollten, wer da wohne, klopfen sie an der Thüre. Als man etwas zögerte zu öffnen, klopfen sie noch stärker. Endlich öffnete sich die Thüre. Eine schwarz gekleidete Dame steht vor ihnen. Es war Madame Stone. — Was verlangen Sie, meine Herren? fragte sie. — Hier sind nur Verwundete, es sind Eure in Monte Libretti gefallenen Kameraden, die man mir zur Pflege übergab.

Die Zuaven traten dann ein und grüßten ihre tapfern Kampfgenossen auf dem Schmerzenslager. — Wie doch die christliche Liebe so erfinderisch ist! Einunddreißig Zua-

ven mußten vom Kampfplatze weggetragen werden. Auf Seite der Päpstlichen bedauerte man den Verlust des heldenmüthigen Hauptmanns, eines Unteroffiziers, eines Corporals und zweier Soldaten.

Die Waffenthat von Monte Libretti wird als eines der herrlichsten Beispiele von Tapferkeit der päpstlichen Truppen in der Geschichte glänzen.

## IX.

### Die ersten und edelsten Opfer.

In der Schlacht bei Monte-Libretti war das Blut in Strömen geflossen und die Zuaven hatten ihren braven Hauptmann verloren. Auch der Unterlieutenant v. Duélen blieb auf dem Schlachtfelde als Opfer seiner Tapferkeit, desgleichen ein junger Corporal und drei Holländer.

Nur ein Wort über diese Männer und ihren christlichen Heldentod.

#### Der Hauptmann Guillemin.

Arthur Guillemin war aus der Diözese Arras gebürtig. Als der wackere v. Bechelèvre das erste Zuavencorps bildete, war Arthur einer der Ersten, der dem Rufe des hl. Vaters folgte. Er ist der Zwanzigste, dessen Name auf der Anwerbungsliste verzeichnet steht. Seine Tapferkeit war so groß, wie sein Glaube. Er kämpfte schon als Corporal in Castelfidardo, wo ihn ein Bajonettstich in die Brust traf. Bekannt ist's, wie in diesem ungleichen Kampfe die kleine päpstliche Armee durch die Uebermacht der Truppen Cialbinis erdrückt wurde.

Arthur Guillemin war eines der Opfer. Man brachte ihn besinnungslos nach Loreto, wo er in der Kirche auf die Marmorstufen des Altars niedergelegt wurde. Nach und nach kam er wieder zu sich, worauf man ihn in das Spital trug. Als seine Wunde zu vernarben anfang, ge-



lang es ihm, zu entfliehen, und unter unsäglichem Ermüdung und Gefahr kam er wieder nach Frankreich.

Er war so entstellt, daß seine Mutter ihn nicht mehr erkannte. Die brennendsten Schmerzen hatten seine Kraft gelähmt. Er, wie alle Verwundeten von Castelfidardo, war mit Spott überschüttet worden, aber noch mehr schmerzten ihn die Gotteslästerungen, welche die Piemontesen gegen Gott und den Papst ausstießen.

Seine Mutter, von diesem betrübten Zustande des Sohnes tief ergriffen, hatte den glücklichen Gedanken, den ehrwürdigen Joseph Venedikt Labre, dessen Seligsprechung man damals betrieb, für ihren leidenden Sohn anzurufen. In Folge eines Gelübdes wurde ihr Gebet erhört und der Sohn genas.

Er hatte der heiligen Sache durch diesen ersten Feldzug gegen die Piemontesen sein Opfer gebracht und hätte mit Ehren in Frankreich, wo er so viele ausgezeichnete Freunde hatte, bleiben können, aber er fühlte sich gebunden durch das Gelübde seiner Mutter, die ihn, wenn er genesen sollte, ganz dem Dienste der Kirche geweiht hatte.

Raum hatte er vernommen, daß sich das Zuaven-corps bilde, so trat er schon wieder den Weg nach Italien an. — Der Aufenthalt in Rom, die Ruhe in der Kaserne war ihm lästig bei dem glühenden Eifer, sich mit den Gegnern eines Herrschers zu messen, in dessen Dienst er wieder aus voller Ueberzeugung von seiner gerechten Sache getreten war, und den er so hoch verehrte. Hr. Louis Beuillot, sein Freund, schilderte in einem schönen Artikel seines Journals diesen innern Kampf und die christliche Gesinnung Arthur Guillemins. Er bemerkt auch, wie dieser edle junge Mann, unter den Zuverlässigsten sich befand, die den Stuhl Petri während dem Centenarium zu bewachen hatten.

Bald wurde er zur Stelle eines Hauptmanns durch

seine reinen Sitten und die Genauigkeit im Dienste befördert und eben darum hat man ihm auch die so ehrenvolle, als schwierige Sendung nach Monte Libretti übertragen.

Dort war er eines der ersten Opfer. Tödtlich verwundet rief er noch aus! „Es lebe Pius IX.“ Dann fügte er bei: „Mein Tagwerk ist vollendet; möge mich Gott in seiner Barmherzigkeit zu sich nehmen!“ So sprach er und verschied.

Guillemin starb nicht unvorbereitet. Er hatte sich darauf schon beim Antritte des Kriegsdienstes gerüstet. Am Abend vor seinem Tode hatte er noch gebeichtet und kommuniziert. Daher glänzt er nicht bloß unter den Helden des 13. Octobers, sondern ist auch ein Martyrer dieses hl. Krieges. Die unter seinem Commando stehenden Zuaven hielten ihn hoch und nannten ihn den Schutengel ihrer Compagnie. Sie hätten sich eher zusammenhauen lassen, als daß sie seinen Leib den Feinden überließen. Man brachte die Leiche nach Valentano. Als Zeichen der Verehrung für den Hingeschiedenen ließ der Confaloniere von Monte Libretti sogar die mit seinem Blute getränkte Erde sammeln und auf den Kirchhof bringen, wie schon die ersten Christen Aehnliches gethan hatten, wenn einer der Ihrigen unter dem Beile der Tyrannen verblutete.

#### Der Unterlieutenant v. Quélen.

Urban v. Quélen theilte das Geschick seines Hauptmanns; er war mit ihm beim Angriffe, mit ihm theilte er nun auch die Ehre. Er gehört der edlen Bretagner Familie an, welche der Kirche den großen Erzbischof von Paris gegeben, der im Jahre 1830 von der Juli-Revolution ausgeplündert wurde. Schon seine Ahnen glänzten als Kreuzfahrer. Ihr Wahlspruch war: „Zum Dienst die Quélen stets bereit.“<sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> Pour servir, des Quélen toujours.

Treu der ererbten Gesinnung, ließ sich Urban unter die päpstlichen Zuaven anwerben und stieg alsbald bis zum Unterlieutenant empor. Dem hl. Vater aus ganzer Seele ergeben, fürchtete er keine Gefahr. Vier Monate vor seinem Tode begegnete er auf dem Wege zwei Briganten, die einen päpstlichen Gensdarmen überfielen. Augenblicklich zieht er seinen Säbel, haut auf die Straßenräuber ein, tödtet den Einen, verwundet den Andern, wird aber in diesem Kampfe selbst verwundet, er erhält einen Dolchstoß in den Unterleib; doch der Gensdarme ist gerettet.

Sald darauf brach die Cholera in Albano aus (S. Beilage 9.) und da ist er einer jener todesmuthigen Zuaven, welche in die verödeten und verpesteten Häuser eindringen und mit augenscheinlicher Gefahr die Todten auf ihren Schultern auf den Gottesacker trugen. Wirklich wurde auch v. Quelen von der Krankheit ergriffen, und litt einige Tage die furchtbarsten Schmerzen.

Die Jugendkraft siegte, aber die Aerzte rathen ihm, in der reinen frischen Heimathluft sich vollends herzustellen. Den nöthigen Urlaub hatte er schon erhalten und alle Vorkehrungen zur Heimreise getroffen, als die feindlichen Einfälle der Garibaldianer ihren Anfang nahmen. Zum Abreisen, sagte er, ist's jetzt keine Zeit. Die Gesundheit war noch keineswegs hergestellt. Was liegt's daran? Der Arm war wieder stark genug, den Degen zu führen.

Er ward in die Garnison nach Viterbo geschickt, marschirte mit Guillemin an der Spitze der Colonne und belebte durch eigenen Muth den Eifer seiner Soldaten, bis er von Kugeln durchbohrt ohnmächtig zusammensank.

Er blieb, weil ihn die Zuaven nicht gefunden hatten, die ganze Nacht verlassen auf dem Schlachtfelde liegen, und man fand ihn erst des folgenden Tages. Er war

seiner Kleider beraubt, das Haupt furchtbar verstümmelt und mit dreizehn Wunden durchbohrt. Dennoch athmete er noch. Welch ein schrecklicher Todeskampf! Er wurde in ein Haus von Monte Libretti gebracht und da mit der zärtlichsten Sorgfalt gepflegt.

Die erste Frage, als er wieder zu sich gekommen, war: Schlägt man noch? Nein, antwortete man ihm, der Kampf ist zu Ende, wir haben den Platz erobert. — Er wünschte jetzt nur noch als ein guter Christ zu sterben, und empfing, obschon er erst am Vorabend des Angriffs communicirt hatte, nun die hl. Sterbsakramente. Des Abends kamen die Zuaven ihn abzuholen, sie luden ihn auf ihre Schultern. Trotz all ihrer Sorgfalt mehrte sich der Schmerz, v. Duélen starb in den Armen seiner treuen Kampfgenossen, welche die Leiche ihres heldenmüthigen, ganz mit Wunden bedeckten Unterlieutenants wie im Triumphe zum Hauptquartier zurückbrachten.

Die Bretagne macht Anspruch auf seine Ueberreste, die für den alten Heldenruhm des Landes neues Zeugniß geben werden.

#### Der Corporal Collingridge.

In diesen Kämpfen fielen Männer jeden Ranges und Volkes, Holländer, Franzosen und Engländer erlegten den Tribut ihres Blutes, als wollte der Herr damit der ganzen Welt den Beweis geben, es handle sich in diesem Kampf um eine allgemeine katholische Frage.

Alfred Collingridge, unweit von London geboren, wohnte schon sechs Jahre in Frankreich, als er sich im Alter von zwanzig Jahren unlängst unter die päpstliche Armee anwerben ließ. Wir kennen nur sein ruhmvolles Lebensende. Obwohl zum ersten Male im Feuer stehend, bewies er doch dem Feind gegenüber die Kaltblütigkeit eines Veterans.

In Monte Libretti kämpfte er, an eine Mauer gelehnt, gegen sechs Garibaldianer wie ein Löwe und fiel erst von Wunden bedeckt und entkräftet, nachdem er mit seinem Säbel einige seiner Feinde erlegt hatte.

Seine letzten Augenblicke schildert der Priester, der ihm die hl. Sterbsakramente gespendet, und seine Seele ausgetröstet hatte:<sup>1)</sup>

„Die Freude, schreibt dieser, welche er bei meinem Anblick äußerte, war so groß, wie die meinige.

„Ich konnte ihm noch alle hl. Sterbsakramente ertheilen. Sein ebenso tapferer jüngerer Bruder machte die Expedition mit uns, er sah und versorgte ihn. Gegen vier Uhr fand ich ihn viel bedenklicher. Er war im Zweifel, was besser wäre, sich aufzuraffen, wo möglich zu neuem Kampfe, oder ruhig zu sterben: Jesus! so rief er, mein theuerster Jesus! ich opfere Dir mein Leben für die römische Kirche, für den Papst und für meine Anverwandten. Herr Abbé, sagen Sie meinen Verwandten, wie sehr ich sie liebe. — Sagen Sie das meinem Vater, meiner Mutter, meiner Schwester und meinem Bruder. Er athmete noch einmal auf und entschlief dann im Herrn.“

#### Der Soldat Peter Jonghe.

Der christliche Soldat ist treu bis in den Tod. Peter Jonghe, ein Holländer, ist wieder ein neuer Beweis hiefür.

Peter, ein junger Bauerssohn, hebaute im Jahre 1865 das kleine Heimwesen seiner Ahnen. Als dessen Mutter eines Tages die Zeitung „Tyd“ las, bemerkte sie mit Freuden, wie so viele junge Holländer in päpstlichen Dienst traten und sprach: „Da braucht es Muth.“ — „Mutter,“ erwiderte der junge Mann, „wenn du willst,

---

<sup>1)</sup> In der „Union.“

„so thue ich das Gleiche. Für den Glauben sterben, wäre mein größtes Glück.“ — „Es sei, mein Sohn, zieh hin.“

Der wackere Jüngling rüstet sich zur Abreise. Er meldet sich beim Bürgermeister seines Ortes. „Was, Peter,“ sagte dieser, „du willst in den Dienst eines fremden Königs treten?“ „Bitte um Vergebung, Herr Bürgermeister, ich kämpfe für keinen fremden Fürsten, das Land, wohin ich gehe, ist das Vaterland aller Katholiken, deren König der Papst ist. Ich bin bereit, für diesen König Alles, selbst das Leben, zu opfern.“ Dieses Opfer brachte er auch wirklich.

Jonghe war, wie schon bemerkt, eine riesenhafte Erscheinung. Einer seiner Freunde sagte ihm beim Abschiede: „Du wirst ihnen aufmessen, nicht wahr, wenn sie den Papst angreifen?“ „Ja, das werde ich, ihr sollt davon hören.“ — Und er hat Wort gehalten.

Einer seiner Kameraden schrieb dem Pfarrer des Ortes: „Betet nicht für unsern Jonghe, er lebte wie ein Heiliger und starb wie ein Held.“ — Die Mutter aber sagte bei der Todesnachricht: „Ich sehe also meinen Peter nicht mehr auf dieser Erde, werde ihn aber um desto gewisser im Himmel wiederfinden.“ Einige Tage später las man in der Subscriptionsliste für die päpstliche Armee in dem „Tyd“: „Frau Jonghe: Für die Verwundeten von Monte Libretti, wo mein theuerster Peter für die Sache Gottes und den Papst sein Leben hingegeben hat, 12 Gulden.“

#### Emmanuel und Adeodat Dufournel.

Obwohl Unterlieutenant Dufournel seinen Tod auf einem andern Schlachtfelde gefunden, wollen wir ihn doch nicht von dem seiner Siegesgenossen von Monte Libretti trennen, um so weniger, da er nur fünf Tage nachher fiel.

Die Garibaldianer wurden immer zahlreicher und

befetzten ein Städtchen nach dem andern an der römischen Grenze, wo sie die Cassen und Vorräthe mit sich fortführten. Farnese und Nerola waren schon ganz in ihrer Gewalt. Schon hieß es, die von Nicotera und Menotti befehligten Divisionen haben daselbst sich vereinigt, und das Hauptquartier in Nerola aufgeschlagen, daher beständige Recognoszirungen nöthig wurden.

Emmanuel Dufournel von Poligny aus dem Jura war Unterlieutenant zu Valentano unter dem Commando des Hauptmanns Guiche, als man vernahm, die Garibaldianer seien in Farnese eingezogen. Wie alle seine Waffenbrüder benutzte auch er die Anwesenheit des P. von Gerlach, der nach Valentano gekommen war, um die Garnison zu ermuthigen, und communizirte noch am Morgen dieses Tages. Gleich nach der hl. Messe mußte er mit zwanzig Mann Linientruppen und fünfundzwanzig Zuaven abmarschiren, und zwar als Anführer dieser zwei Colonnen.

Als sie ungefähr eine halbe Stunde von Farnese entfernt waren, begegneten ihnen drei Bauern, die sie für Spione hielten. Emmanuel läßt sie festhalten und sie gestanden voll Schrecken, das genannte Städtchen sei bereits von 350 Garibaldianern besetzt.

„Eile,“ sagte er nun zu seinem Dragoner, „nach Valentano und sage dem Hauptmann de la Guiche, wir seien zwar nur fünfundvierzig, aber wir werden angreifen.“

Dufournel erkannte sehr gut die Größe der Gefahr. Er zieht seine weißen Handschuhe an, macht die militärische Begrüßung, wendet sich zu seinem kleinen Häufchen und spricht: „Meine Herren, auf, mit mir in den Tod!“ Dann schlägt er ein Kreuzzeichen, „Im Namen des Vaters, des Sohnes und des hl. Geistes! — Vorwärts!“

Die kleine Schaar rückt langsam voran, um dem Hauptmann Zeit zu lassen, ihr Verstärkung nachzusenden.

Dufournel entsendet von Zeit zu Zeit einige Plänkler, und als sie nur noch ein Kilometer vom Kampfplatze entfernt waren, vernahm man ein Rostenfeuer, und die feindlichen Kugeln zischten über ihren Köpfen. Jetzt galt es zu eilen; die Plänkler waren entdeckt. Die Zuaven erwiedern das Feuer und verfolgen mit dem Bajonette die Garibaldianer, die sich gegen ein Haus zurückziehen, wo ihre Vorposten sich aufgestellt hatten. Dufournel rückt mit seinen Zuaven ihnen auf dem Fuße nach, treibt den Feind aus seiner Stellung und besetzt den Platz, ohne einen einzigen Mann verloren zu haben. Die Feinde sammeln sich in Farnese, fassen neue Munition und kehren in geschlossener Colonne zurück. Die Zuaven geben Feuer auf die Motte, die sich anschickt, das Haus zu umzingeln. Von den ersten Schüssen noch zurückgeschreckt, schleichen sie bald darauf längs einer sie schützenden Mauer näher.

Dufournel sieht die Gefahr rasch wachsen und commandirt einen Bajonettangriff. Eine Art Barrikade trennt sie noch von dem Feinde, er zerhaut mit dem Säbel das Seil, das die Schutzwehr zusammenhielt und stürzt sich durch die Oeffnung. Unglücklicher Weise war sie zu enge, und die Zuaven konnten nur Einer nach dem Andern hindurchgelangen. Es waren dieß der Corporal Beaubeau, Gaëtan du Chêne und Ferdinand de Charette. Während sie aus ihrem engen Verschlusse herausbringen, stürzt sich Dufournel mitten ins Kampfgewühl, wo ihm zwanzig Bajonette entgegenstarren. — Er vertheidigt sich, man will ihm den Säbel entreißen, aber er hält ihn fest, bis er, von vierzehn Stichen durchbohrt, zu Boden sinkt. Seine Kameraden eilen ihm zu Hilfe, stürzen sich auf die Garibaldianer und werfen sie über den Haufen.

In diesem Augenblicke rückte der Hauptmann von Courten, von Ballone herkommend, im Sturmschritte mit seinen Zuaven heran. Der Feind, ohne Zweifel eine stär-



tere Colonne befürchtend, zieht sich nach Farnese zurück. Die Juaven sind gerettet, aber Dufournel erlag seinen Wunden, zwar das einzige, aber große Opfer dieses Tages. Bei starkem Sturmregen trugen ihn die kampfmüden Soldaten weg und rückten erst Abends sechs Uhr in Valentano ein. Vom Tragen und der Erschütterung noch übler zugerichtet, war Dufournel doch noch am Leben, als sie mit ihm dort ankamen. Das Weitere erzählt sein ehemaliger Professor und Lehrer Abbé Besson, Vorsteher des Collegiums des hl. Franziskus in Besançon. Er schildert die Sterbeszene wie folgt:

„Wie sich seine Kampfgenossen zu ihm hindrängen!  
„Welch ergreifende Worte! Welch rührende Thränen!  
„Die Einen beweinen, die Andern trösten ihn, Mehrere  
„sprechen ihm noch Hoffnung zu. Er aber wendet sich  
„an den Arzt: „„Wie lange habe ich noch zu leben?““  
„Der Arzt schweigt. „„D.““ rief er aus, „„ich fürchte den  
„Tod nicht!““ — P. de Gerlach war schon bei ihm, um  
„ihm die heilige Delung zu geben.

„Hört, wie sein Herz schlägt: er blickt noch  
„nach seinen Freunden, theilt seine Schmuckfachen aus,  
„spricht von seinem Vater, von seiner lieben Heimath,  
„der Franche-Comté, und von seinen Schwestern. Er  
„wünscht, sein Herz möchte in der heimathlichen Erde,  
„sein Leib aber in Rom auf dem Kirchhofe von St. Lorenzo  
„neben den für den hl. Stuhl im Kampfe gefallenem  
„Juaven bestattet werden. Er sieht seine Wunden bluten  
„und sein Leben auslöschen. „„Wie bin ich so glücklich,  
„durch diese vierzehn Wunden all mein Blut zur Ehre  
„der Kirche fließen zu sehen.““ —

„„Wie spät ist's?““ fragte er einige Male. Darauf  
„seine Wunden nachzählend, zog er einen kostbaren Ring  
„vom Finger, der früher seiner Mutter gehörte, und gab  
„ihn dem Lieutenant Varbo. — „„Den geben Sie mei-

„nem Bruder.““ Nach kurzer Ueberlegung sagte er dann: „„Mein Bruder wird zu spät ankommen;““ und lächelnd „setzte er bei: „„aber er wird doch mit mir zufrieden sein.““ Dann erhob er seinen Blick zum Himmel und „sprach: „„Ich gehe jetzt hin, von Demjenigen gerichtet zu werden, den ich liebe.““ —

Emmanuel Dufournel war in der Franche-Comté geboren, wo seine Familie eine der ersten und reichsten des Landes war. Sein älterer Bruder Adeodat ließ sich vor ihm ebenfalls in päpstliche Dienste aufnehmen.

Durch das Band der zärtlichsten Bruderliebe hienieden schon vereinigt, werden diese Brüder nun auch die Siegeskrone im Himmel theilen, da Adeodat bald seinem Bruder im Tode folgte.

Adeodat war ein tapferer Hauptmann, dem Pius IX. selbst mit eigener Hand das Ehrenkreuz an die Brust befestigte. — Er kam wirklich zu spät nach Valentano, um seinen geliebten Bruder Emmanuel noch am Leben anzutreffen. Aber um desto inniger drückte er noch die Leiche auf dem Paradebette an sein Herz.

Nach einer Stunde aber wurde er schon wieder nach Rom zurückgerufen, wo die Verschwörer bereits ihre Dolche geschliffen hatten.

Des folgenden Tages stieg er noch zum Grabe des hl. Petrus hinab (S. Beilage 10.), um da, gleich den ersten Martyrern, vor seinem Todeskampfe noch einmal zu kommuniziren. Den Abend machte er noch die Runde. Ein Haus wird ihm als ein berühmter Schlupfwinkel von Freimaurern bezeichnet. Er bringt an der Spitze seiner Zuaven in dasselbe ein, als eine Kugel seine Seite durchbohrte. Man hoffte noch sein so kostbares Leben zu retten, aber schon nach sechs Tagen starb er.

Emmanuel sagte: „Mein Bruder wird zu spät kommen, aber er wird mit mir zufrieden sein.“

Abeobat hingegen sprach, doch mit gleich brüderlicher Liebe: „Ich scheide, um meinen Bruder wieder zu sehen, und werde glücklich mit ihm sein! —

Sobald Vater Dufournel vernommen, Abeobat sei verwundet, begab er sich auf die Reise nach Rom, um ihn zu versorgen, oder wenigstens ihn noch lebend zu treffen.

Raum hatte der hl. Vater dessen Ankunft in Rom vernommen, so wollte er ihn sehen. Pius schloß den tiefgebeugten Greis in seine Arme und sprach tiefgerührt: „Herr Dufournel, Sie haben mir zwei Soldaten gegeben; ich gebe Ihnen zwei Heilige zurück.“ Unter Thränen fügte er bei: „Ich kann Sie weder trösten, noch würdig belohnen. Sie werden aber doch ein Zeichen meiner herzlichsten Erkenntlichkeit nicht verschmähen.“ Und nun versuchte er ihm das Ordenskreuz Gregors des Großen um den Hals zu legen, aber seine zitternde Hand vermochte es nicht, und in heiße Thränen ausbrechend, sprach er zur Schwester der beiden Martyrer, die ihren Vater begleitete: „Meine Tochter, die Kraft versagt mir, nehme dies Ordensband und beehre deinen Vater damit!“

Wir können diese herrlichen Züge aufopfernder Liebe nicht schließen, ohne noch einen Jüngling wenigstens zu nennen, der einige Tage später im Kampfe für Gott und seine Kirche gefallen ist, es ist dies J. Watts Russell. (S. Beilage 11.)

---

## X.

### Neue Kämpfe.

Es standen jetzt den päpstlichen Truppen nicht mehr einzelne Banden gegenüber. Zahlreiche Abtheilungen der Garibaldianer mit ihren eigenen Anführern und Fahnen zeigten sich rings an den päpstlichen Grenzen. Während man sich bei Monte Libretti schlug, rückte ein ganzes Freischaaaren-corps von Salvaterra aus und zog über Castro und Valle-

corja, die Straße von Costeno entlang. Der General von Courten befand sich damals in der Provinz Grosinone. Als er von diesen Bewegungen Nachricht erhielt, schickte er eiligst eine aus Gensdarmen und Freiwilligen des Landes gebildete Colonne nach dieser Seite hin, um Vallecorsa zu beschützen.

Den 5. des Morgens warfen sich die Garibaldianer, über hundert an der Zahl, auf diesen Ort, und hatten zudem noch über eine zahlreiche Reserve in der Umgebung zu verfügen. — Der Kampf begann, doch wurden die Räuberbanden halb mit Verlust zurückgeschlagen.

Sie suchten die Berge zu gewinnen, als Oberst d'Argy zu gleicher Zeit mit einer Abtheilung der römischen Legion von Antibes und einer Compagnie Jäger dort anlangte, die bis jetzt noch keine Gelegenheit gehabt hatten, sich mit den Garibaldianern zu schlagen. Muthig fielen sie über diese her und brachten ihre Reihen in Verwirrung. Bald hatten sie sie auch völlig umzingelt, und machten sieben- undvierzig Gefangene, darunter fünf Offiziere, unter ihnen den Sohn des Nicotera.

Dieser Zusammenstoß kostete die päpstliche Armee zwei Tödtte und einige Verwundete. Die Garibaldianer verloren zehn der ihrigen auf dem Schlachtfelde, und überdies viele Waffen und eine Fahne mit dem Bilde Garibaldi's.

Abends des gleichen Tages zog eine Abtheilung Gensdarmen gegen San-Lorenzo, um den Feind aufzusuchen. Sie wurden von Garibaldianern überfallen, die auf sie eindrangen. Mehr als eine Stunde dauerte der Kampf, in welchem die Gensdarmen keinen einzigen der Ihrigen verloren, während die Feinde mehrere Verwundete und Tödtte hatten.

Acerbi, der im Major-Stab zu Nerola sich befand, hatte von Neuem Gelegenheit, sich eines Sieges zu erfreuen. „Schon zum zweiten Male,“ so sagt er in einem

Tagesbericht an seine Soldaten, „schon zum zweiten Male „seit ich Euch befehlige, konnte ich Euerer Disciplin und „Euerer Muths das gebührende Lob ertheilen.“ — Er gesteht aber auch, daß sie Verluste zu beklagen haben.

Ein anderer Punkt des päpstlichen Gebietes war noch von Philipp Ghirelli, Ex-Commandant der piemontesischen Brigade besetzt. An der Spitze einer Legion, die er die Römische nannte, warf er sich auf Orte, eine kleine, alte etruskische Stadt, die gegenwärtig 2813 Einwohner zählt. Dieses Städtchen war nur von einigen Gensdarmen bewacht, welche Ghirelli mit leichter Mühe entwaffnete. Kaum war er in das Städtchen eingedrungen, so bemächtigte er sich der sechshundert römischen Thaler, die sich in der öffentlichen Cassa befanden. Das war aber für ihn und seine Räuberbande viel zu wenig, und so legte er der Einwohnerschaft sogleich eine Brandschatzung von 25,000 Franken auf, welche innert sechs Stunden erlegt werden sollte. Dieser Befehl lautet buchstäblich:

Der außerordentliche Commissär, Commandant der römischen Legion

„In Erwägung, daß der Unterhalt der Freiheits-  
„Armee von den Unterdrückten, und nicht von den Unter-  
„drückten bestritten werden müsse,

„beschließt:

„Von den Gütern in todter Hand, d. h. von Prä-  
„benden, Beneficien, Canonikaten, Klöstern u. s. w. soll  
„die Summe von 25,000 Franken bezogen, und diese in-  
„nert sechs Stunden eingebracht werden.

„Gegeben den 17. Oktober 1867,

„um 8 Uhr Morgens.“

Man sieht, die Legion hatte Geld nöthig. In gleicher Weise wurden auch der Gouverneur, der Bisthumsverweser und andere Amtspersonen gebrandschatzt.

Ghirelli beschränkte sich aber nicht auf diesen Gewaltsact, er wollte auch zeigen, daß er in Wahrheit im Namen Viktor Emmanuels zu handeln glaubte. Und wie hätte er daran zweifeln können, sagte doch die „Opinione“ vom 15. Oktober, wenn er auch seine Entlassung als Offizier in der königlichen Armee eingegeben habe, so bleibe er doch immer mit derselben verbunden. — Er dekretirte also, daß alle öffentlichen Acte von nun an mit folgender Formel anzuhängen hätten:

„Im Namen des römischen Volkes,  
„unter d. Regierung S. M. Viktor Emmanuels I.,  
„Königs von Italien.“

Das Reich dieses frechen Einbringlings und Räuberhauptmanns Ghirelli war nicht von langer Dauer, denn sobald der päpstliche Commandant die Besetzung von Orte vernommen hatte, beorderte er eine Abtheilung Gensdarmen und Zuaven dorthin ab. Bei deren Ankunft weigerten sich die Garibaldianer, auf deren Tapferkeit Ghirelli zu sehr vertraut und den sichersten Sieg ihnen versprochen hatte, in den Kampf zu gehen. Sie rissen alle aus und flohen, die Einen der Tiber zu, die Andern nach Borghetto, wo sie sicher zu sein hofften.

Vier Tage darnach berichtete die „Riforma,“ Major Ghirelli habe seine Funktion eingestellt und den Oberbefehl seiner mehr als unzuverlässigen Legion einem Andern überlassen. Orte wurde den 17. Oktober besetzt.

Des folgenden Tages führte der Oberst de Charette seine Truppen zur Erstürmung von Nerola, wohin sich die Garibaldianer die Nacht vom 13. auf den 14. Oktober zurückzogen, nachdem sie vorher Monte Libretti und Correse, wo Menotti's Hauptquartier war, geräumt hatten.

Nerola ruht auf einem Felsen, wie ein Adlernest. Die Erstürmung war daher sehr schwierig und gefährlich,

was General v. Charette gar wohl wußte. Dem Feldpater sagte er im Vorübergehen: „Heute gibts ein heißes „Tagwerk; aber Gott wird uns beistehen.“ „Ja gewiß,“ erwiderte Herr Bastide, der bereits schon einige consecrirte Hostien in einem silbernen Gefäßchen bei sich trug, „ja gewiß, Gott wird uns beistehen.“

Um zehn Uhr standen die päpstlichen Truppen schon unter den Mauern von Nerola, eine halbe Stunde später begann der Angriff. General v. Charette befand sich im vordersten Gliede. Heftig wird von der Stadt herunter auf sie geschossen, aber voll des hl. Muthes dringen die Helden im Sturmschritte voran, und erreichen gegen alle Erwartung schnell das Stadthor, das sie einschlagen und unaufhaltfam hineindringen.

Dem General v. Charette wird sein Pferd unter ihm zusammengeschossen, aber er hört nicht auf, die Tapfern anzuführen, und in anderthalb Stunden sind sie im Besitze der Stadt. Die Legion von Antibes unter Anführung des tapfern Oberst d'Argy war bei dieser Expedition. Nach kurzem Kampfe war die Citabelle gleichfalls von den Feinden geräumt. Während die päpstlichen Krieger nur Verwundete zu besorgen hatten, zählten die Garibaldianer Tödtete. Der Hauptplatz wird eingenommen, und eine ganze Legion Garibaldianer, 134 Mann, zu Gefangenen gemacht. General Menotti verdankte seine Rettung einzig nur der Schnelle seines Pferdes.

Die von Hunger entkräfteten Quaven suchen überall nach Lebensmitteln, die aber die Feinde meistens schon weggeschafft oder aufgezehrt hatten.

„Meine Herren,“ sagte einer derselben, „unser General hat soeben sein Pferd verloren, das wäre nun ein „Schmaus! In Paris soll sich eine Gesellschaft gebildet „haben, die Pferdefleisch ißt, und aus demselben sehr „schmackhafte Speisen zubereitet. Versuchen wir's auch

damit.“ Gesagt, gethan. Man haut also das Thier in Stücke, das Fleisch wird gebraten und schmeckt Allen sehr gut. Der Hunger half kochen. (S. Beilage 12.)

Ein letzter Zusammenstoß mit den Garibaldianern fand noch Abends bei heftigem Platzregen in Farnèse statt, derjenige nämlich, von dem schon bei Erwähnung des Helbentodes Hauptmann Dufournels die Rede war. Bis zu diesem Tage hatten die Garibaldianer in den verschiedenen Kämpfen mehr denn sechshundert Getödtete, Verwundete und Gefangene. Ihre Führer fanden es für gut, zum Rückzug zu blasen, und Acerbi erließ jetzt folgenden Aufruf an seine Legionäre:

Soldaten!

„Unser Ziel ist erreicht, wir wissen nun, wo der Feind steht, und über welche Kräfte er verfügt.

„Die bestimmte Frist für die wichtige Operation vor dem bevorstehenden Kampfe ist vorbei. Euerm Stolz ist Genüge gethan durch die Einnahme von San Lorenzo und die Flucht des Feindes. Die Ehre ist gerettet durch den Befehl, den ich erhalten, Euch nach Torre Alfino zurückzuführen, um Euch vollständig zu organisiren, mit bessern Waffen auszurüsten, Eure Reihen zu verstärken und Euch mit neuer Munition zu versehen.

„Bald begrüßt Italien von Neuem Euer Unternehmen, und ein unfehlbarer Sieg krönt Euer Werk. Im Verein mit vielen neuen Kampfgenossen werdet Ihr die päpstlichen Miethlinge zum Lande hinausjagen.“

Der General-Commandant

Acerbi.

Das Alles war entweder eine Niederlage oder ein Gaukelspiel des Ministeriums, um Frankreich sagen zu können: „Nicht ein Garibaldianer steht mehr auf päpstlichem Gebiete.“ —



Die Versuche Menotti's hatten keineswegs den Erfolg, den ihm sein Vater Garibalbi verheißen hatte. Ueberall wurden seine Banden geschlagen, und der römische Aufstand, auf den er so sicher gezählt hatte, kam nirgends zu Stande.

Trotz allen Lügen der Florentiner Zeitungen, um die Lage der Garibaldianer zu vertuschen, wollte kein Vernünftiger ihnen Glauben schenken, da den Garibaldianern kein einziger der früher besetzten Plätze mehr geblieben war. Das hatte ohne Zweifel Garibalbi verdroffen, und somit entschloß er sich, seine Ziegeninsel wieder zu verlassen und das Oberkommando selbst zur Hand zu nehmen.

Hier drängt sich eine Masse von Ereignissen, über deren Zusammenhang noch tiefes Dunkel liegt. Die Zukunft wird das letzte Wort darüber sprechen.

Ist's Ratazzi, der das erste Entweichen Garibalbi's aus seiner Insel verhinderte, und nun dieses zweite, um Italiens Glück zu befördern, begünstigte, während er der französischen Regierung vorgab, der Feldzug Garibalbi's gegen Rom sei bereits zu Ende?

Oder ist es Garibalbi selbst, der, von der Untauglichkeit seines Sohnes Menotti überzeugt, diesen Rückzug angeordnet hat, um seine Kräfte von Neuem zu sammeln, und, im Falle wiedererlangter Freiheit einen neuen Feldzug zu versuchen?

Kein Aktenstück liegt bis jetzt noch vor, auf welches gestützt, wir etwas Bestimmtes sagen könnten.<sup>1)</sup>

Das bleibt einmal gewiß, daß Garibalbi, den beständig sieben in der Gegend von Caprera kreuzende Kö-

<sup>1)</sup> Seitdem hat die Veröffentlichung der telegraphischen Depeschen, die zwischen Ratazzi und dem Präfecten gewechselt wurden, neues Licht über diese Entweichung verbreitet, die nur zu gewiß vom Ministerium begünstigt worden ist.

nigliche Schiffe und achtzig Soldaten bewachten, bei ernstgemeintester Ueberwachung nie hätte entweichen können. Auch ist es allgemeine Ueberzeugung, seine Entweichung sei mit dem gleichen Manne verabredet worden, der seine Banden so leicht an den päpstlichen Grenzen hätte aufhalten können.

Endlich sah der Kaiser von Frankreich ein, daß man ihn nur zum Besten halte, oder richtiger gesagt, er wurde durch die in Frankreich sich kundgebende Stimmung genöthigt, seiner Kriegsflotte Befehl zu ertheilen, nach Civita-Vecchia abzufahren, sofern ihm die Minister Viktor Emmanuels keine ganz zuverlässige Garantie gäben, daß die Garibaldianer ihre Waffen niederlegen.

Vorerst mußte der Räbelsführer all dieser gehässigen Manövers, Ratazzi nämlich, von den Geschäften entfernt werden, was auch geschah. Groß war die Verlegenheit des Königs, ihm einen Nachfolger zu geben. Cialdini wurde beauftragt, ein neues Ministerium zu bilden und er hatte den Muth, sich gegen den Sturz des Frankreich gegebenen Wortes auszusprechen. Zwar wurden Frankreich wieder so schöne Worte gegeben, daß es sich nochmals zufrieden stellte, und den Befehl zu bewaffneter Intervention zurücknahm.

In Toulon blieb indessen Alles zur Einschiffung bereit, auch blieben die Truppen in der Nähe des Meerhafens stationirt.

Ratazzi, dieses allgemeine Stöcken benützend, wollte seine Rolle als Aufwiegler bis an's Ende fortspielen, behielt noch immer sein Portefeuille, und wollte sich nicht von seinem Plaze verdrängen lassen. Garibaldi diente ihm, trotz der rothen Farbe, allzu gut als Puppe für seine Plane. Man hatte ihn eingegrenzt, als es die Politik verlangte; um aber Frankreich einen Streich zu spielen, läßt man ihn wieder los, damit er wieder all seinen Phantasieen als Italiens Befreier oder Eroberer nachjage.

Der Gefangene entwich also wieder von Caprera.

Ein Wort noch über diese durch die Abenteuer Garibaldi's berühmte gewordene Insel. Westlich von Italien liegen zwei große Inseln, die durch das tyrrhenische Meer vom Stiefel (Festlande) getrennt sind, Corsica nämlich und Sardinien. Diese zwei Inseln sind durch den Engpaß von Bonifacio von einander geschieden. An der Spitze Sardinien's befinden sich mehrere kleinere Inselchen, als Santa Maria und St. Magdalena. Die dritte ist die kleine Insel Caprera, zu deutsch Ziegeninsel, zwischen dem 12. und 13. Grad Länge und 41. und 42. Grad Breite gelegen. Hier ließ sich also Garibaldi, als er von Montevideo in Amerika zurückkehrte, nieder und legte die Früchte seiner Feldzüge auf diesem kleinen Stück Landes an. Nach der Eroberung von Sizilien wollte ihn der König für seine Dienste belohnen und schenkte ihm diese ganze Insel, die nun also sein Eigenthum ist.

Hier wurde er nach der Gefangennehmung bei Affinalunga eingegrenzt. Seit dem Tage, an welchem er auf einem Dampfschiffe entweichen wollte, ließ ihn der Minister genauer bewachen. Die ihn bewachenden Schiffe verhin- derten indessen nicht, daß er Briefe empfangen und ab- senden und sich frei auf der Insel bewegen konnte. Des- senungeachtet war diese Bewachung eine sehr verdächtige. „Ich bin wirklich gefangen,“ schrieb er am 11. Oktober seinen Freunden, „wenn Ihr meiner nöthig habt, so müßt Ihr mich befreien.“ — Fünf Tage später war schon Alles zu seiner Flucht vorbereitet. Vernehmen wir, was hierüber einer dieser Freunde schrieb, der zur Ausführung dieses Fluchtversuches zu gehören scheint.

An Bord der Gondel St.-G., den 19. Oktober 1867.

### Mein lieber Barilli!

„Ich schreibe Dir im Angesichte Toscanas. Morgens wirst Du vielleicht schon ein Telegramm erhalten, daß „Urbi und Orbi (der ganzen Welt!) die unerwartete „Ankunft des Generals Joseph Garibalbi in Florenz ankündigen wird. Die Entführung ist, wie Du siehst, merkwürdig gut gelungen, obwohl die Insel von sechs großen „Kriegsschiffen und sechs andern Fahrzeugen, die die „Kunde machten, genau bewacht war.

„Der General entwich aus der Insel Dienstag den „15. zwischen Sonnenuntergang und Aufgang des Mondes. „Er befand sich einzig auf einer der leichten Barken, deren „sich die Jäger in den Sümpfen bedienen, und die wegen „weiterer Unbrauchbarkeit von den kreuzenden Schiffen nicht „beachtet wurde.“ —

Eine Gondel erwartete Garibalbi bei der Insel St. Magdalena, sie nahm ihn auf, und am Morgen des 19. landete er bei den Maremmen, in den Gewässern des Bado an, wo er sich bis Abends des gleichen Tages noch aufhielt. Den 21. kündete er Italien schon seine Anwesenheit durch folgende Proklamation an:

„Italien frei oder Sterben!“

„Hier bin ich wieder bei Euch, wadere Vertheidiger „der Ehre Italiens! mit Euch meine Pflicht zu erfüllen, „Euch in dem heiligsten und herrlichsten Unternehmen „unseres Freiheitskampfes zu unterstützen.

„Italien weiß wohl, daß es ohne sein Haupt, ohne „sein Herz, ohne sein Rom nicht leben kann, welches „nige Hoffschranzen den Launen eines abscheulichen Tyrannen zum Opfer bringen wollen.

<sup>1)</sup> Eine böshafte Anspielung auf die päpstlichen Bullen, die sich dieses Ausdrucks bedienen.

„Vorwärts also; vor Allem aber Ausbauer!

„Ich verlange von Euch weder Muth noch Tapferkeit, denn ich kenne Euch schon, sondern nur Ausbauer. „Die Amerikaner führten vierzehn Jahre lang den ruhmvollen Kampf, der die Nation zur mächtigsten und freiesten schuf.

„Sind wir einig, so werden wir in wenig Monaten „Italien von seinem Schmutz gereinigt haben, zum Troß „der im Vatican thronenden Tyrannei und denen, die sie „unterstützen.“

Den 21. Oktober 1867.

Garibaldi.

Bis jetzt hatte Garibaldi seinen Schlupfwinkel noch nicht genannt; jetzt aber nennt er ihn selbst: „Ich brachte „den 21. Oktober zu Florenz im Hause Lemmi zu, und „weit entfernt, sich einem längst proklamirten Unternehmen „zu widersetzen, erlaubte mir sogar die Regierung, öffentlich zum Volke zu sprechen.<sup>1)</sup>“

Des folgenden Tages verbreitete sich wirklich das Gerücht, der Flüchtling von Caprera habe eine Zusammenkunft mit Ratazzi gehabt und befinde sich jetzt in einem Gasthose auf dem Plage Santa Maria-Novella.

In aller Frühe schon waren die Mauern mit Kriegsrufen überdeckt. Unaufhörlich durchzogen zahlreiche Banden die Straßen, welche schrieten: „Viva Garibaldi! „Nieder mit Frankreich! Rom oder Tod!“

Wie auf ein gegebenes Zeichen begab sich die Volksmasse auf den genannten Platz, wo sich Garibaldi zeigte. Gut ab! rief man.

„Ich muß,“ spricht er zum Volke, „mit Euch unbedeckten Hauptes sprechen, denn ich möchte Euch flehentlich

<sup>1)</sup> Worte Garibaldi's an Madame Elpis Melina. (National-Zeitung.)

„Ich bitten, Euch rühren! Erbarmt Euch Rom's, erbarmet Euch Italiens!

„Rom gehört uns . . . Zaubern wir, so werden wir „mit Schmach bedeckt, und dürfen uns nicht mehr Italiener „nennen.

„Was mich betrifft, will ich den Rest meines Lebens „nur dem Einen Italien zum Opfer bringen.“

Einige Augenblicke darauf verreiste Garibaldi mit einem Extrazug, den ihm Crispi ausgewirkt hatte, nach Terni. Er begab sich dorthin, um seine Banden, die den Befehl erhalten hatten, die päpstlichen Grenzen neuerdings wieder zu überschreiten, zu inspizieren und zu ordnen. Den 23. Oktober erschien er wieder als Obergeneral gekleidet, unter ungestümmem Beifallsrufen seiner Freunde, für die er folgenden Tagesbefehl erließ:

### Freiwillige!

„Ihr habt tapfer gefochten! ich aber, fern von Euch, „konnte weder an Euren Mühen, noch an Eurer Ehre „Theil nehmen. Doch geduldet Euch, es war nicht meine „Schuld. —

„Ganz verjüngt durch Eure Begeisterung für den „heiligen Kampf, den wir schon Jahre lang führen, komme „ich heute wieder zu Euch, um meine Erfahrungen mit Eurer „Tapferkeit zu vereinen, und morgens betreten wir die „Siegesbahn, die immer auf unserer Seite war.

„Der rechte Flügel wird von General Acerbi, der „linke von General Nicotera befehligt. Das Centrum ist „meinem Sohne Menotti übergeben. General Fabrici „bleibt Chef meines Generalstabes, der Oberst Catroli ist „Commandant des General-Quartiers, und der Major „Canzio mein erster Adjutant.

„Noch ein Mal: Italien wird auf seine tapfern Kinder stolz sein können!“

Passo di Corese, 23. Oktober 1867.

Garibaldi.

. Von diesem Augenblicke an waren die Telegraphen-Verbindungen unterbrochen und die Eisenbahnschienen an vielen Stellen aufgerissen; jede Verbindung mit Rom und Florenz war unterbrochen.

In Frankreich und überall schwebte man in der peinlichsten Angst und Ungewißheit wegen dem Schicksal Rom's. —

Man verbreitete das Gerücht, in Rom sei die Revolution ausgebrochen, die Feinde besetzen den Pincio<sup>1)</sup> und die päpstlichen Truppen können sich unmöglich mehr halten.

Man ging sogar schon so weit, zu behaupten, der Papst sitze in der Engelsburg mit seinem ganzen Cardinals-Collegium als Gefangener.

Von all dem kein wahres Wort.

---

<sup>1)</sup> Der Pincio ist eine südsüdlich von der Stadt gelegene Anhöhe Rom's, von wo aus man eine der reizendsten Ansichten über die Stadt genießt, aber dieselbe auch leicht beschießen und zerstören könnte. Er soll gegenwärtig nebst andern Höhepunkten besetzt werden. Wer in Rom eine moderne Promenade sucht, findet sie auf Monte Pincio. Der hier entstandene Park, welcher unter Pius VII. begonnen wurde, gehört zu den besuchtesten Orten Rom's und kontrastirt in dieser Beziehung seltsam mit den einsamen Gegenden der Stadt, z. B. am Lateran, auf dem Cölius und Aventin. Die Anlage ist von Norden und Osten durch die aurelianische Mauer begrenzt, über welche hinaus man die Villen Borghese und Ludovisi sieht. Dicht neben ihr liegt die Villa Medici. Auf der Westseite hat man von der Terasse aus eine herrliche Aussicht über die Stadt bis hinüber nach dem Vatikan, St. Peter und dem Janiculus. An den Vatikan schließt sich nordwärts Monte Mario, an dessen Fuß man die Tiber erblickt. Also ein überaus günstiger Platz für die Garibaldianer, wenn sie ihn wirklich hätten besetzen können.

---

## XI.

### Lügen und Niederträchtigkeiten der Garibaldianer.

Es ist das Schicksal der Kirche, verfolgt zu werden. Als Waffe ergriffen die Garibaldianer zuerst Lüge, Verleumdung und Verächtlichmachung. Diese Art Krieg dauert schon über zwanzig Jahre. Es erscheint kein einziges im Solde der Revolution stehendes Blatt, das nicht vor Allem in Rom und der päpstlichen Regierung das Ziel des Angriffs sieht. Rom's Geseze, Institutionen, Finanzen, Polizei, kurz Alles, was von dieser Regierung ausging, wurde lächerlich gemacht, verschrieen und verleumbet. Den Reigen dieser schmähhchen Angriffe eröffnete der Roman-schreiber About, dem in gleichem Sinn und Geiste sich alle Andern bis auf Giulio Richarb, den Correspondenten des „Figaro“ anschließen. „Lügt, lügt immer zu,“ sagte der erste Pannerträger der Revolution, „es bleibt immer „etwas hängen.“ Die Schüler haben den Lehrer gut verstanden.

Nie vielleicht wurde das Lügenhandwerk schamloser getrieben, als seit dem Beginn dieser Angriffe gegen den Papst. Lebensaufgabe der italienischen Blätter ist es, die Welt zu hintergehen, und die radikale und liberale Presse des Auslandes hat es ihr im Lügen gleichgethan.

Hier nur einige der unsinnigen Lügenartikel, welche diese Blätter frech vor ganz Europa hinausgeschleuderten. Jeder Kampf, der in den ersten vierzehn Tagen des Oktobers auf päpstlichem Gebiete geschlagen wurde, endete mit dem Siege der kleinen päpstlichen Armee. Die Garibaldianer wurden aus allen Grenzorten und Positionen mit dem Bajonette geworfen. Ueberall ließen sie zu Hunderten der Ihrigen als Gefangene, Verwundete oder Tödtliche zurück. Die Kriegsbulletins der Garibaldianer aber waren dennoch



immer Triumphgefänge. — Jede Nummer der „Riforma“ brachte die stehende Phrase: „Ein ernstes Gefecht fand „statt zu . . . Die Guaven wurden geschlagen, und ließen „mehrere Tödtete auf dem Schlachtfelde . . .“ Der Untersuchung ergab das Gegentheil. — Erste Lüge.

Die Garibaldianer behaupteten fortwährend steif und fest, die Römer knirschen unter dem Joch ihrer Unterdrücker und erwarten mit Ungeduld ihre Befreier, und beim ersten Erscheinen der Rothhembler werden sie sich Alle in Masse erheben und ihre Ketten über den Rücken ihrer Tyrannen zerbrechen, — zweite Lüge.

Die Rothhembler kamen, sie zeigten sich überall, aber weder in den Städten, noch den Dörfern oder auf dem Lande fanden sie Sympathieen; das Volk verabscheute sie sogar. Ueberall schien bedeutungsvolles Schweigen den Befreiern zuzurufen: „Was habt ihr da zu schaffen? „Wir lebten ja im Frieden, und jetzt bringt ihr uns den Krieg!“ Das bestätigt sogar das Geständniß eines Bertani, Häuptlings der Garibaldianer, in der „Riforma“, einem Blatte, das so oft über das so unglückliche Loos der Römer gejammert hatte: „Man muß,“ heißt es da, „gestehen und sich keiner Täuschung mehr hingeben, das „ganze römische Volk ist durch und durch abgestumpft. „Es versteht gar nicht, was eigentlich Italiens Einheit „und Freiheit bedeutet. — Kein Freudenruf, kein Zuruf „ertönte, als wir in Mentana einzogen. Nicht die geringste freiwillige Unterstützung von dieser Bevölkerung „wurde uns zu Theil, nicht ein einziges Wort der Aufmunterung hörte man. Selbst Tyrol hat sich in dieser „Hinsicht freundlicher gezeigt.“<sup>1)</sup>

Was soll das anders heißen, als daß dieser Landfriedensbruch in den Provinzen nichts weniger als Will-

---

<sup>1)</sup> „Riforma“, 18. November 1867.

gung fand? Ja verhaßt war er dem Volke, das trotz aller Mittel der Verführung dem Papste treu blieb.

Um Rom zu täuschen, berichteten die Florentiner Blätter, die Provinz Viterbo habe sich empört, und um das Landvolk zum Aufstande zu reizen, verbreitete man das Gerücht, man schlage sich bereits in der Stadt, und die Römer haben schon Barrikaden aufgeworfen. — Den 3. Oktober ließ das sogenannte römische National-Comité in ganz Italien folgende Proclamation anschlagen:

„Die Provinzen sind in vollem Aufstande, und bald „wird dieser Aufstand allgemein sein.“ — Dritte Lüge.

Den 8. Oktober, also nur fünf Tage nach dieser Proclamation hatte man in der ganzen Provinz Viterbo und Grosinone keine einzige von Römern aufgefanzte italienische Fahne finden können. Lassen wir hier den liberalen Correspondenten des Genfer Journals sprechen:

„Was auch italienische Blätter sagen mögen, so ist „es doch ganz unrichtig, daß in Rom die geringste Auf- „regung herrsche. Die Stadt ist vollkommen ruhig. Eben- „so verhält es sich in den Provinzen, wo nirgendß eine „Spur von revolutionärem Aufstande erscheint. Die so- „genannten Aufständischen, von denen man spricht, sind „nur Freiwillige aus andern italienischen Provinzen, die „man ganz unrichtig Insurgenten (Aufständische Römer) „nennt, denn von den 115 in Vagnorea gemachten Kriegs- „gefangenen gehörten nur sechszeñ dem päpstlichen Ge- „biete an, und diese sind zudem schon früher ausgewandert „oder verbannt.“<sup>1)</sup>

Viterbo galt in Florenz als vorzüglicher Heerd der italienischen Verschwörung. Auch hatten viele ital. Zeitungen verkündet, die italienische Fahne werde den 10. Oktober auf allen Thürmen dieser Stadt flattern. — Vierte Lüge.

---

<sup>1)</sup> Journal de Genève, 14. octobre 1867.

Den 18. Oktober hatten wir von daher bessere Kunde: Viterbo rührte sich nicht, obgleich dort nur etwa zwanzig Gensdarmen als Garnison blieben.<sup>1)</sup>

Eine Stadt mit 15,000 Einwohnern und nur von zwanzig Gensdarmen bewacht, ist kein Revolutionsherd, das ist doch klar.

Aber in Rom! was thut man denn in Rom? fragen die Garibaldianer selbst. Die „Riforma“ hörte schon Kanonendonner in dortigen Vorstädten. „Zur Stunde, da wir dieses schreiben, ist ein furchtbarer Kampf vor den Mauern der ewigen Stadt entbrannt.“ —

„Welche Mystifikation!“ ruft da unser wackere Correspondent, „die Freiwilligen haben nie die Grenzen verlassen.“ — Somit fünfte Lüge.

Einige Tage darauf erwartete man ganz sicher einen Aufstand, etwa auf den 14., den 17. oder spätestens den 30. Oktober.

Der Florentiner Correspondent des Genfer Journals schrieb den 17.: „Es ist immer noch die Revolution in Rom, auf die man wartet, aber der Telegraph berichtet jeden Morgen regelmäßig wie eine Uhr: In Rom Alles ruhig.“ —

Je nun, schlägt man sich dort heute nicht, so wird das doch den 20. oder 21. geschehen. Aber der Correspondent muß immer wieder berichten: Rom ist ruhig. — „In Rom sieht es aus, wie zu ganz gewöhnlicher Zeit. Von meinem Fenster aus höre ich Clavier und Guitarre spielen, und ich sehe eine Concert-Anzeige angeschlagt. „Ist es nicht erschrecklich, sogar die Kneipen sind mit lustigen Leuten angefüllt, die zu den Oktoberfesten<sup>2)</sup> zusammenströmen?“ (Journal de Genève, 21. octobre.)

<sup>1)</sup> Journal de Genève, 18. octobre 1867.

<sup>2)</sup> Wegen der Weinlese und der höchst angenehmen Witterung ist der Monat Oktober festlichen Unterhaltungen gewidmet, namentlich

Diese guten Römer sind offenbar mit ihrer tyrannischen Regierung noch nicht unzufrieden. Ein unterjochtes Volk denkt nicht an's Singen und Jubeln. —

„Nun denn,“ sagen die Garibaldianer Blätter, „brechen die Römer ihre Ketten nicht, so zeigen sie doch durch ihre Stimmabgabe, daß sie mit Italien vereint werden wollen, denn eine mit 12,000 Unterschriften bedeckte Volkspetition verlangt vom römischen Senate, er möge den Papst bitten, Viktor Emmanuel zu Hilfe zu rufen.“ — Sechste Lüge!

Diese Nachricht geht durch ganz Italien, ganz Europa, durch alle Zeitungen. Am ersten Tage waren es zwölfhundert, am folgenden zwölftausend. Warum nicht gleich darauf hundertundzwanzigtausend?

„Ein neues Geheimniß!“ schreibt von Rom aus der einsichtigere Correspondent. „Ist etwas Wahres an der Sache, so wird es wohl die berühmte Petition vom Jahre 1860 sein, an der man nur das erste Blatt geändert hat.“<sup>1)</sup>

Nicht einmal das. Es ergab sich, daß es ein fingirtes, heimlich in die Briefflade geworfenes Blatt war, eine Art Petition mit wenigen, kaum leserlichen, unbedeutenden Namen, so daß nicht einmal eine Controle möglich war. — Man verlangte, der Senator sollte eine solche beim Papste betreiben. Das Stild wurde für spätere Nachweisungen aufbehalten. — So fabrizirte man Aufstände und Nachrichten.

finden dann Volksfeste in der Villa Borghese statt. Man beklagt aber allgemein, daß mit dem Zubrang der Fremden und dem Verschwinden der einfacheren Sitten des Volkes der Sinn für diese harmlosen Erholungen allmählig abnehme. — Vielleicht können nur diese großartigen Oktoberereignisse die eingeschlichenen Mißbräuche beseitigen helfen und diesen Oktoberfesten auch noch eine religiöse Weihe geben.

<sup>1)</sup> Journal de Genève, 21. octobre 1867.

Noch mußte man die tapfern Krieger verhaßt machen, die durch treue Pflichterfüllung Verschwörungen vereitelten. Darum suchte man sie zu verleumben. Sie als Feiglinge bezeichnen durfte man nicht, ohne sich selbst zu beschimpfen, da ja die Garibaldianer von ihnen so tüchtig geschlagen wurden. Also hieß man sie grausame, barbarische Mordhelfer! — Siebente Lüge.

Die päpstlichen Soldaten waren einfach treu und tapfer, und wollten weder vor dem Feinde, noch selbst vor dem Tode zurückweichen, hoben aber die verwundeten Feinde auf und verpflegten sie nach dem Siege. Man schrieb in die Welt hinaus, gegen alles Völkerrecht haben sie ihre Kriegsgefangenen erschossen. Die „Riforma“ schämte sich nicht, diese Verleumdungen zu verbreiten, und brachte sogar Namen. Sie bezeichnete als ein solches Opfer den Grafen Pagliacci, und als Anstifter dieser Gräueltaten den Oberst d'Argy. — Achte Lüge.

Empörend war diese Verleumdung für die tapfern Krieger, die besser als die Garibaldianer wußten, was Kriegsrecht ist; und die „Perseveranza“, ein rothes Blatt, war so ehrlich, die falsche Angabe zurückzunehmen. „Wir haben Grund,“ sagt sie, „die Execution des Grafen Pagliacci in Zweifel zu ziehen. Nach sicheren Erkundigungen befindet er sich in der Engelsburg gefangen.“<sup>1)</sup>

Und wirklich befand er sich mit noch 450 Kriegsgefangenen wohl und gesund in diesem Gewahrsam.

Ueber den vorgebliehen Befehl, die gefangenen Garibaldianer zu erschießen, gab Oberst d'Argy deutliche Aufklärung, indem er energisch bei dem französischen Gesandten in Rom gegen solch unwürdige Verleumdung protestirte. (S. Beilage 13.)

Durch diesen Akt brachte zwar Oberst d'Argy seine

---

<sup>1)</sup> „Perseveranza“, 18. ottobre 1867.

Verleumder zum Schweigen, die Zeitungen aber haben die Verleumdungen dennoch verbreitet. — „Schon einen „Monat,“ sagt der schon erwähnte Correspondent in wahrhaft empörter Stimmung, „spottet die italienische Presse „Europa's. Es wäre einmal Zeit zum Aufhören, denn „das Publikum muß durch so viele Lügen angeedelt „werden.“<sup>1)</sup>

Setzt noch etwas von der feigen Niederträchtigkeit der Garibaldianer. Dürfen wir nur etwa jene zweihundert Helden, die sich während des Angriffes von Monte-Rotondo im Schilfe versteckten, feige Memmen nennen? Keineswegs, denn ihre Anführer haben dieselben mit Fug und Recht nach Hause gejagt. Oder nennen wir so jenes feige Ausreißen bei Mentana, wo Tausende, um schneller die Grenze zu erreichen, ihre Waffen wegwarfen und so schnell als möglich der Grenze zu rannten? Auch das nicht, denn es wäre unbillig, vom gemeinen Manne mehr Tapferkeit als von den Anführern zu verlangen und es ist nur zu gewiß, daß Garibaldi einer der Ersten war, von der Villa Santucci in der Flucht sein Heil zu suchen, als er den Anlauf der Zuaven sah. Es gibt noch andere viel gemeinere Handlungen, die weder von den italienischen Blättern, noch von der revolutionären Tagespresse bemäntelt oder in Abrede gestellt worden sind. Es sind dies Thaten der im Verborgenen lauernnden Mörder, die hinterlistig die bezeichneten Schlachtopfer mit dem Dolche niederstießen, die vielen Brandstiftungen, die heimlich angelegten Minen, um Leute zu morden, die man in offenem Kampfe anzugreifen nicht wagte, und wodurch hunderte von wehrlosen Greisen, Weibern und Kindern unter den Ruinen ihren Tod finden konnten. Glücklicher Weise hatte die göttliche Vorsehung der Gottlosen entsefliche Pläne vereitelt; aber

---

<sup>1)</sup> Journal de Genève.

das Wenige, das ihnen noch gelang, zeigt, was im Fall des Gelingens geschehen wäre.

Das Central-Comité leitete alle diese Schurkereien in Florenz offen und ungeschämt unter dem Schutze und der Aufmunterung der Regierung eines Rattazzi, hielt seine Versammlungen in einem wohlbekannten Café der Stadt; Abgeordnete der Provinzen erschienen hier, erhielten hier die Kriegsparole, empfingen Befehle und kehrten wieder nach Hause zurück, die Einen nach Rieti, die Andern nach Neapel, ein Dritter nach Orvieto, um in Rom eine Manifestation vorzubereiten. — Umsonst aber versuchten sie hier in dieser Stadt ein permanentes Comité zu bilden, weil sich hiezu keine Bürger Rom's hingeben wollten.

Indessen fanden sich, wie überall, auch in Italien, und hier besonders, feile Seelen, welche vom Central-Comité erkaufte und beauftragt wurden, Orsinibomben, Dolche und Pulver nach Rom zu schmuggeln. Diese Mord- und Sengapparate sollen in Gasröhren versteckt gewesen sein, während gedungene Kerls unterirdische Minen unter den Kasernen anlegten, um sie auf ein gegebenes Zeichen anzuzünden.

Die Explosion einer Caserne am Fuße des Vatikans galt als Lösungs- oder Alarmzeichen für die Erstürmung des Capitoliums, wo man die Wachen entwaffnen und die Sturmglocken zur allgemeinen Mordnacht läuten wollte. In dieser allgemeinen Verwirrung hätten dann die Berschwornen, die sich einzeln und verkleidet in die Stadt eingeschlichen, und an den ihnen bezeichneten Orten versammelten, über die päpstlichen Wachtposten der Thore herfallen, sie nieder machen und die Fallbrücken und andere Thore den Garibaldianern, die haufenweise sich zubrängten, eröffnen sollen.

Nach ihrer Berechnung wären die Zuaven unter den Ruinen der Kasernen begraben oder durch die gesprengten

Pulverminen in die Luft gejagt worden. Unter das Militär und die zu Hilfe Eilenden auf den öffentlichen Plätzen und Straßen sollten von den Häusern herab Bomben geschleudert werden.

Im Falle eines undorhergesehenen Widerstandes mußten Barrikaden in den Straßen aufgeworfen und der Aufstand so lange erhalten werden, bis die Garibaldianer Zeit fänden, hereinzurücken und ihre barbarischen Pläne vollends in Ausführung zu bringen. Sie hätten alle Anhöhen der Stadt mit ihrer Uebermacht besetzt, die päpstlichen Truppen genöthigt, ihre Waffen niederzulegen und sich auf Gnade und Ungnade zu ergeben. Das war der in Florenz entworfene Mordplan. Als Garibaldi den 21. Okt. dort ankam, wußte er Alles, er wußte den Tag und die Stunde, wann dieser Aufstand in Rom losbrechen sollte. Seine Freunde waren vollkommen in diese Geheimnisse eingeweiht. So brachte denn also den 22. Oktober, kurz bevor diese entsetzliche Mordbrennerei in Rom losbrechen sollte, die „Riforma“ von Florenz noch folgenden Aufruf Garibaldi's an die Italiener:

„Auf Italiener! In Rom errichten unsere Brüder „Barrikaden! schon seit gestern Abends schlagen sie sich „mit den Schergen päpstlicher Tyrannei. —

„Italien fordert, daß wir Alle unsere Pflicht thun.“

Das gleiche Blatt brachte Tags darauf, den 23. Oktober die Neuigkeit: „In Rom kämpft man schon seit „zwei Tagen. Die Kaserne der Zuaven auf dem Plage „Doria, die das Volk unterminirt hatte, flog in die Luft. „Die ganze Stadt ist mit Barrikaden verrammelt. Die „Revolution triumphirt.“ — Allerdings lautete so das Programm. Nur verkündete man zu früh sein Gelingen. Was geschah denn in Wirklichkeit?

Der 22. Oktober verfloß in Rom in größter Ruhe. Nur die Behörden, durch italienische Zeitungen von diesem



Vorhaben in Kenntniß gesetzt, verdoppelten ihre Wachsamkeit und zahlreichere Patrouillen durchzogen die Stadt. Senator Covaletti, Hauptmann der Römergarde, nahm, als er die Säle des Capitols verließ, die Thurnschlüssel mit nach Hause.

Es war Abends sieben Uhr, die Nacht brach an. Plötzlich vernimmt man das Krachen einer Bombe, die auf dem Place Colonna zersprungen war. Glücklicher Weise wurde Niemand getroffen. Gleich darauf folgt ein noch weit stärkerer Donnerschlag (S. Beilage 14.), so daß die ganze Stadt bebte und die Fenster klirrten. Es war eine Mine, die unter der Caserne Serisfiori in der Nähe der Peterskirche gesprungen war.

Ein von frevelnder Hand entzündetes Pulverfaß zertrümmerte eine Seitenwand der Mauer. Ein Theil der Caserne stürzte über die darin Befindlichen zusammen und begrub sie unter ihren Ruinen. Es waren friedliche Mitglieder eines Musikkorps, die gerade ihre Musikkprobe hielten. Die Zuaven, die eben ihre Runde machten, entgingen so dem Tode. —

Sogleich bemerkte man auf den Straßen einige lichtscheue und verdächtige Menschen hinschleichen. Es waren Garibaldianer, die sich zum Aufstande bereit hielten. Die Einen waren als Gensdarmen, Andere als Zuaven und wieder Andere als ehrsame Bürger verkleidet. Sie vermehrten sich zusehends und stürzten sofort ziemlich zahlreich gegen das Capitol (S. Beilage 15.) los, um die dortigen Wachtposten zu entwaffnen, die ihnen aber unerwartet starken Widerstand leisteten. Die Angreifer geben Feuer, die Wache setzt sich zur Wehre, man kämpft Mann gegen Mann, aber die Angreifer werden zu Boden geworfen. — Der gleiche Auftritt wiederholt sich an verschiedenen Orten Rom's, aber überall stoßen die Garibaldianer auf unüberwindlichen Widerstand, werden ge-

schlagen oder in die Flucht getrieben. Einigen derselben gelingt es, im Dunkel mit Dolchen drei Gensdarmen gefährlich zu verwunden, und zwei Soldaten zu morden.

Bergebens suchte einer der Verschwornen, der auf den Thurm des Capitols steigen und die Sturmglocke anziehen sollte, die Schlüssel dazu zu erhalten. Der erwähnte Senator, von unerklärlicher Unruhe ergriffen, hatte selbe schon vorher persönlich in Verwahr genommen. Die göttliche Vorsehung wachte offenbar in dieser Nacht über den hl. Vater und seine ihm treu ergebene Stadt.

Die Garibaldianer, die sich unterdessen wie lauernde Wölfe den Stadtmauern genäht und mit Ungebuld auf das erwartete Alarm- und Angriffszeichen dieser Sturmglocke gewartet hatten, zogen sich nun, da sie merkten, der Plan müsse mißlungen sein, eiligst wieder zurück und verkrochen sich wie Füchse in den alten Ruinen und Mauerwerken um die Stadt herum.

Zu ihnen gehörten die zwei Cairolì, die von Terni dreiundsiebenzig Mann mitgebracht hatten. Verschiedene Hindernisse, die sie zum Ueberschiffen der Tiber nicht beseitigen konnten, waren Ursache, daß sie einige Stunden zu spät anlangten. Als sie bei Ponte Molle (S. Beilage 16) ankamen, hörten sie zwar schon einige Schüsse, „aber,“ so berichtete später Doktor Petibon von Parma, Theilnehmer dieser Expedition, „das mit unsern Freunden in der Stadt verabredete Zeichen wurde nicht gegeben, und die zuerst gehörten Kanonen- und Flintenschüsse in der Stadt verstummten nach und nach. Alles wurde todtensill! Jetzt konnte das Unternehmen als mißlungen betrachtet werden.<sup>1)</sup>“

Etwa hundert Burschen wurden in Rom gefangen genommen. Der größte Theil derselben waren Fremde.

---

<sup>1)</sup> „Riforma,“ 26. Oktober.

Cairolì wurde von den Gensdarmen entbedt und bei der Cascina Gloria angegriffen. Er mußte nach einem heftigen Kampfe sich ergeben. Heinrich, der Anführer wurde getödtet; sein Bruder Cajetan fiel verwundet in die Hände der Päpstlichen. Von den dreihundsebenzig Andern erreichten fünfzig wieder auf der Flucht die Grenze, die Andern fielen im Handgemenge oder wurden gefangen genommen.

Die Stadtpolizei von Rom machte des Morgens und die nachfolgenden Tage strenge Hausuntersuchungen. Man fand in allen Schlupfwinkeln eine Masse versteckter Waffen welche die Verschwornen in Bereitschaft hielten, oder die Fliehenden verborgen hatten. Den 25. bezeichnete man dem Gouverneur der Stadt das Haus eines Metzgers an der Straße Lungaretta, wo die Garibaldianer zusammen zu kommen pflegten, das noch Waffenvorräthe versteckt haben und eine Bande Verschwornen bergen könnte. Eine Abtheilung von Gensdarmen und Zuaven wurde dahin beordert, um dies Haus zu untersuchen.

Als die Garibaldianer diese Soldaten anrücken sahen stellten sie sich vor die Fenster, schossen auf sie und warfen Orsini-Bomben herab.

Ein Zuave fing eine derselben im Herabfallen auf, und verhinderte sie am Herspringen, wodurch er viele der Seinen vor Verstümmelung schützte. Man mußte dies Haus im Sturm erobern. Es war von fünfundfünfzig Garibaldianern besetzt, die sich wüthend zur Wehre setzten. Ihrer sechszehn wurden getödtet und fünf verwundet, die Andern ergaben sich. Es waren meistens Fremde.

Man fand nun in einem stark verrammelten Zimmer eine Masse von verschiedenen Waffen; Gewehre, Revolver, Bomben und eine Art Lanzen, deren Spitze abgenommen, als Dolche dienen konnten.

Furchtbar ist die Vorstellung der Gräueltthaten, die

solche Blutmenschen angerichtet hätten, wären nicht ihre teuflischen Pläne durch Gottes besonderen Machtthum vereitelt worden. (S. Weilage 17.)

## XII.

### Papst Pius IX.

Unvermögend, das Bild dieses großen Mannes, dieses wahren Vaters der Christenheit, würdig zu entwerfen, geben wir nur einige Züge dieser edlen Gestalt, um in der Seele des Lesers die Bewunderung, die Hochachtung und die Liebe zu wecken, von der unser Herz für Pius IX. durchdrungen ist. —

Wenn Andere besonders seine Tugenden, seine Frömmigkeit, Liebe, Geduld und Herzensgüte schilderten, so pries unlängst Thiers, der berühmte Redner und Staatsmann, von der französischen Tribüne herab seinen Geist der Entsagung mit den Worten: „Dieser ehrwürdige „Greis, der das Papstthum durch den Glanz seiner Tugenden „verherrlicht, wird von Seelenleiden aufgerieben und hat „kaum mehr genug, um zu leben.“ Hier nur Einiges über die eble Haltung dieses Vaters unserer Seelen, der mit solcher Starkmuth diese schwere Prüfung besteht. (S. Weil. 18.)

Der Meeressturm droht zwar das Schiffelein der Kirche zu verschlingen; aber der Steuermann, abgehärtet in den Stürmen aller Art, steht mit fester Hand am Steuerruder. Nicht schreckt ihn der brausende Orkan; zum Himmel blickend, fährt er mit unbegreiflicher Heiterkeit, von aller Welt bewundert, vorwärts.

Warum wüthten die Auführer in allen Landen gegen ihn? Riefen sie nicht bei seiner Thronbesteigung und auch nachher unaufhörlich ihr *Viva Pio Nono!*?

Seine Schuld? Er wacht über dem Rechte der Kirche,

das ist sein Verbrechen. Nachdem er alle nur möglichen Zugeständnisse gemacht, und alle Versöhnungsmittel erschöpft hatte, sagte er: Jetzt genug!

Die Revolution, die ihn zuerst vergöttert hatte, war unzufrieden und rief von da an die Empörung gegen ihn auf.

Alle den ungerechten Forderungen der Politik setzte Pius IX. nur sein „Non possumus, wir können nicht!“ entgegen. Ich kann, ich darf nicht gewähren, was ihr erzwingen wollt. Das geht gegen mein Recht und meine Pflicht. Dieses Wort sprach er zu den Mächtigsten der Erde, wie zur triumphirenden Demokratie, sprach es zu Diplomaten, zu Politikern, Fürsten, Königen und Kaisern. Wie konnte dies einzige Wort solchen Sturm erregen? Was will man denn eigentlich vom Papst?

Pius IX. ist Oberpriester und König. Man hat ihn seiner schönsten und reichsten Provinzen beraubt; durch die schreiendste Ungerechtigkeit rief man neun Zehntel von seinem nach allen möglichen Rechtstiteln ihm zugehörenden Reiche weg. Die Räuber verlangten noch dazu, er müsse diesen Raub billigen und anerkennen. Der Papst erwiderte: „Ihr greift fremdes Gut an, das kann euch keinen Segen bringen! Stehlen ist ein Verbrechen. Das Erb-„gut des hl. Petrus gehört der Kirche. Ich protestire „gegen diese Veraubung.“ —

Anstatt die begangene Ungerechtigkeit wieder gut zu machen, will man ihn jetzt nöthigen, daß er selbst den letzten Rest seines Besizthums freiwillig ausliefere. Aber allen diesen Forderungen entgegnet er: „Am Tage meiner Er-„wählung <sup>1)</sup> schwur ich, die Rechte der Kirche unverbrüchlich

---

<sup>1)</sup> Bei der Krönung des Papstes wird ihm die bischöfliche In-  
fel abgenommen und die Tiara, die dreifache Krone, mit folgender  
Formel aufgesetzt: „Accipe tiaram tribus coronis ornatam, et scias  
„te esse patrem principem et regem, rectorem orbis in terra,  
„vicarium salvatoris nostri Jesu Christi, cui est honor et gloria.

„zu wahren. Es wäre Verrath, wenn ich diesem Schwur „untreu würde.“

„Heiligster Vater,“ erwidern ihm diese Heuchler, „heiliger Vater, wenn Sie sich dieser zeitlichen Herrschaft entledigen, befreien Sie sich dadurch auch aller „der so ängstigenden irdischen Sorgen. — Wir bestimmen „Ihnen eine Civilliste (einen bestimmten Jahrgelt) dann „walten Sie in reinern Regionen, segnen die Völker und „widmen sich dem Ihnen so lieben Gebete.“

Er aber sagt: „Dies Erbgut Petri zu erhalten ist „mir aufgetragen. Es ist die einzige sichere Zufluchts- „stätte meiner geistlichen Unabhängigkeit. Ich will sie „nicht zum Opfer bringen.“

„Wollen Sie nicht freiwillig auf diesen für die Ein- „heit Italiens unentbehrlichen Theil des Landes verzichten, „so soll er durch Kraft und Gewalt unser werden. Garibaldi steht an der Spitze seiner Freiwilligen, schon naht er.“

Pius IX. antwortet: „Auxilium meum a Domino! — „Meine Hilfe kommt vom Herrn. — Von Nachstellungen „umgarnt, von Gefahren rings umstürmt, ruht mein Vertrauen auf dem Herrn, und nur auf Ihm, denn außer „Ihm kann Niemand für mich kämpfen und mich retten. „Er wird mich nicht verlassen. Bis jetzt war Er Kraft „und Stütze in all meinen Leiden. Die auf Ihn hoffen, „läßt Er nicht zu Schanden werden.“

„Ganz ruhig erwarte ich daher die Ereignisse jeder „Art, die, wie ich wohl weiß, nur Betrug, Verleumdung „und Lüge vorbereitet haben.“<sup>1)</sup>

---

„in saecula saeculorum. Amen. D. h. Empfange die mit drei Kronen „geschmückte Tiare, und wisse, Du bist nun der Fürsten und Könige „Vater, bist Regent des Erdkreises und Stellvertreter unseres Herrn „Jesu Christi, dem Ehre sei und Ruhm in Ewigkeit.“

<sup>1)</sup> Encyclica an die Patriarchen, Primaten, Erzbischöfe und Bischöfe vom 17. Oktober 1867.

„Aber,“ heißt es weiter, „heiliger Vater! so verlieren Sie Alles; Rom wird Ihnen entzogen, während Sie durch eine kluge Nachgiebigkeit doch den Vatikan gerettet hätten.“ —

„Ich habe,“ so antwortet Pius, „die Frage des weltlichen Besizthums reiflich erwogen. Nicht aus Ehrgeiz bestche ich darauf, dasselbe ungeschmälert zu erhalten, wohl aber in der Ueberzeugung, daß dieser Besiz für meine vollständige Unabhängigkeit und ganz freie Ausübung der geistlichen Macht durchaus nothwendig ist.“<sup>1)</sup>

Diese ruhige, feste Haltung des heiligen Vaters fällt Allen auf, die sich ihm nahen und auch die Furchtsamen werden dann wieder ermuthigt und aufgerichtet. —

Als Garibaldi Rom bedrohte, und die Blätter seine Siege berichteten, begab sich Ferdinand, König von Neapel, zu Pius IX. und meinte: „Jetzt, heiliger Vater, ist's hohe Zeit, sich aus Rom zu retten, denn bald wird auch der Weg zum Meere abgeschnitten sein.“

„Ei was,“ erwiederte Pius IX., „glauben Sie nicht mehr an Wunder? Bleiben wir in Rom.“ — Einige Personen seiner Umgebung zeigten große Angst. „O, was wird aus uns werden, was wird aus uns werden?“ Weiter antwortete Pius: „Ihr fürchtet eben weniger für das Schiff, als vielmehr für Leute und Gepäc. Gebuld und Vertrauen! Die Kirche sah seit Attila schon manchen feindlichen Angriff vereitelt.“ Als der Papst so sprach, hatte ihm Kaiser Napoleon noch nicht zugesichert, in keinem Fall werde ihm Frankreichs Schuz mangeln. Solche Ruhe mitten in solcher Gefahr kann der Politiker, der einzig auf Waffen vertraut, nicht fassen, aber sie imponirt ihm.

„Der Papst,“ sagte man, „bewahrt seine wunderbar

---

<sup>1)</sup> Worte des hl. Vaters an General de Failly, den 2. Dezember 1867.

„heitere Gesinnung. Es ist, als glaube er fest, er „brauche im Nothfall nur sich vor die Garibaldianer, „wie einst Leo vor Attila hinzustellen, um sie aufzuhalten.“<sup>1)</sup> (S. Beilage 19.)

Der Menschen Sinn, der sich nicht über Gemeines zu erheben vermag, ist eben beschränkt. Aber Pius IX. lebt im Gebiete des Uebernatürlichen, er ist sich seiner erhabenen Sendung bewußt, und stützt sich auf das Wort: „Du bist Petrus, ein Felsenmann, und auf diesen Felsen „will ich meine Kirche bauen, und die Mächte der Hölle „werden sie nicht überwältigen.“ Von daher schöpft er Kraft und ruhige Heiterkeit.

Ebenso bewunderungswürdig ist er aber als Fürst, der in Noth und Leiden väterlich für sein Volk sorgt. Er liebt dasselbe und wird auch wieder geliebt.

Noch am Tage, den die Florentiner Blätter für den Aufstand in Rom bezeichnet hatten, fuhr der Papst durch die Straßen der Stadt ohne alle Bedeckung. Er stieg aus; überall wurde er nun mit lebhaftestem Zuruf begrüßt. Im Militärspital besuchte er die dort verpflegten Guaven, die den 13. Oktober in Monte Libretti verwundet worden waren. Pius IX. kam unerwartet. Als er eintrat, wendeten sich Aller Augen nach ihm. Kaum erblickten die wackern Krieger das weiße Hausgewand des Papstes, als sie Alle, so gut es ging, sich aufrichteten und ihre Mügen abnahmen. „Bedeckt euch,“ sagte Pius, und durchwanderte nun den ganzen Krankensaal, wo er zu Jedem einige freundliche Worte sprach, Alle aufmunterte und segnete. Einer der Verwundeten, dessen Arm so übel hergerichtet war, daß man von Amputation sprach, sagte zum Papste: „Heiliger Vater, wenn ich diesen Arm verliere, so bleibt „mir noch dieser zum Kampf gegen Ihre Feinde,“ wobei

---

<sup>1)</sup> Journal de Genève, 16. octobre 1867.



er den andern noch kräftig erhob und schwang. Der Papst ward bis zu Thränen gerührt. —

Zu einem Andern, dem der Arzt erklärte, er sei dienstunfähig geworden, und der darüber untröstlich war, sagte Pius: „Tröste dich, mein Sohn, du hast ja deine „Pflicht gethan.“ Der Sergeant de la Begassière befand sich auch unter den Verwundeten; eine Kugel hatte ihm den Arm durchbohrt. Er zeigte dem hl. Vater das rothe und grüne Käppi, das er dem Major Zaseri auf dem Schlachtfelde abgenommen und statt des Seinen, das ihm vom Kopfe geschossen wurde, aufgesetzt hatte und sprach: „Sehen Sie da meine Kriegstrophäe.“

Noch rührender als dieser Besuch war der zweite, den Pius IX. nach der Schlacht von Mentana im großen Heiligengeistspitale, Archispedale St. Spirito genannt, (S. Beilage 20.) machte. — Die Säle waren alle angefüllt und anderthalb Stunden lang suchte Seine Heiligkeit die lieben Verwundeten durch zärtlichste Theilnahme zu trösten. Von Bett zu Bett gehend fragte er Jeden nach seiner Herkunft und seinen Wunden. — Er segnete Alle und dankte ihnen Allen. Zu Major Castella von Freiburg sagte er lächelnd: „Ei wohl, Commandant, wie ich höre, ist Ihre „ganze Haushaltung geschlagen worden.“

Wirklich wurde diesem braven Major beim Angriff das Pferd getödtet, sein treuer Korsikaner-Hund und endlich er selbst verwundet. Jetzt ist er geheilt.

In diesem Spitale befanden sich auch vier Garibaldianer, die man noch lebend auf dem Schlachtfelde gefunden hatte. Der Papst betrachtet sie einen Augenblick mit wehmüthiger Theilnahme. Drei dieser Kranken lehnen ihm den Rücken, der Vierte aber scheint gerührt. Es war der Graf Colloredo, der außerhalb Rom am Fuße des Berges Parioli verwundet wurde. Der Papst tritt an sein Bett und spricht voll Güte: „Armer junger

„Mensch, sieh, wie dich der barmherzige Gott hieher führte, und dir noch Frist zur Buße gab. Du hättest ja getödtet werden können. Danke Ihm und bitt' Ihn um Vergebung. Mißbrauche nicht ferners seine Erbarmung.“ —

Der Verwundete fing an zu weinen. „Verzeihung, Verzeihung, heiliger Vater! ich kannte Sie nicht, wußte nicht, was ich that. — Geben Sie mir Ihren Segen.“ Pius IX. als milder Vater segnete ihn. — Später haben sich noch von 140 andern Verwundeten 138 aufrichtig bekehrt und demüthig um Vergebung bitten lassen. — Was aber die verwundeten päpstlichen Streiter betrifft, so sind sie alle mit den unzweifelhaftesten Kennzeichen der Auserwählung im Herrn entschlafen. Ihr Martyrtod, der sich noch länger hinauszog, als der ihrer auf dem Kampfplatze gefallenen Waffengenossen, wird nur noch eine schönere Siegespalme für sie errungen haben.

Eine würdige und ausführliche Schilderung des Endes dieser Helden müßte nicht minder Interesse wecken, als die Geschichte der christlichen Kreuzfahrer oder die der ersten christlichen Martyrer. — Wie viel auch Pius in diesen Tagen litt, so hohen Trost mußten ihm diese Beispiele von Gnade und Heldenmuth gewähren.

Als der hl. Vater von seinem ersten Besuche zurückgekehrt war, fand er in einem seiner großen Audienzsäle vierundfünfzig arme Familienväter, die er aus den verschiedenen Pfarreien der Stadt und der nächsten Umgebung zum Mittagessen eingeladen hatte. Nachdem er ihnen das Tischgebet vorgesprochen und die Speisen gesegnet hatte, sprach er noch einige rührende Worte an sie und empfahl sie dann der Sorgfalt und Aufmerksamkeit seiner Hausprälaten. Er gab auch einem Jeden eine kleine Summe Geldes mit nach Hause, damit ihre armen Familien sich noch ein bescheidenes Vergnügen während diesen, den Römern so liebgewordenen Oktoberfesten bereiten könnten. Wohl

wenige Fürsten werden sich so väterlich zu ihren Unterthanen herablassen. — Darüber nur noch ein schöner Zug.

Zwei Tage vor der Schlacht von Mentana erfüllte der Gedanke an dies baldige Treffen und das viele Blut, das wieder vergossen werden sollte, sein Herz mit tiefster Traurigkeit. — „Ist es möglich?“ hörte man ihn öfters in tiefster Bewegung wiederholen, „ist es möglich?“ „Mein Herz ist in Trauer! — Wie, so muß denn noch mehrmals Blut vergossen werden! — Mein Gott, mein Gott! Wenn es möglich ist, so gehe dieser Kelch an mir vorüber. — Doch, es muß gekämpft sein! — Erhebe Dich, o Herr!“ —

Und als die großmüthigen Vertheidiger der gerechtesten und heiligsten Sache am 3. November gesiegt hatten, wollte er, daß man für ihre Seelenruhe in der Sixtinschen Kapelle, (S. Beilage 21.) im Vatikan selbst einen feierlichen Gottesdienst halte, dessen Schlußgebet er selbst verrichten wollte. Aber seine sonst so starke, schöne und sichere Stimme versagte ihm, als er zu den Worten kam: „Gib, o Herr! den Seelen dieser treuen Kämpfer, die im Dienste für deine Kirche gefallen sind, die ewige Ruhe!“ Diese Nührung ergriff auch die in tiefster Andacht versammelte Volksmenge und Alles zerfloß in Thränen.

Von Pius gilt wohl das Wort der hl. Schrift: „Er ist von Gott und den Menschen geliebt: sein Andenken bleibt gesegnet. Gott hat ihn wie die Heiligen verherrlicht, ihn groß gemacht zum Schrecken seiner Feinde und ließ auf sein Wort (durch sein Gebet) ungeheure Plagen aufhören. Er verherrlichte ihn vor Königen und gab ihm Befehle an sein Volk und zeigte ihm seine Herrlichkeit. Um seiner Treue und Sanftmuth willen heiligte er ihn und erwählte ihn vor allem Fleische. Er gab ihm in seiner Gegenwart Gebote, das Gesetz des Lebens und der Frucht, daß er Jakob seinen Bund,

„Israel seine Rechte lehren sollte. Er schloß mit ihm  
„einen ewigen Bund und gab ihm das Hohepriestertum  
„unter dem Volke, und beseligte ihn mit Ehren. —

„Er zog ihm auch das heilige Kleid an, das Werk  
„eines weisen, mit Einsicht und Wahrheit begabten Man-  
„nes. Eine goldene Krone glänzt auf seiner Kopfbinde,  
„worauf das Zeichen der Heiligkeit und der Herrlichkeit  
„seiner Würde abgebildet ist. Sein Opfer wird täglich  
„durch Feuer (des hl. Geistes und der Liebe) verzehrt.  
„Gott erwählte ihn aus Tausenden, daß er Ihm Opfer  
„bringe und seines Volkes gedächte, um es zu versöhnen.  
„Es standen aber Feinde wider ihn auf und umzingelten  
„ihn aus Reid in der Wüste, nämlich die Anhänger  
„Datans und Abirons, und die zornmüthige Rotte Chores.  
„Gott der Herr sah es, und es mißfiel ihm und sie wur-  
„den plötzlich von seinem Zorne verschlungen. Und Gott  
„schloß einen Bund des Friedens mit ihm, daß er der  
„oberste Priester seines Volkes sei, sowie Er mit David  
„dem Könige einen Bund schloß, zum Erbe für ihn und  
„seine Nachkommen, daß er unser Herz weise mache und  
„sein Volk gerecht richte, damit ihre Güter nicht verloren  
„gehen, sondern ihre Herrlichkeit bei ihren Nachkommen  
„ewig bleibe.“ (Buch Jesu Sirach, Cap. 45.)

---

### XIII.

#### Theilnahme der christlichen Welt.

Nie noch hat sich die katholische Einheit in der Liebe  
und im Glauben glänzender erwiesen, als in unserer  
Zeit. Als noch unlängst der Papst in einfacher Weise  
die Bischöfe, seine ehrwürdigen Brüder, zu sich nach Rom  
geladen, eilten sie alle von den fernsten Weltgegenden  
her zu ihm, um mit ihm die Heiligen zu verherrlichen.

Jetzt offenbart sich die gleiche Stimmung aller wahren Katholiken, die in Eintracht dem hl. Vater ihre Sympathie und Hilfeleistung kund thun. Ahermals ein Kreuzzug anderer Art. Während todesmuthige Soldaten unter den Mauern von Libretti zur Erhaltung des Kirchenstaates kämpfen, fließt ihnen von überall her Unterstützung zu.

Der unerschrockene Bischof von Orleans schilderte das treulose Treiben der italienischen Regierung so lebendig, daß seine Schrift wie eine Kriegstrompete die Streiter zum Kampfe rief. Andere Bischöfe mahnten, jeder in seiner Weise, die Gläubigen zum eifrigen Gebete und zu thatkräftiger Unterstützung. Der ehrwürdige Bischof von Nantes, dessen Diözesanen sich so tapfer hielten, warf die kühne Frage auf: Wird Frankreich abermal die traurigen Ereignisse von Castelfidardo so theilnamlos sich erneuern lassen.

Bald erhob sich auch Belgien, Holland, die Schweiz, Deutschland und England in heiligem Wettstreit, und überall ließen die Bischöfe ihre Stimmen vernehmen, um ihre Heerde auf die der Kirche drohenden Gefahren hinzuweisen und sie zum Gebete und thätiger Theilnahme für den hl. Vater anzueifern. — In unerwarteter rührender Opferwilligkeit entsprachen die Gläubigen der Stimme ihrer Oberhirten und Priester. Die angesehensten Laien aller Länder haben in dieser Beziehung Großes geleistet; wobei eben so sehr die edle Gesinnung als die zeitliche Gabe in Rechnung kommt, wozu Gott allein den richtigen Maßstab hat.

Die treuen Kinder haben zwar schon seit vielen Jahren den hl. Vater durch den Peterspfennig (S. Beilage 22) unterstützt, aber kaum hatte Garibaldi seine Freischaaaren bewaffnet, so wuchs auch der Eifer der Gläubigen. Man mußte im Interesse der Kirche die tapfern Beschützer des Papstes

unterstützen, ihnen den so nothwendigen Unterhalt verschaffen, und die so vielen andern Auslagen der päpstlichen Regierung bestreiten helfen. — Die katholische Presse hat von sich aus hiefür einen Aufruf erlassen. Er ward gehört und verstanden, und so flossen die Unterstützungen in Menge.

Ein besonderes Verdienst erwarb sich hierin der berühmte Redactor des „Univers“, Ludwig Beuillot. — Schon den 14. October eröffnete er in seinem Blatte eine Subscriptionsliste zu Gunsten der päpstlichen Armee, in dem er sagte, es sei für einen Katholiken unmöglich, einem so großmüthigen Kampfe unthätig und theilnahmslos zuzusehen, ohne diesen edlen Vertheidigern der hl. Sache auch seine Sympathie durch irgend welche Unterstützung zu zeigen. Der Aufruf war ruhig gehalten. Die religionsfeindlichen Blätter spotteten darüber. So sagte der „Courrier Français“, höhnisch: „Bittet nur, klopfet an und laßt uns sehen, was ihr für euere hl. Sache erhaltet.“ Und das „Univers“ antwortete: „Wartet nur.“ Kaum waren vier Tage verflossen, so zeigte die Sammlungsliste schon 10,682 Franken Einnahmen an. Nach acht Tagen waren es 87,256 Franken. Die Beiträge wuchsen von Tag zu Tag, und den 30. Jänner 1868 hatte der „Univers“ schon 851,545 Fr. 78 C. für den hl. Vater und seine tapfere Armee gesammelt. — Die Spötter schwiegen. —

Indessen wollte man ein Gleiches auch zu Gunsten Garibaldi's versuchen, und die Einnahme für ihn belief sich im „Courrier Français“ auf 4,013 Fr. 05 C. Dem Beispiele des „Univers“ folgte auch die ganze katholische Presse, und in kurzer Zeit hatten die zwei ebenfalls großen katholischen Zeitungen Frankreichs: „Union“ und „Monde“ eine unerwartete Einnahme verzeichnet. Die „Union“ hatte 600,000 und der „Monde“ 146,000 Franken eingenommen.

Die Provinzen Frankreichs wollten nicht zurückbleiben und in jeder Hauptstadt wurden Collecten-Büreaux errichtet. In einigen Tagen sammelte Lyon schon mehr denn 100,000 Fr.; und den 5. December stieg diese Summe schon auf 261,212 Fr. Ueberall in Frankreich zeigte sich die gleiche Begeisterung. In Nantes, Marseille, Poitiers, Besançon, Lille u. s. w. wetteiferte man in gleicher Opferliebe. — Es wurden allerorts, besonders den Erzbischöfen und Bischöfen gar beträchtliche Summen eingebracht. So in Laval 58,606 Fr., in Mans 51,601, in Blois 30,905, in Bourges 32,500, Rouen 15,650, in Seez 41,500 Fr. u. s. w. Rechnet man noch alle übrigen Gaben, die nebst diesen Sammlungen aus Frankreich nach Rom gesendet wurden, so steigt diese Summe über drei Millionen.

Sehen wir uns aber diese Listen noch etwas näher an, so überrascht uns die Mannigfaltigkeit der Gebenden. Es folgen sich unter und miteinander alle Klassen und Stände der menschlichen Gesellschaft; hohe Staatsbeamtete, Künstler, Professoren, Militärpersonen jeglichen Ranges, Advocaten, Doctores, Banquiers, Spezereihändler, Uhrenmacher, Fabrikanten, Bauern, bis zu den geringsten Tagelöhnern und Dienstboten. —

Da glänzen die großen Summen der reichsten Herrschaften, wie z. B. der Sabran de Pontéves, die in großartigem Maßstab ihren Beitrag leisteten nämlich 40,000 Fr., die de Luyneß, welche 50,000 unterzeichneten. — Am kostbarsten vor den Augen des Herrn, waren wohl die Pfennige der Wittwen, die Heller der Armen, die bescheidenen Gaben der Tagelöhner und Tagelöhnerinnen, die zusammengerechnet erfreuliche Resultate bewirkten. Es gab Arbeiterinnen, die sich täglich einige Sous zu erlößigen Mühe gaben, arme Dienstboten, die von ihrem Lohne etwas zu ersparen wußten, wie auch vornehme

Damen, die ihren Schmuck und Kleinodien mit Freuden zum Opfer brachten.

Die Dienstmägde von Annecy haben dem hl. Vater für seine Juaven nicht weniger als 500 Fr. zusammen-  
gesteuert. In Genf haben die Diensthofen, Mitglieder der  
St. Blandina-Bruderschaft, 90 Fr. eingesammelt.

Pensionatszöglinge verwendeten ihr Taschengeld für  
den gleich edlen Zweck, sogar Kinder verzichteten auf köst-  
liche Geschenke, damit das Geld dafür dem Großpapa,  
der die Kinder so lieb hat, nach Rom gesendet werden  
könne. —

In Marseille wurde den 5. Nov. in einer Kapelle  
für den hl. Vater eine Sammlung veranstaltet, bei welcher  
eine arme Frau ihr Opfer mit den Worten darreichte:  
„Ersparniß meines ganzen Lebens.“ Sie gab  
drei Goldstücke und einige Thaler, im Ganzen 100 Fr.  
Es war dies mehr, als wenn einige Herren der Stadt  
mehrere Millionen gegeben hätten. — Welch ein Glaube  
in diesem Weibe!

Einige Franzosen haben beim Schluß der Weltaus-  
stellung für 26,000 Franken Lazarethgegenstände gekauft  
und der päpstlichen Militärverwaltung geschenkt. — Der  
Enkel und Erbe des Herzogs von Lynes, Herzog von  
Chevreus, welcher als gemeiner Juave am Kampfe von  
Mentana Theil nahm, hat dem hl. Vater zwölf Feld-  
kanonen nach neuester Construction mit aller Zubehör  
zum Geschenke gemacht, und als der hl. Vater ihn fragen  
ließ, wie er ihm für dieses wahrhaft königliche Geschenk  
sich dankbar erzeigen könne, antwortete er, dadurch, daß  
er, wenn es nöthig sein sollte, wieder über ihn verfügen  
könne. —

Von Frankreich aus verbreitet sich diese Bewegung  
in alle katholischen Länder. Großes leistete vorzüglich  
Belgien. So hat z. B. die eine Stadt Gent mit 100,000



Einwohnern in kurzer Zeit 264,570 Franken eingesendet. Die Diözese Gand hat einzig 125,000 Franken zusammengebracht, nebst besondern Geschenken an Pius IX., die sich auf 69,592 Fr. belaufen. Rechnen wir dazu noch den Peterspfennig dieses Bisthums, der die Summe von 194,980 Fr. erreicht, so konnte Fr. Verspejen mit gerechtem Stolze 389,572 aufweisen, welche diese einzige Diözese in Zeit von 13 Monaten dem hl. Vater überreichen konnte.

Die 12,000 Katholiken Norwegens haben dem hl. Vater 149 Soldaten ausgerüstet und bewaffnet zugestellt.

Holland, das so viele und tapfere Streiter dem hl. Stuhle sandte, unterstützte auch mit Geldmitteln die hl. Sache. Es sandte Tausende von Franken. Die einzige Subscriptionliste des „Tyd“ verzeichnete 200,000 Fr.

Selbst das so hart mitgenommene, von Garibaldi und seinen Genossen so vielfältig ausgebeutete Italien will nicht zurückbleiben.

Bei Anlaß der großen Petersfeier in Rom hatte dieses Land ein würdiges Geschenk dem hl. Vater, als dem hohenpriesterlichen Könige zusammen gebracht, und schon beim ersten Aufrufe der „*Unità Cattolica*“ seine thätigste Theilnahme bewiesen. — Dieses vortreffliche Blatt hatte 2,919,023 Fr. seit 1860 gesammelt. Die Jahresbeiträge haben sich immer gesteigert; 1860 waren es 253,515 Fr. 82 C., und 1867 558,150 Fr. 60 C. — Diese Zahlen beweisen, daß das italienische Volk die Erhaltung des Kirchenstaates will, trotz des Geschreis der Revolutionsparthei. Die Namen der Theilnehmer füllen nicht weniger als 400 Seiten in kleinstem Drucke jenes Blattes.

Das wüste Zelotengeschrei gegen das Concordat und der Banditenzug gegen Rom haben auch den Katholiken Oesterreichs den Schlaf aus den Augen gerieben. Auf die Einladung des Comites zur Sammlung des Peters-

pfennigs in Paris an den St. Michaelsverein in Wien verfügte sich im Auftrage des Lehtern Hr. Freiherr von Stillfried nach Paris, um eine Verbindung mit den verschiedenen Vereinen zur Unterstützung des hl. Stuhles zu bewerkstelligen. Von dort zurückgelehrt erstattete der edle Freiherr einer äußerst zahlreichen Versammlung, die am 29. Dezember in Wien stattfand, und welcher Abgeordnete beinahe aus allen Provinzen Oesterreichs anwohnten, einen einläßlichen Bericht über die Bethätigung der Katholiken in Frankreich, Belgien, Holland und Deutschland zu Gunsten des hl. Stuhles. Nach einer längern Diskussion, an der sich die Fürsten Jablonowsky und Salm, die Grafen Blom, Egbert, Belcredi, Fries, Leon, Friedrich und Jos. Thun, der Landgraf Jos. Fürstenberg, die Freiherrn Schneeberg und Königsbrun, Abgeordnete der Diözese Ollmütz, Professor Mössinger von Salzburg und die Domherrn Jandaureb und Stuhle von Prag theiligten, wurden einhellig folgende Beschlüsse gefaßt:

1. Die Mitglieder des St. Michaelvereines verpflichten sich, möglichste Thätigkeit zu entfalten zur Unterstützung der päpstlichen Armee, und namentlich um für dieselbe Zuaven in Oesterreich anzuwerben und zu besolden.

2. Das Diözesancomite des St. Michaelvereines stellt eigens zu diesem Zwecke ein besonderes Comite auf unter dem Voritze des Hrn. Freiherrn von Stillfried, mit der Vollmacht, sich mit Männern, die der Sache gewogen sind, zu ergänzen, und mit allen katholischen Vereinen Oesterreichs in unmittelbaren Verkehr zu treten.

Bevor die Versammlung sich auflöste, legte es ihr Hr. Graf Blom noch warm an's Herz, sogleich Hand an's Werk zu legen, und eröffnete eine Subscriptionsliste zum Unterhalte der Zuaven, wovon das Ergebniß, wie er bemerkte, dem hl. Vater zu einem Weihnachtsgeschenke solle verabreicht werden. Der edle Graf verband mit dem

Worte sogleich die That, und zeichnete zum Unterhalte von zwei Quaven 1000 fl. Dieses Beispiel fand eine überaus fruchtbare Nachahmung, denn die Sitzung war noch nicht aufgehoben als Se. Eminenz der Cardinal v. Rauscher und der Graf Buquoy jeder schon 1000 östr. Gulden gezeichnet hatten. Ihnen folgten die Grafen Thun, Fries, Salm, der Fürst Hugo Salm, Dr. Arnolds, der Hofrath Philipps und der Freiherr Brenner, jeder mit 500 fl. zum Unterhalte je eines Quaven, und alle übrigen Mitglieder der Versammlung theiligten sich gleichfalls auch mit ihrem Vermögen entsprechenden Gaben. Nach wenigen Minuten belief sich die Subscription bereits auf circa 12,000 fl. In seiner eröffneten Subscription verzeichnete der „Wiener Volksfreund“ erfreuliche Beiträge.

In Ungarn rührt man sich namentlich unter dem Clerus. So hat der Bischof von Großwardein die Stellung von zwanzig, sein Capitel von achtzehn päpstlichen Quaven übernommen. Dasselbe Capitel hat kurz zuvor für die verwundeten päpstlichen Krieger 1800 fl. gespendet.

Der Erzherzog Wilhelm, Großmeister des deutschen Ritterordens, schloß sich mit 12,000 fl. an. — In einigen Kirchen Wiens haben die vornehmsten Damen, darunter selbst die Frau des Staatsminister von Beust es sich zur Ehre gerechnet, die Gaben in Empfang zu nehmen. In Graz erreichte eine für den hl. Vater veranstaltete Sammlung in der einzigen Franziskanerkirche gegen 4500 fl.; eine Sammlung in Pest ergab 40,000 fl. — Nach den zu Anfang dieses Jahres eingegangenen Berichten sind in Wien allein die Beiträge auf die Summe von 120,000 fl. angestiegen.

Die Katholiken Baierns wollen trotz allen politischen Abmahnungen bei solchen Kundgebungen für den hl. Vater nicht zurückbleiben, und die Subscriptionen fallen auch da sehr großmüthig aus. Ein gar rührendes

Beispiel hat Prinz Karl von Löwenstein gegeben, er sandte sein Silberzeug im Werthe von 8000 Gulden dem Grafen Arco-Valley, Präsident des Katholikenvereins in München, mit der Bitte, dasselbe für die päpstliche Armee zu verwerthen.

Könnten wohl die Katholiken der Schweiz bei solch allgemeiner Theilnahme zurückbleiben wollen? Es thut uns leid wegen Mangel an Raum einzelne rührende Züge nicht noch im Besondern berühren zu können. — Nach der schweizerischen „Kirchenzeitung“ No. 5, vom 1 Februar haben die verschiedenen Schweizerblätter folgende Collecten verzeichnet: „Ami du Peuple“ 10,445 Fr., „Chroniqueur“ 7182 Fr., „Kirchenzeitung“, mit dem „Echo vom Jura“ und der „Abendruhe“ 9491; „Luzernerzeitung“ 4101; „Gazette du Valais“ 3000; „Nidwaldner Volksblatt“ 948 und St. Galler Volksblatt 132 Fr. Im Ganzen 35,299 Franken. — Seither hat sich diese Summe indessen noch beträchtlich vermehrt. Nebst den genannten Gaben sind aber noch viele Andere in keinem öffentlichen Blatte verzeichnete direkt an den hl. Vater gesendet worden. Wir haben diese Sammlungen absichtlich nur bis Anfang dieses Jahres eingereiht, obgleich sie seitdem immerfort noch gleichen Fortgang nehmen, und den steten Eifer der Katholiken bekrunden.

Nur flüchtig können wir noch der andern Nationen gedenken. Das ritterliche Spanien will an Großmuth keiner andern Nation nachstehen; England und Irland weisen gleichfalls die rührendsten Beispiele ihrer Theilnahme auf, und Amerika hat nicht minder bewiesen, daß es dem hl. Vater so treu und ergeben sein will, als die eifrigsten Katholiken Europas.

Ein nicht minder rührendes Schauspiel sind die großen Katholikenversammlungen, in denen sich Tausende von treuen Söhnen der Kirche auf die entschiedenste Weise

für den hl. Vater und seine geheiligten Rechte aussprachen. Wie angreifend muß nicht z. B. die Versammlung auf Schloß Molsberg in Nassau (Preußen) gewesen sein, wo auf die Einladung der Grafen Wilberich von Walberdorff und seines Bruders Richard, ungeachtet hohen Schneefalles, an 4000 Bauern sich versammelten, die über zwei Stunden lang unter freiem Himmel, Kopf an Kopf mit nimmerfatter Aufmerksamkeit und vielfältigem Beifalle all dem lauschten, was zu ihnen über die Sache des Papstes gesprochen wurde. Das Unerhörte einer Volksversammlung im Schnee, wurde hier zur Wirklichkeit. Wie schön und bewegt auch mehrere Redner die verschiedenen Seiten der römischen Frage besprechen mochten, diese eisenharten Söhne des Waldes überboten sie an Gluth und Begeisterung. Einem donnernden Hoch auf Pius IX. antwortete ein mächtiges Echo.

Seit einigen Monaten ist unter den Katholiken aller Länder diese Begeisterung für den hl. Vater noch im Wachsen. Stadt reiht sich an Stadt, und Deutschland bleibt nicht mehr, wie früher zurück. Heiligenstadt, Düsseldorf, Düren, Corvey, Biberach, Chamberg, Limburg, Erville, Hörter, Rempten, Freiburg, Köln, St. Wendel u. s. w. haben sich den frühern Versammlungen beigesellt, und jede Versammlung legt Protest ein gegen die Vergewaltigung des hl. Vaters, und schickt Adressen mit Tausenden von Unterschriften. So sind noch unlängst durch den Hochw. Hrn. Erzbischof von München-Freising 72,000 und durch den Bischof von Passau 40,000 Unterschriften zu Gunsten der Sache des Papstes an den König von Bayern eingesendet worden. Auch die Studenten haben sich aufgemacht, und was in Münster die Akademiker begonnen, hat freudigen Wiederhall und Anschluß gefunden bei den Studenten in Hildesheim, Breslau, München, Freiburg und Berlin, selbst die Gymnasiasten wollen dabei sein.

„An dem frischen warmen Glaubenseifer dieser jugendlichen Herzen,“ so sagten in Wetterstürmen ergraute Kämpfer, „können wir unsere Herzen frisch erwärmen.“

Doch nicht nur Geldbeiträge, begeisterte Reden, Abreden und Protestationen zu Gunsten des heil. Vaters nehmen fortwährend und überall zu. — Nach Rom und für Rom! ruft mit edler Begeisterung das katholische Volk, rufen Tausende von Jünglingen, die mit Freuden Vater und Mutter, Bruder und Schwester, Haus und Hof verlassen, um in die Dienste Pius IX. einzutreten. Für einen im Kampfe aus Canada gefallenem Krieger haben sich nun buchstäblich tausend Andere wieder erhoben, da tausend Canadier nach Rom zogen, um für ihren gefallenen Mitbürger sich einreihen zu lassen. — Ebenso steht es in Spanien, dessen Regierung überdies erklärt hat, sie sei bereit, ihre Mitwirkung zur Vertheidigung des hl. Stuhles zu gewähren.<sup>1)</sup> Eine junge Schaar von 4000 Freiwilligen vollständig ausgerüstet, war bereit, bei erster Gefahr in die See zu steigen und Blut und Leben für den hl. Vater darzubringen. Aus allen Ländern Europa's mehrt sich diese Heldenschaar. Sie kommen, diese Jünglinge und Männer aus Asien, aus Afrika, aus Süd- und Nordamerika, aus den ozeanischen Inseln und andern Orten mehr. Aus Indien zeichnet sich der Prinz Rofamy aus; ein junger Ozeanier, früher ein Wilder, ist Sergeant eines Huaventkorps. Nur Rußland hat keinen Stellvertreter in dieser durch Glauben und Heldennuth ausgezeichneten Armee. Dafür stellt aber das edle Polen um desto mehr Streitkräfte, denn im Augenblicke, in welchem man diese unglückliche Nation an ihrem vaterländischen Herde erwürgt, fühlt das hochherzige Volk noch

<sup>1)</sup> Als Anerkennung dieser so edlen Gesinnungen der Königin von Spanien hat ihr der hl. Vater zu Anfang dieses Jahres die goldene Rose zugesendet.

Blut genug in seinen Adern und Muth in seinem Herzen, der streitenden Kirche zu Hilfe zu eilen, und so war es denn auch im Kampfe bei Mentana durch viele seiner jungen Helden ehrenvoll vertreten. Man kann demnach auch auf Rom die Worte Jesaias, Cap. 60 anwenden: „Die Herrlichkeit des Herrn geht über dich auf. Erhebe deine Augen und sieh, sie Alle versammeln sich und kommen zu dir: deine Söhne kommen von ferne und deine Töchter erheben sich von allen Seiten; dann wirst du schauen die Fülle, und dein Herz wird staunen und sich erweitern, — sieh, sie kommen Alle und verkünden das Lob des Herrn.“ —

---

#### XIV.

#### Der feindliche Einsall.

Indem Garibaldi seine Armee in drei Divisionen theilte, war es sein Plan, die Streitkräfte, welche General Ranzler zur Vertheidigung Rom's nöthig hatte, zu zersplittern und zu schwächen. Acerbi sollte die päpstlichen Truppen von Viterbo ermüden; Nicotera die von Frofinone; er selbst aber wollte mit seinem Sohne Menotti, den er unter seinem Commando hielt, über Rom herfallen, wo ihm seine Agenten einen Aufruhr anzetteln und so die Wege bereiten sollten. —

Den 23. Oktober befand sich Acerbi an der Spitze von 1400 Freiwilligen vor den Mauern Viterbo's, (S. Beilage 23.) und versuchte zugleich von drei Seiten her die Stadt zu erstürmen. Die Päpstlichen waren kaum 600 Mann, vertheidigten sich aber mit großem Heldemuth. Weit entfernt, mit den Garibaldianern zu sympathisiren, schlossen sich die Einwohner der Stadt den

tapfern Soldaten an, indem sie voll Bewunderung über ihre Tapferkeit zu gleichem Muthе entflammt wurden.

Der Kampf dauerte mehrere Stunden und die Garibaldianer wurden an fünf Orten geschlagen und zurückgebrängt. — Nur an einem Orte gelang es ihnen, ein Thor in Brand zu stecken, durch welches sie in die Stadt eindringen konnten. So bemächtigten sie sich auch des Servitenklosters, das sie gänzlich ausplünderten. Nun glaubten sie sich schon Herren des Places und sandten zwei Parlamentäre, um die Garnison aufzufordern, die Waffen zu strecken. Diese Aufforderung wurde nicht nur verweigert, sondern sogleich eine Kanone gegen den Feind gerichtet und derselbe bald in Verwirrung und zum Weichen gebracht. Murrend und schimpfend über ihre Anführer, denen sie den Gehorsam kündeten, rissen die Garibaldianer aus. Acerbi kommandirte den Rückzug, aber die Unordnung war so groß, daß Jeder wie er konnte oder wollte nach Torre Alfina entfloh. —

Oberst Azzanesi, Gouverneur von Viterbo, verfolgte mit seinen Colonnen die Fliehenden, welche fünfzehn Verwundete und fünf Tödtte verloren. — Der Handstreich auf der Seite Toscana's hatte also gänzlich fehlgeschlagen.

Frosinone war minder gut bewacht, und Nicotera konnte ohne Widerstand sich desselben bemächtigen. Er beeilte sich, die päpstliche Herrschaft als abgeschafft zu erklären, befaßl den verschiedenen Behörden dieser Provinz, seine Truppen kräftig zu unterstützen, und ihnen alle nothwendigen Lebensmittel zu liefern. — Nur höchst ungern fügten sich die Einwohner dieser Gegend dem Befehl, denn abgesehen von der Ungerechtigkeit desselben zahlten die Armeefourire nur mit Gutscheinen, welche nach Einnahme der Stadt Rom ausbezahlt werden sollten. Die Garantie war also eine höchst ungewisse.

Garibaldi operirte mit den Soldaten des Menotti



und den Banden eines Salomone, Calbese, Mosta und Frigessi im Centrum. Den 23. Oktober besetzte er Corese und Monte Maggiore. Hier nahm er die Säuberung seiner Armee vor. Er überschritt die Grenze, ohne auf irgend ein Hinderniß zu stoßen; und so glaubte er auch ohne Widerstand zu finden, den Marsch fortsetzen zu können und nebenbei Monte Rotondo, das am Wege liegt, zu besetzen.

Monte Rotondo (S. Beilage 24.) ist ein kleines Städtchen mit 2335 Einwohnern, fünf Stunden von Rom entfernt. Seine Lage ist eine der reizendsten von Rom. Es erhebt sich auf einer Anhöhe, die alle Straßen der Umgebung beherrscht. Man gelangt dahin auf sanft ansteigenden Erhöhungen, die mit Weinreben und Delbäumen geschmückt sind. Auf dem höchsten Punkte der Stadt erhebt sich ein altes, mit Thürmen umringtes Ritterßloß, der Palast genannt.

Dieser Platz war nur von 350 Soldaten bewacht, nämlich von einigen Gensdarmen, einer Abtheilung Kanoniere, einem kleinen Detachement Dragoner, zwei Compagnieen der römischen Legion von Antibes und einer Compagnie Carabiniere. Die Mannschaft aber, über die Garibaldi zu verfügen hatte, war wohl zwölfmal stärker, denn der „Indipendente,“ ein garibaldisches Blatt, schätzte die Streitkraft Menotti's auf 4000 Soldaten, überdies gab er noch 400 dem Mosto, und 1000 dem Frigessi. Die Zahl der Streitenden war also sehr ungleich, dessenungeachtet nahmen die Päpstlichen ohne weiters den Kampf auf. Ihr Muth ersetzte, was an Menge der Mannschaft fehlte. Der 25. Oktober war angebrochen. Viermal stürmten die Colonnen Garibaldi's den Berg hinan, viermal wurden sie mit großen Verlusten zurückgeschlagen und hatten schon binnen zwei Stunden über hundert Kampfunfähige. Dieser erste Tag war also für Garibaldi

ein Unglückstag. Am Abend hatte er noch nichts gewonnen, das Schlachtfeld aber war mit seinen Verwundeten bedeckt. Seine Soldaten schäumten vor Wuth. Die Schußlinie des Platzes war nicht im Mindesten verschoben. Es mußte noch ein fünfter Sturm gewagt werden, um die tapfern Soldaten des Papstes zu bezwingen und Garibaldi hatte Verstärkung nöthig, die ihm auch in der Nacht vom 25. auf den 26. Oktober zugeführt wurde. Von frischen Streitkräften unterstützt, begann er schon am Morgen um zwei Uhr den Sturm gegen die Stadt, das Thor wurde eingeschlagen und verbrannt, wodurch den päpstlichen Vertheidigern ein längerer Widerstand in der Stadt unmöglich wurde. Sie zogen sich also in's Schloß zurück und vertheidigten sich, bis die letzte Cartouche verschossen war. Da sie keinen Pulvervorrath mehr hatten, vernagelten sie ihre zwei Kanonen, schlachteten ihre Pferde und zogen zehn Uhr Morgens die weiße Fahne auf. —

So war dieser Kampf zu Ende und die Garnison wurde nun mit ihren Feldgeistlichen unter den schmachlichsten Beschimpfungen der Sieger gefangen genommen. Die päpstliche Artillerie, die ihren Feinden so großen Schaden that, hatte nur fünf oder sechs Verwundete und zwei Todte. Die andern Corps waren übler hergerichtet, aber die Garibaldianer hatten noch weit beträchtlicheren Schaden gelitten. Sie hatten, schreibt der „römische Osservatore,“ ohne die Todten zu rechnen, über 600 Verwundete.

Garibaldi selbst konnte sich nicht enthalten, den entwaffneten Kriegsgefangenen die Anerkennung ihrer Tapferkeit auszusprechen: „Ihr habt euch tapfer gehalten. Schade, daß ihr nicht einer bessern Sache dient.“ —

Sie dienten aber einer guten Sache und darum erwießen sie sich auch als so tapfere Soldaten.

Monte Rotondo war also den 27. Oktober in der

Gewalt Garibalbi's. Seine Soldaten, von Hunger und Durst fast aufgerieben, warfen sich über die Häuser her, brachen in die Keller ein und überließen sich dem unmäßigsten Trunke; das hatte nun die Auftritte zur Folge, die man Abscheulichkeiten oder Gräuelt thaten nennt; und die wir keineswegs zu beschreiben versuchen. Als Garibalbi dem Fabrizzi die Einnahme von Monte Rotondo meldete, nannte er dieselbe „die glorreichste Waffenthat seiner armen, von Noth, Hunger und Blöße übel hergerichteten Freiwilligen.“ Er rühmte, wie blutig und schwierig der Sturm war, spricht aber nichts von dem so kleinen Häufchen, das den Platz vertheibigte, noch von der großen Schaar der Stürmer. Jedenfalls war die Vertheidigung heldenmüthiger, als der Angriff.

Garibalbi war nun also an der Spitze einer Armee auf das päpstliche Gebiet übergetreten. Von jetzt an konnte das Florentiner Ministerium Frankreich keine Vorwürfe mehr machen. Napoleon, der seine Langmuth bis auf's Aeußerste hatte kommen lassen, konnte den Protestationen Viktor Emmanuels keinen Glauben mehr schenken, waren doch die Freischaaaren von dieses Königs eigenem Ministerium mit Waffen ausgerüstet worden. Der Septembervertrag war also schmachlich zerrissen und schon die Ehre Frankreichs verlangte zum Schutz des Papstes eine Intervention.

Sofort wurde die Kriegsflotte, die in Toulon vor Anker lag nach Rom beordert und Schiffe dampften ungeachtet der widrigsten Winde frisch in die hohe See hinaus. Von einem Ende zum andern hob Frankreich seine Truppen aus. Die Waggons der Eisenbahnen nach dem mittelländischen Meere waren mit Gepäc, Munition und Mannschaft schwer beladen; und als General Failly, Commandant dieser Expedition, den 29. October in Civita-Vecchia (S. Weilage 25.) ankam, pflanzte er die französische Fahne auf und machte seine Ankunft und den Zweck seiner Sendung durch folgende Proclamation bekannt:

### Römer!

„Kaiser Napoleon sendet von Neuem ein Expeditions-Corps nach Rom, um den hl. Vater und den päpstlichen Stuhl gegen die bewaffneten Ueberfälle der Revolutionsbanden zu beschützen.

„Ihr kennt uns schon lange. Wie immer, kommen wir nur, eine moralische und uneigennützhige Mission zu vollziehen. — Wir kommen, um Vertrauen und Sicherheit wieder herzustellen.

„Unsere Soldaten werden wie bisher Eure Person, Eure Gebräuche und Gesetze achten, dafür bürgt Euch die Vergangenheit.“

Civita-Vecchia, den 29. Oktober 1867.

Der General en chef des französischen  
Expeditions-Corps:

v. Failly.

Des folgenden Tages den 30. Oktober zog das französische, von General v. Polnès befehligte 29. Regiment in Rom ein und stellte sich unter dem Jubelruf der Einwohner der ewigen Stadt auf dem Platze Colonna auf.

Es deutete aber dieser Jubel keineswegs darauf, als hätten die Römer nicht volles Vertrauen in die Tapferkeit der päpstlichen Truppen gesetzt, die ja hiefür hinlängliche Beweise gegeben hatten; aber die Zuaven und Gensdarmen waren vor Ermüdung fast aufgerieben und auch die Legion von Antibes war durch den Verlust bei Monte Rotondo ziemlich geschwächt. Zudem war die Lage der päpstlichen Armee eine ganz andere geworden, seitdem italienische Bataillone Antheil an den Kämpfen genommen. Rom selbst war von Garibaldi bedroht, und jede einzelne, isolirte Garnison konnte umzingelt und durch die Ueberzahl der Feinde überwältigt werden. —

General Kanzler gab allen Truppen der Provinz den Befehl, sich so viel als möglich um Rom her zu vereinigen, um diese Stadt gegen einen unerwarteten Handstreich zu schützen. Garibalbi hätte einen solchen ohne Zweifel sogleich versucht, wenn nicht seine Macht in Monte Rotondo so sehr geschwächt worden wäre. — Diese unbedeutend scheinende Verzögerung, welche augenscheinlich die göttliche Vorsehung eintreten ließ, gestattete der Garnison von Viterbo und Civita-Vecchia, mit ihrem ganzen Kriegsmaterial nach Rom zurückzukehren, den Franzosen aber, ihre Landung zu bewerkstelligen.

Die tapfern Krieger, die sich so heldenmüthig in Vagnorea, Valentano, Farnese, Monte Tibretti und Viterbo gehalten, waren bei ihrem Einzuge in Rom der Gegenstand der begeistertsten Ovationen und wohlverdien- testen Ehrenbezeugungen.

Ihr volles Zutrauen und ihre Dankbarkeit bei dieser Gelegenheit öffentlich zu bezeugen, votirte die römische Munizipalität (Gemeinderath) eine Adresse, die dem General Kanzler, erstem Minister der päpstlichen Armee, überreicht wurde.

„Im Namen des römischen Volkes drückt Ihnen die „römische Munizipalität ihre vollkommenste Erkenntlichkeit aus, und bittet Sie, dieselbe in unserem Namen auch den Offizieren und Soldaten der ganzen Armee gegenüber gleichfalls ausprechen zu wollen. Sie ist fest überzeugt, daß, wenn Sie noch einige Zeit diese hingebende Aufopferung uns erzeigen, Ihre Armee die Raubhorde zersprengen werde, die sich bis vor unsere Stadtmauern hingewagt hat.“ —

Auf dem Capitolium, den 26. Oktober 1867.

Marquis F. Salvaletti, Senator.

Gannibal Morini, — Ferdinand Giraud,  
Peter Morelli, Conservatoren.

Raum hatten die römischen Truppen die Grenzstädte verlassen, als sich die Garibaldianer von Neuem derselben bemächtigten. Ihr Sieg war nun leicht zu erringen. Acerbi, der unlängst unter den Mauern von Viterbo geschlagen wurde, zog nun an der Spitze von 2500 ausgehungerten Garibaldianern in die Stadt ein, wie uns der Correspondent des Genfer Journals berichtete.

Alsogleich nöthigte er die öffentlichen Verwaltungen, ihm 150,000 Fr. einzuhändigen, die der Bischof, die Priester und Mönche bezahlen mußten. Damit noch nicht zufrieden, forderte er auch noch Lebensmittel, die zu einer fast unerschwinglichen Summe aufgebracht werden mußten.

In Viterbo befindet sich, wie schon oben erwähnt wurde, das den Einwohnern besonders ehrwürdige Heiligthum, der heiligen Rosa. (S. Beilage 23.) Als die Garibaldianer es berauben wollten, ergriff die Einwohner solch heiliger Zorn, daß sie selbst die Waffen ergriffen, um den Kirchenschändern das Verbrechen zu wehren, was auch wirklich gelang.

Das Ministerium von Florenz gerieth indessen beim Anblicke der französischen Truppen, die in Civita-Vecchia ausgeschifft wurden, in Unruhe, die Intervention, das sah man, war keine leere Drohung mehr. Cialdini schwebte zwischen Furcht und Hoffnung, zwischen Garibaldi, der vorwärts drang und der Revolution, die zum Kriege drängte, und trat mit den ital. Truppen gleichfalls auf päpstliches Gebiet über, damit dieses zu gleicher Zeit, wie mit Frankreich's, so mit Viktor Emmanuels Streitkraft besetzt würde. —

Das Ministerium wußte zwar diesen Act nicht wohl zu rechtfertigen, aber in den Augen des Publicums galt er als Genugthuung, die man der verletzten National-Ehre schuldig zu sein glaubte. In Florenz nahmen die Volksdemonstrationen einen drohenden Charakter an. Jeden

Abend steigerten sich die Straßentumulte, und man hörte wiederholt den Revolutionsruf: „Lob den Franzosen! Es lebe Garibaldi! Weg mit dem Ministerium!“

Der Held des Jahrhunderts wurde jetzt zu einer schrecklichen Verlegenheit. Er befand sich in Monte Rotondo mit seinem Generalquartier; der König aber, der mit Frankreich nicht brechen wollte, sandte Crispi, Sineo, und Corte als Abgeordnete an ihn, um ihn zu bewegen, sich hinter die italienische Armee zurückzuziehen und auf seine Angriffe zu verzichten, um das Land nicht in noch größere Verlegenheiten zu stürzen. — Garibaldi war mit diesem Antrage der Abgeordneten keineswegs einverstanden, und erklärte fest, er werde eher unter den Mauern Rom's sterben, als jetzt schon zurückweichen. Dabei soll er bemerkt haben: „Sterb' ich so, so bleibt mein Leichnam „wie ein Wall zwischen dem Papstthum und Italien.“ Das wird wohl heißen, diese zwei Dinge werden sich nie mehr vereinigen. Seit Garibaldi's Flucht erscheint das Wort als eine der sinnlosen Prahlereien, von denen seine ganze Geschichte und besonders auch seine von Monte Rotondo aus erlassene Proclamation wimmelt.

„Wenn,“ heißt es da, „schamloses Vorgehen, als „traurige Folge der September-Convention, des Jesuitismus und der Consorteria es dahin bringen sollte, daß „wir die Waffen niederlegen, so erkläre ich, Ich Garibaldi, „vor der ganzen Welt, daß ich als einziger General von „Rom, und gewählt durch das republikanische Stimmenmehr der Römer, die einzig rechtmäßige Regierung und „ausgerüstet mit aller gesetzlichen Vollmacht, das Recht „habe, auf dem meiner Gerichtsbarkeit unterstellten Gebiete auch ferner in Waffen zu stehen.“ —

Das war deutlich gesprochen und wollte sagen: Wenn der König mit mir nicht vollkommen einverstanden ist, so ziehe ich allein nach Rom, um dort die Republik aus-

zurufen, und meine Fahne wird als Fahne ganz Italiens anerkannt werden. Das waren die Pläne Garibaldi's. Er rückte bis vor die Cascina de san Colombe, sechs italienische Meilen (etwa 1½ Stunden) gen Rom vor; den 30. Oktober aber kehrte er wieder nach dem Castel Giubileo zurück, wo er folgenden Tagesbefehl erließ:

„Uebermorgen wird man vernehmen, in der ganzen „römischen Campagna stehe kein einziger päpstlicher Söldner mehr. Die Nekromantie (Todtenherrschaft) wird „hinter Rom's Mauern verfaulen. Italien schwelgt in „unaussprechlichem Jubel über solch glorreichen Erfolg. „Das Capitol, das zu befreien wir schon so oft geschworen, „liegt vor uns; und die fremden Miethlinge werden uns „nicht mehr hindern können, unsern Brüdern in Rom „zu Hilfe zu eilen.“

„Der Oberst Biacini,“ so heißt es weiter, „besetzt „mit ansehnlicher Macht Tivoli. (S. Beilage 26.) Acerbi „rückt mit verstärkter Macht von Viterbo heran, Civita „Castellana gehört mit der ganzen dortigen Gegend des „römischen Gebietes bereits uns.“ —

Garibaldi verfügte wirklich über drei große Armee-Corps und verschiedene Reserve-Abtheilungen und konnte also eine Schlacht liefern.

In Rom machte man sich für den 1. November auf einen Angriff gefaßt. — Als General Kanzler sah, daß Garibaldi zögerte, entschloß er sich, ihm selbst entgegen zu ziehen und ihn in seinen Positionen anzugreifen. Uebrigens brannte die römische Armee vor Begierde, sich mit den Garibaldianern zu messen. Die Soldaten aller Abtheilungen merkten nichts mehr von Müdigkeit. Es sollte einmal mit den sogenannten Insurgenten aufgeräumt werden. Während Kanzler mit dem General Polhes sich berieth, was zu thun sei, um die Garibaldianer aufzuhalten, forderte Cardinal Patrizzi, General-Vikar Seiner



Heiligkeit, die Stadt und Diözese Rom's zum Gebete auf wie folgt:

„Während mit unbefiegbarem Muthe eine auserlesene „Heldenschaar die hl. Stadt zu beschützen auszieht, ist „es billig, daß das römische Volk durch gemeinsames „Gebet die Pläne der Feinde Gottes und seiner Kirche „vereitle.“ —

Ueberall in katholischen Ländern wiederholten die Bischöfe der Gläubigen in ihren Diözesen den gleichen Mahnruf, denn Alle waren von gleicher Besorgniß für Rom und seinen Fürsten durchdrungen und fühlten die Nothwendigkeit göttlichen Beistandes. — Es erneuerten sich die Tage von Lepanto. (S. Beilage 27.) — Aller noch gutgesinnten Seelen bemächtigte sich unnenntbarer Kummer und Millionen Herzen ergoffen sich in inbrünstigen Gebeten für die Kirche. In Genf, wie in London, Wien, Berlin und Paris knieeten die Katholiken vor den Altären, Gottes Schutz ansehend, riefen sie mit den Worten der Litanei: „Wir bitten Dich, o Herr! daß Du die „Feinde deiner heiligen Kirche demüthigen wollest.“

Hier folgen einige Zeilen des herrlichen Aufrufes, den der hochw. Bischof von Hebron den 23. Oktober 1867 an seine Diözesanen in Genf erließ:

„Die katholische Welt vereinigt sich in der Gemeinschaft des Gebetes und des Almosens. — Die Reichen spenden Pius IX. von ihrem Vermögen, die Wittve bringt ihm ihren Heller; die tapfern Machabäer der Neuzeit vergießen ihr Blut in hochherziger Einfalt, und so wird „es vor Gott und der Geschichte uns gutgeschrieben, wenn „auch wir unsere Schuld abtragen und unsern kindlichen „Tribut dem Stellvertreter des Christenthums und lebenskräftigen Schutzwall der Völker entrichtet haben.

„Das Blut der jungen Helden, wie das Gebet der „katholischen Christenheit erwirkte uns Gottes Schutz.

„Zwar ist jetzt Waffenstillstand, doch nicht für lange. —  
„Von Neuem spinnt sich das finstere Gewebe europäischer  
„Verschwörung fort; frech und fein werden die Fäden auf-  
„genommen und angeknüpft. Fürchten wir nichts, laßt  
„uns beten und hoffen! — Die Vergangenheit ist der  
„Spiegel der Zukunft. Der heil. Leo hat einen Attila  
„aufgehalten. Das Papstthum war oft schon flüchtig und  
„verbannt, aber es zog immer wieder in Rom ein. In  
„immerwiederkehrenden Kämpfen sahen wir beständig die  
„Päpste unererschütterlich die Rechte Gottes, des Herrn und  
„seiner Völker verfechten, während selbst christliche Fürsten  
„die Majestät des Statthalters Christi höhnten. So stand  
„sich wundervoller Hochsinn und gemeine Niederträchtig-  
„keit, Gott und Satan, die Kirche und die Welt, gegen-  
„über. Das Papstthum aber blieb immer heiter im  
„Kampfe, immer siegreich, wo es erlag, immer glorreich  
„in der Schmach, immer verherrlicht, wo es gehöhnt  
„wurde, geliebt, wenn es gehaßt war, gestärkt, wenn  
„man es überwunden glaubte, neubelebt sich erschwingend,  
„wann man es todt sagte, und fortwährend bestehend,  
„um der Welt zu erhalten, was Jesus Christus allein  
„ihr geben kann: Gnade und Wahrheit.“ —

Man ahnte überall, es werde ein entscheidender  
Schlag geführt und das Geschick des Papstthums werde  
jetzt unter den Mauern Rom's ausgefochten.

## XV.

### Die Schlacht von Mentana.

#### Der Sieg.

Der 2. November war angebrochen, und Rom war  
vollkommen ruhig. Der Festtag Allerheiligen war in ge-  
wöhnlicher festlicher Weise gehalten worden. Viele Militär-  
personen empfangen die hl. Sacramente. — Der Gottes-

dienst für die Abgestorbenen brachte einen wehmüthigern Ernst als gewöhnlich in die Herzen der Gläubigen, denn man dachte an die braven Soldaten, die in den zwanzig Treffen des Octobers gefallen waren; und die Erinnerung an diese edlen Opfer hingebender Treue für die Sache der Kirche, mehrte die Rührung und den Ernst. Die Zahl der Opfer sollte aber bald noch vermehrt werden; das fühlte man tief am Vorabende einer neuen blutigen Schlacht.

Da General Kanzler der immer drohender gewordenen Revolution den letzten Schlag versetzen wollte, kündete er den Truppen an, morgens werden sie gegen den Feind ausrücken, der sich bei Mentana und Monte Rotondo verschanzt hatte. — Es war dies kein Geheimniß mehr, denn als er den Doktor Dzanam, der mit seinen Freunden zur Verpflegung der Verwundeten herbeigeeilt war, antraf, sagte er: „Meine Herren, sechs Stunden von Rom steht Garibaldi und besetzt die Festung Mentana. — Ich werde noch diese Nacht mit 5,000 Mann, unter ihnen 2000 Franzosen, ihm entgegen rücken. Sie als Aerzte können uns Dienste leisten.“

Garibaldi wurde also nicht unvorbereitet überfallen, wie man zur Beschönigung seiner Flucht vorgab. Seine Spione hatten ihm schon den Anmarsch der Päpstlichen gemeldet. Früh 2 Uhr ertönten die Trompeten in den Kasernen, und die Truppen erhielten Befehl auszurücken. Gegen 4 Uhr Morgens zogen sie durch die Porte Pia zur Stadt (S. Beilage 28.) hinaus, und auf der Straße Romentana gegen Mentana hin. —

Die päpstliche Armee bestand aus zwei Bataillonen, die Oberst Allet befehligte; drei Compagnien Schweizer-scharfschützen, commandirt von Oberstlieutenant Jeannerat, einem Bataillon der römischen Legion unter Oberst d'Argy; einer Artilleriebatterie und zwei Escadronen, Dragoner und Gensdarmen; im Ganzen 2,932 Mann.

Es folgte diesen noch als Reservecorps die französische Colonne unter dem Befehle des Generals de Polhès 2,000 Mann stark.

Die Zuaven erbatlen sich die Ehre des Angriffs, und eröffneten den Marsch. Bei der nomentanischen Brücke theilten sie sich in zwei Plotons, deren eines auf der Straße Salaria der Tiber entlang; das andere auf der Straße nach Mentana vorwärts marschierte. — Bis zehn Uhr hatte man noch keinen Garibaldianer erblickt. Bei Casa Bianca machte man halt, die Soldaten nahmen ihren Caffee.

Mittags nach 12 Uhr wurde zum Abmarsche commandirt, und nach drei Viertelstunden zog die Avantgarde gegen Mentana, indem sie der Fahrstraße folgte, die sich in ein kleines zu beiden Seiten von dichtbewaldeten Hügeln umgebenes Thal einmündet. Hier war es nun, wo Garibaldi die päpstlichen Truppen erwartete. — Er hatte dem 2ten Bataillon der Freiwilligen und der 2ten und 3ten Compagnie Bersaglieri den Befehl ertheilt, mit den Jägern von Livorno diese waldigen Abhänge zu besetzen, um von da aus die ganze Straßenlinie beschießen zu können.

Vier Kilometer von Mentana, da wo die Straße sich umbiegt, waren Reiter als Wache aufgestellt. — Als diese die päpstliche Avantgarde erblickten, zogen sie sich in den Wald zurück, wo sie das Zeichen zum Angriff gaben.

In einem Augenblicke bedeckten sich die Anhöhen mit Schüssen, und von allen Orten her schoß man auf die anrückenden päpstlichen Soldaten. — Die Zuaven antworteten gleichfalls, aber nur so von Ferne her auf die versteckten Feinde zu plänkeln war nicht ihre Sache.

„Vorwärts,“ rief ihr Oberst de Charette, „da muß mit dem Bajonette geräumt werden. Frankreichs Heer sieht auf euch: vorwärts!“

Die zwei Compagnien legten sogleich ihre Säcke weg,

gaben Feuer und stürzten sich, die Einen rechts, die Andern links, klettern die Hügel hinan, unter prasselndem Kugelregen mit unglaublicher Begeisterung und erobern im Sturme unter dem Rufe: „Es lebe Pius IX.“ die ersten Positionen.

Hier war es aber auch, wo beim ersten Angriffe dem tapfern Hauptmann de Beaure eine feindliche Kugel das Herz durchbohrte. Mit dem Degen in der Hand eilte er den Guaven voran, als er getroffen wurde. — „Gebt Acht, Kinder!“ rief er eben „da ist es schwer durchzukommen,“ als er todt hinfälzte.

Zwei Tage vorhin hatte er noch in der Jesuiten-Kirche al Gesù zu Rom die hl. Communion empfangen, wo er ganz versunken im Gebete, Gott sein Leben zum Opfer brachte. — Für diese Absicht spricht auch der Umstand, daß er beim Aufstehen vom Gebete, noch einem Waffengefährten sagte: „Das ist die Wegzehrung, die ich jetzt empfangen habe.“

Der Name des Hauptmann de Beaure wird mit dem der Dufournel im Andenken bleiben. Die Garibaldianer widerstanden immer noch dem ersten Angriffe mit dem Gewehre, als man aber mit den blanken Waffen, d. h. mit den Bajonetten auf sie losging, vermochten sie nicht mehr Stand zu halten, und verließen den ersten Hügel, der mit ihren Todten bedeckt war.

Eine zweite Position war bald auf gleiche Weise erobert, und die Anführer der welschen Bersaglieri versuchten umsonst die Päpstlichen zurückzuhalten; sie zerstoben wie Spreu vor dem unwiderstehlichen Ansturme ihrer Gegner. Unterdessen rückte auch das Regiment nach, und breitete sich auf dem unebenen Terrain aus, die Garibaldischen Schützen, wie mit Besen vor sich weglegend.

Die Guaven standen nun vor einer schon durch die Natur besetzten Position. Es war der Weinberg Santucci,

wo terrassenartig übereinander an den Berg gebaute Mauern die mit Reben dicht bewachsenen Gärten umschließen. Oben befanden sich Scheunen, welche die Garibaldianer in Schanzen umgewandelt hatten, von denen aus sie auf die Päpstlichen losfeuern konnten. Die Villa oder das Landgut, auf dem Gipfel des Hügels diente Garibaldi als Bivouac, von da aus das Commando zu führen. Seine Söhne und Generäle waren bei ihm.<sup>1)</sup>

Als sich die Garibaldianer immer mehr zurückgedrängt sahen, besetzten sie um desto zahlreicher diese Anhöhe und verstärkten ihre Colonnen. — Ihre Kugeln regneten senkrecht auf die Zuaven, die einen Augenblick vorwärts zu bringen zauderten; da schwingt Hèlbe de Charette, ihr Anführer, die rothe Mütze eines Garibaldi-officiers, den er erlegt hatte, und eilt voran mit dem Rufe: „Vorwärts Zuaven oder ich will allein fallen.“ —

De Quatrebarbes, ein junger Zuave, stürzte voran. Eine Kugel streckte ihn zu Boden: „Es lebe Pius IX.“ ruft er, „es macht Nichts! Vorwärts! und laßt mich hier liegen.“ — De Charette bringt vorwärts, die Zuaven ihm nach; sie erklimmen die Mauern, schießen darauf los, schlagen mit dem Gewehrkolben nach allen Seiten, während auf der andern Seite der Oberst Allet die Seinen anführt, deren Kampflust so groß ist, daß er sie zügeln muß. Der tapfere de Charette verlor sein

---

<sup>1)</sup> Hier stand die antike Stadt *Momentum*, die früher von römischen Villen umgeben, durch ihren Wein berühmte war und der *Via nomentana* den Namen gab, die Brücke derselben wird vom Volke *Lamentano* genannt. In der Nähe sind zwei antike Grabmäler. Rechts von dieser Brücke erhebt sich der *Mons Sacer* (der hl. Berg) auf dem sich einst die unzufriedenen Römerbürger (493 vor Christus) verschanzten, bis sie den Patriciern die Einführung der Volkstribunen abgetroßt hatten. — Sonst ist *Mentana* mit seiner Umgebung unbedeutend geblieben, bis es durch diese Schlacht zu hohen Ehren kam.

Pferd bei diesem Kampfe. Die Schweizerkärpsschützen warfen sich rechts und links in das Gehölz, und stürzten da mit der römischen Legion auf ein großes Detachement Garibaldianer, die sich auf einer Anhöhe, 800 Metres von Mentana aufgestellt hatten. Zu gleicher Zeit schießt eine gut gerichtete Kanone eine Bresche um die andere in die Häuser, die den Weinberg Santucci krönten; die Garibaldianer von zwei Feuern in die Flanken genommen, ziehen sich zurück, und suchen in Mentana ihre Sicherheit. Garibaldi selbst, befürchtend, daß sein linker Flügel umgangen werde, commandirt den Rückzug.

Alle Compagnien rücken sich näher zusammen, und treiben die Legion der Freischaaren vor sich her. Eine zeitlang war die Schlacht ein furchtbares Handgemenge. Die Armee hatte sich von dem Abhange der Villa Santucci hinabgezogen und stand jetzt in der sumpfigen Ebene zwischen den zwei Anhöhen von Mentana und Monte Rotondo. Die Feinde, die sich ebenfalls hier postirt hatten eröffneten ein mörderisches Feuer, dem die Juaven nur dadurch entgehen konnten, daß sie die Anhöhen erkletterten, und sich unter den Mauern des festen Schlosses von Mentana befanden. Hier war es, wo der tapfere Commandant Castilla sein Pferd, durch drei Schüsse verwundet, verlor und sein Bein von einer Kugel durchbohrt wurde. Mehrere seiner Leute wurden an seiner Seite niedergestreckt, und 46 erhielten schwere Wunden.

Im Ansturme besetzten die Juaven schon die ersten Häuser von Mentana, als Garibaldi einen Ausfall mit dem Bajonette commandirte, und zwei seiner Legionen den Befehl ertheilte die Schweizerkärpsschützen, die sich auf dem rechten Flügel in einem kleinen Olivenwäldchen versteckt hatten, von der Seite anzugreifen. Glücklicherweise vereitelte ein päpstliches Bataillon dieses Manöver,

und die Garibaldianer wurden in ihre Stellung zurückgeworfen. — Ueber drei Stunden dauerte der Kampf, dem die Franzosen von Ferne mit wachsender Bewunderung zuschauten, und bald der Unerlöschlichkeit der Zuaven, bald der Tapferkeit der übrigen Truppen begeistert zujubelten. Es drängte sie recht eigentlich auch in den Kampf geführt zu werden, um mit der kleinen römischen Armee die Ehre des Tages zu theilen.

Oberst d'Argy, der die Bewegungen des Centrums beobachten mußte, hatte nur noch ein ganz kleines Häufchen seiner Tapfern zur Verfügung. Er ließ also den General de Polhès um Verstärkung bitten, der sofort seine Truppen vorrücken ließ. Mit Feuereifer werfen sich diese in den Kampf. Das Feuer beginnt, und ein noch nie gehörtes Rollen und Knattern unbekannter neuer Waffen wird vernommen. Die Garibaldianer merken, daß sie es mit einem frischen Feinde zu thun hatten. Ihr Widerstand läßt nach, Entmuthigung bemächtigt sich ihrer Colonnen. Sie ziehen sich auf Monte Rotondo zurück.

In diesem Augenblicke rückt noch das Detachement Zuaven an, die auf der Straße Salara heranmarschirten; auch sie wollen ihren Antheil am Kampfe haben, und kommen gerade wie erwünscht, um die aus Monte Rotondo verlangte Verstärkung abzuschneiden. Aber bereits hatten die Freischaaren sich aufgelöst. Panischer Schrecken hatte sie Alle überfallen, die Meisten derselben warfen ihre Waffen weg <sup>1)</sup>. Die Nacht machte diesem ruhmvollen Kampfe ein Ende. Die Garibaldianer wurden aus ihren Verstecken gejagt. Sie waren wirklich total geschlagen. Die Generale aber beschloßen, in Erwartung eines neuen Sturmes auf den folgenden Tag die Nacht hindurch in der Nähe von Mentana zu bivouakiren. In der Nähe der Villa

---

<sup>1)</sup> Journal de Genève 12 Nov.



Santucci befanden sich einige Heuschöber. Die Zuaven wollten sich dieselben zu Nutzen machen, als einer ihrer Officiere ihnen zurief: „Berührt mir nichts von diesem Heu, es ist für die französischen Jäger bestimmt.“ „Nein, nein,“ riefen diese, „es gehört den Zuaven, die sich so tapfer diesen Tag wieder geschlagen haben. Sie sollen auf dem besten Plaze schlafen, der gehört ihnen.“

Die Linien der Vorposten waren von den Generalen v. Polhes und v. Courten genau verzeichnet, mit gemessenem Befehl, daß Niemand bis den folgenden Tag sie überschreite. Aber die Zuaven brannten vor Sehnsucht während der Nacht die Umgebungen der Festung auszuspähen. Als sie Mentana betraten, stießen sie nur noch auf einige feindliche Soldaten, die mit den Ambulancen (dem Feldlazareth) beschäftigt waren und sich gerne gefangen nehmen ließen. Garibaldi hatte nämlich die Nacht, benützt, mit der Armee in aller Stille nach Monte Rotondo sich zurückzuziehen. —

Die Nacht vom 3. auf den 4. November verfloß vor Mentana in der ungestörtesten Ruhe unter dem Schutze der aufgestellten Schildwachen. Nur hin und wieder hörte man den Ruf: „Wer da?“ von den Vorposten her ertönen, es war etwa ein Verwundeter, der sich zur Ambulance hinschleppend, antwortete: „Gut Freund.“ Die Ambulance wurde in einer kleinen Kapelle eingerichtet, die auf der Anhöhe des Weinberges Santucci erbaut war, die Oberleitung dieses Lazareths besorgte Dr. Ozanam, dem die Hh. Emil Keller, Paul de Foresta, Emmanuel de Sabran, Heinrich de Lupé, Benedikt d'Agz, die edelmüthige Frau Stone und drei barmherzige Schwestern thätig zur Seite standen. Die Erscheinung dieser weißen Schleier auf dem Schlachtfelde hatte zwar die Soldaten beim ersten Auftreten etwas befremdet, bald aber lernten sie die Hilfe der Schwestern kennen und schätzen. — Arbeit gab

es für diese genug. Zuerst wendeten sie ihre Sorgfalt den päpstlichen Soldaten, dann auch den verwundeten Garibaldianern zu, die man am Abhange der Villa Santucci auflass.

Der Tag war blutig und die Anzahl der Verwundeten, die, ermüdet von der Anstrengung, vor Durst fast verschmachteten, sehr beträchtlich. Vergebens suchte man auf diesen Anhöhen Sodbrunnen oder Wasserquellen, um die brennenden Wunden der armen Soldaten abzukühlen. Endlich waren die Schwestern so glücklich, eine Cisterne und in ihr etwas Wasser zu finden.

Wohl hatten die Franzosen Abends zuvor ihr Heu- und Strohlager den Guaven überlassen; diese aber thaten noch Besseres, sie überließen ihren Antheil Wasser den Garibaldianern, die verwundet neben ihnen lagen. „Diesem da zuerst!“ sagte ein Verwundeter; „er wurde vor mir hiehergebracht.“ Dabei wies der Edle auf einen Italiener in rother Blouse hin, dessen Brust von einem Bajonette durchbohrt war.

Den 4. November, Morgens um vier Uhr wollten die Generale Kanzler und v. Polhès eben zum Angriff kommandiren, als ein Parlamentärfähnchen sich zeigte. Die Belagerten wünschten sich zu ergeben und baten um eine ehrenhafte Capitulation. Sie verstunden nämlich darunter freien Abzug mit Waffen und allem Kriegsgepäcke.

„Auf Gnade und Ungnade, und das in einer Stunde,“ ließ ihnen General v. Polhès sagen, „wo nicht, so beginnt der Angriff, und Keiner von euch Allen wird entkommen.“ Die Vertheidigung des Platzes war unmöglich, und so ergab man sich unbedingt. Major Fouché besetzte schon die Häuser der Vorstadt von Mentana, wo er eine Menge Gefangener machte. Alle diese Freischaaaren ergaben sich ohne geringste Gegenwehr. Sie sahen sich überwunden und verrathen; verrathen von ihren Anführern, die ihnen

den sichersten Sieg verheißen hatten und sie nun so feig im Stiche ließen. —

„*Si salva sempre*, er sorgt immer für seine „heile Haut,“ sagten sie voll Ingrimm, er, den man schon so lange den Unbesiegbaren, den Helden zu nennen pflegte. —

Die Zahl der Gefangenen war bald so übergroß, daß man sehr Vielen gestattete, nachdem man ihnen die Waffen abgenommen, sich über die Grenzen zurückzuziehen,

Mentana befand sich also vollständig in der Gewalt der päpstlichen Armee, die nun auch gegen Monte Rotondo vorschritt, bald aber die Kunde erhielt, daß auch von diesem Orte die Feinde abgezogen seien, denn Garibaldi hatte schon am Vorabende in aller Hast die Richtung gegen Corese eingeschlagen, wohin ihm seine Schaaren in gänzlicher Verwirrung folgten. Seine Legionen wurden verabschiedet, und von dieser ganzen Armee von 10,000 Mann, die noch Tags vorher Rom erobern wollte, lagen auf dem ganzen römischen Gebiete nur noch die Todten, Verwundeten und Gefangenen.

General v. Faillly hat in seinem amtlichen Berichte seinen Verlust am Schlachttage bei Mentana sofort veröffentlicht; er lautet:

„Wir haben zwei Mann durch den Tod verloren; „zwei Offiziere und sechsunddreißig Soldaten sind verwundet. Der Verlust der päpstlichen Armee ist beträchtlicher, sie hat zwanzig Getödtete und hundertunddreißigzwanzig Verwundete. —

„Von Seite der Garibaldianer sind sechshundert todt „auf dem Schlachtfelde geblieben, auch verhältnißmäßig „viele Verwundete. Die Anzahl der nach Rom abgeführten Gefangenen beläuft sich auf 1600 und 700 „wurden wieder über die Grenzen nach Hause entlassen.“

Dann fügt er bei: „Rom ist vollkommen befreit,

„das Haupt des Aufstandes ist zermalmt, die Garibaldianer sind entmuthigt und schreien über Verrath; Rom dagegen ist voll Jubel und Freude, und alle Angst ist verschwunden.“

Rom, den 9. November 1867.

Das ist nun das Ergebniß des 3. Novembers. Hier am Fuße von Mentana erwartete also Gott der Herr diesen Menschen, der geschworen hatte, das Papstthum zu stürzen, und nun fiel er selbst schmähhcher, als einst in der Nähe desselben Schlachtfeldes der römische Kaiser Valentinianus im Kampfe gegen Constantin den Großen (S. Beilage 30.) gefallen war.

„Ja, wenn er wagt,“ schrieb vor drei Monaten der „Ami du peuple,“ „wenn er es wagt, auf seiner verrückten Bahn noch weiter zu gehen, wenn er sich vermißt, den von Gott für alle Zeit gelegten Eckstein zerschlagen zu wollen, so wisse er, daß er daran zerschellen wird, wie noch Alle, die bis jetzt den Gottesbau des Papstthums zu untergraben wagten!“ — Das Wort hat sich erwahrt.

Der Sturm Garibaldi's gegen Rom zeigte wieder einmal, daß er wenigstens fliehen kann. Ludwig Veuillot sagt: „Da ist er nun geschlagen, gepeitscht, auf dem Rücken gebrandmarkt. Laßt ihn laufen. Das ist nicht ein Besiegter wie Andere. Man kann, wenn er vorübergeht, verächtlich sich abwenden, er führte keinen legitimen Kampf, hat keinen Anspruch auf irgend eine militärische Ehre.“ —

Wir wollen hier keine Schilderung von dem Zustande entwerfen, in welchem die Garibaldianer Monte Rotondo verließen. Die Vandalen hätten ihren Durchzug mit keinen abscheulichen Thaten verunreinigen können. — „Das waren keine Christen, nicht einmal Menschen, das waren eingestrichelte Teufel,“ sagten voll Abscheu die

Einwohner und zeigten dabei mit Grauen und Entsetzen auf den Dom und die andern Kirchen, in denen Gräuel und Verwüstung hauste.

Bilder, Cruzifixe, Lampen, Altarleuchter, Alles war verschwunden. In den Sakristeien waren die Kirchensparamente zerseht und zerrissen, die Messbücher verbrannt, die heiligen Gefäße gestohlen. Ueberall fand man Stücke von zer Schlagenen Rauchgefäßen, Ciborien und andern hl. Gegenständen. Nicht einmal der hl. Hostien hatte man geschont!! — Die Christen vergossen bittere Thränen darüber; die Generale und Soldaten verwünschten die Urheber solcher Gräueltthaten.

Wenden wir unsere Blicke von diesen Scheußlichkeiten ab und begleiten wir die Sieger nach der Stadt. Unermeßlich war der Jubel des römischen Volkes, als die Helden den 6. November von Mentana her ihren Einzug hielten. Ungeheure Volksmassen harrten ihrer bei den Thoren. Als sie in langen Reihen in die Stadt einzogen, wuchs der Jubelruf des Volkes von Haus zu Haus, von Straße zu Straße. Nachts bei Regen und Sturm waren sie ausgezogen, unter einem Sturm von Glückwünschen ziehen sie wieder ein. Aus allen Fenstern flatterten weiße Taschentücher den Siegern Grüße zu; Blumenkränze flogen von allen Seiten auf sie herab.

Aus dem ununterbrochenen Jubel tönte aber am hellsten und meisten das „Viva Pio Nono! es lebe Pius IX.! „es leben die Juaven, es lebe Frankreich!“ Offizieren wie Gemeinen wurden alle erdenklichen Ehren erwiesen. Der Papst, das Collegium der Karbinäle, der römische Adel, der Senat der Stadt wetteiferten, der Tapferkeit der Helden ihre Huldigung darzubringen. Jeder Tag brachte neue Ovationen.

„Ich habe schon die lebhafteste Begeisterung mitangesehen,“ sagte der General Dumont, „aber das Schau-

„spiel, daß eine ganze Bevölkerung einer Armee so zujubelt, übersteigt Alles, was man sich nur vorstellen kann.“

Jeder Sieg fordert Opfer. Die, welche soeben in Montana gefallen sind, vermehren nur noch die Zahl der für die hl. Sache gekrönten Martyrer. Holland hat den reichsten Tribut an Opferblut bezahlt. Von vierundzwanzig Quaven, die auf dem Schlachtfelde verblutet, waren es elf und von siebenundfünfzig Verwundeten dieser Armee waren vierundzwanzig von Holland.

Ehles Land! wie kannst du stolz sein auf deine Söhne!

Von den Franzosen, die auf dem Felde der Ehre gefallen, nennen wir nebst ihrem Hauptmann v. Beaur vor Allem den edlen Grafen Raoul v. Bez, den sein Vater als einzigen Sohn, gleich Abraham, Gott und der Vetheidigung des hl. Stuhles weihte. — Auch den Sergeanten Holland v. Bluermel dürfen wir nicht vergessen.

Unter den Verwundeten, die an ihren Wunden später noch starben, nennen wir vorzüglich den jungen Herzog von Alcantara, dessen Vater sich durch Ergebenheit in den Willen Gottes nicht minder bewunderungswürdig erzeigte, als der Sohn durch seine Geduld in den Schmerzen. — Bernard v. Quartrebarbs starb so erbauend wie Dufournel. Valerand v. Erp und Johann Möller, der Tapferste unter den Tapfern, waren Beide Jüglinge der Universität Löwen. Julius Henquet v. St. Omer, dessen Mutter sowie die der Malabäer sagte: „Stirbt er, so werde ich Gott dafür preisen, bleibt er am Leben, so danke ich Gott ebenfalls, denn der Anblick der für die Kirche erhaltenen Wunden wird meinen Julius im Guten standhaft erhalten.“

Könnten wir endlich noch deiner vergessen, bescheidener Krieger Sevilla, aus Peru, der du von drei Kugeln in die Brust getroffen sterbend noch, diese drei Wunden berührend, die heiligste Dreifaltigkeit bekanntest und mit den Worten: „im Namen des Vaters, des Sohnes

„und des heiligen Geistes,“ den Geist aufgabest. — Nach einem deutschen geschichtlichen Ueberblide, zählten die Franzosen zwei Tödtte und achtunddreißig Verwundete, die Päpstlichen hatten dreißig Tödtte und hundertunddrei Verwundete, darunter besonders viele Belgier, Holländer, Franzosen, auch Deutsche, einen Canadier, einen aus Lima und einen Polen. Die Schweizer Scharfschützen verloren fünf Tödtte und hatten siebenunddreißig Verwundete, darunter den Major v. Castella und den Lieutenant Demorsbed. Von den Zuaven waren vierundzwanzig todt, siebenundfünfzig verwundet. Einer der Ersten war der schon erwähnte v. Beaur. All diese Tapfern lohne Unsterblichkeit und die ewige Himmelstrone!...

In diesem für die Armee Pius IX. so glorreichen Kampfe zeichnete sich in erster Linie aus der von den Soldaten allgemein bewunderte Graf Caserta, dann die Hauptleute Graf Franz v. Maistre, Graf Martini, Graf Bourbon Chaluz, v. Maumiegny, General v. Courten, Escadronschef Ungarelli, Inbendant Monari, Oberst von Sonnenberg von der Schweizergarde, Artillerie-Oberstlieutenant Gaimé und der Oberstlieutenant der Dragoner Leprie. Täglich vernehmen wir neue Beweise des Heroismus dieser Armee Pius IX., in welcher Prinzen von königlichem Geblüte neben dem einfachen Handwerker fielen, französische und belgische Edelleute neben Hirten und Bauern aus der Schweiz und aus Holland für Gott, Freiheit und Recht kämpften. —

„Aus den Heldengräbern von Mentana und Monte „Rotondo,“ so schreibt A. Niedermayer in seiner kurzen aber schönen Flugschrift der „Streiter für den apostolischen Stuhl“, der wir Mehreres zur Ergänzung dieser Blätter entnommen, „weht Frühlings- und Auferstehungsluft, „denn das Blut der Martyrer fließt niemals vergeblich „in der Kirche. Mehr als je fühlen die Katholiken ihre

„Macht und werden sich bewußt, diese Macht für ihre heiligen Rechte zur Geltung zu bringen. Wir Alle wissen, daß der Kampf noch nicht zu Ende ist; aber zweihundert Millionen Gläubige wollen, daß er siegreich zum Ausgang geführt werde. Der Kampf und Sieg in Rom soll wie das Leiden und die Auferstehung Christi unser Aller Vorbild sein; und der dem Haupte diesen Sieg verlieh, wird ihn auch den Gliedern verleihen, wenn sie mit dem Haupte in Verbindung bleiben! Amen.“

## XVI.

### Der Kirchenstaat.<sup>1)</sup>

Kirchenstaat heißt der Theil Italiens, über den der Papst rechtmäßiger Herrscher, Gebieter und Souverain ist. Er besitzt ihn aber nicht etwa erst seit 1815. Nachdem die Päpste bei der gänzlichen Rath- und Machtlosigkeit der griechischen Kaiser sich große Verdienste um Italien erworben, und dasselbe mehrmals gegen Longobarden in Schutz genommen hatten, rief Papst Stephan II. in seiner und seines Volkes höchster Bedrängniß den fränkischen König Pippin, den Kleinen, herbei, der in zwei Feldzügen (754 und 755) die Longobarden überwältigte und jene berühmte Urkunde ausstellte, in welcher er Ravenna mit dem Exarchate und die übrigen Städte, welche die Longobarden seit Suidprand erobert hatten, dem hl. Stuhle übergab. Sein Sohn Karlmann bestätigte diese Vergabungen und fügte noch zu denselben die Mark Ancona hinzu. Karl der Große, dessen Bruder, zeigte sich nicht minder ergeben gegen die Päpste, deren Besitzthum zu beschützen, er öfters nach Italien zog und dafür zu Rom

<sup>1)</sup> Vergleiche das beigegebene Rärtchen.



in der Peterskirche am Weihnachtsfeste 800 von Papst Leo III. zum römischen Kaiser gekrönt wurde.

Zu diesen Besitzungen sind im Laufe der Zeit noch mehrere hinzugekommen, insbesondere Benevent, welches eine Zeit lang von erblichen Fürsten, dann aber nach deren Aussterben (1077) von päpstlichen Rektoren regiert wurde.

Ein bedeutendes Vermächtniß machte zu Ehren des hl. Petrus die Markgräfin Mathilde von Tuscan (1115). Papst Gregor X. erwarb von König Philipp III. von Frankreich die Grafschaft Beneventin, und sein Nachfolger, Papst Nikolaus III. schloß mit König Rudolf im Jahre 1278 den bekannten Vertrag, in welchem die Romagna, das Erarchat, die Mathildischen Güter, die Mark Ancona, Spoleto und Comacchio als die den Kirchenstaat bildenden Bestandtheile anerkannt wurden.

Zu Beneventin kam im 14. Jahrhundert noch eine andere französische Besitzung, nämlich Avignon hinzu. Philipp IV. hatte diese Stadt im Jahre 1290 dem König Karl II. von Neapel überlassen; hier schlug Clemens V. im Jahre 1308 oder 1309 seinen Sitz auf; Clemens VI. aber erwarb im Jahre 1348 die Stadt durch Kauf von der Königin Johanna I. von Neapel.

Es hatte den Päpsten im Laufe der Jahrhunderte oft große Mühe gekostet, sich im Besitze ihrer Staaten zu erhalten, oder die in den Kriegstürmen verloren gegangenen wieder zu erlangen. Nach und nach wurde es ihnen aber doch möglich, so manche der ihnen zustehenden Ansprüche geltend zu machen und einzelne erledigte Lehen wieder einzuziehen. So kehrte unter Papst Julius II. im Jahre 1512 Bologna, unter Clemens VII. Ancona (1532), unter Paul III. Camerino (1545), unter Clemens VIII. Ferrara (1598), unter Urban VIII. Urbino (1636), unter Innocenz X. Castro und Ronciglione (1649) in den Be-

sitz des hl. Stuhles zurück. Bald erfreuten sich auch des gleichen milden Scepters Imola, Faenza, Forli, Perugia und noch andere Städte und Ortschaften mehr.

Unglücklicher gestalteten sich die Verhältnisse im 18. Jahrhundert, denn da wurden wieder mehrere Städte abgerissen, namentlich Venevent im Jahre 1768 durch Neapel. Napoleon I. aber vollendete das Werk der Zerstückelung, indem er den Papst Pius VII. in die Gefangenschaft führen ließ und durch ein Dekret vom Jahre 1809 die völlige Auflösung des von ihm eroberten Kirchenstaates aussprach. Die darauffolgenden Ereignisse bis zum Sturz des großen Eroberers sind weltbekannt.

Nachdem Napoleon I. den 11. April 1814 zu Fontainebleau im gleichen Zimmer seine Thronentsagung unterzeichnen mußte, wo er 1813 Pius VII. nöthigen wollte, seinem weltlichen Besitzthume zu entsagen, konnte der so hart bedrängte Papst wieder nach Rom zurückkehren und erhielt durch den Wiener Congreß von 1815 mit Ausnahme von Avignon und Vernaissin alle dem hl. Stuhle entrißenen Besitzungen wieder zurück.

Wir bemerken in der Geschichte dieser Verfolgung hie und da ein merkwürdiges Zusammentreffen von ganz zufällig scheinenden Umständen. Hier nur einige Beispiele: Nicht ohne göttliche Fügung mochte es auch geschehen sein, daß Napoleon I., wie er Pius VII. an zwei Orten, in Savona und Fontainebleau gefangen hielt, gleichfalls auch an zwei Orten, auf den Inseln Elba und St. Helena, gefangen lag und daß seine letzte Gefangenschaft gerade so lange dauerte, nämlich von 1815—1821, als er den Papst so unwürdig behandelt hatte, d. i. von 1809—1815.

General Pignatelli Corchiara, der bei der Gefangennahme Pius VII., den 5. Juli 1809 mit einem neapolitanischen Bataillon die Brücken über die Tiber und die Engelsbrücke in Rom besetzte, um die treuen Bewohner

jenseits der Tiber abzuhalten, ihrem geliebten Oberhirten zu Hilfe zu kommen, mußte nach fünf Jahren, den 24. Mai 1814, eben am Feste Mariä, der Helferin der Christen, in Rom weilen, um an der Spitze seiner Truppen den triumphirenden Einzug des großen Papstes verherrlichen zu helfen. Den 5. Mai 1821 starb Napoleon I., es war der Namenstag Pius VII., der ihm Alles großmüthig verziehen und beständig für ihn gebetet hatte. — Gewiß Thaten und Ereignisse, die kein bloßes Ungefähr so zusammengewürfelt, sondern eine Alles leitende Vorsehung so zusammentreffen ließ.

Durch die Wiener Schlußakte (9. Juni (1815) wurden dem Papste wieder zurückgegeben: Die Marken von Ancona und Camarino, das Herzogthum Venevent und Pontecorvo und die Legationen mit Ausschluß eines Stückes des Gebietes von Ferrara auf dem linken Po-Ufer. Dieses blieb Oesterreich, welches auch das Besatzungsrecht in Ferrara und Comachio erhielt, obwohl hiergegen, sowie gegen den Vorbehalt des Ferrararischen Gebietstheils Bernaiffin und Avignon unmittelbar darauf der Papst Protest erhob.

So hat sich also die zeitliche Herrschaft des Papstes, Kirchenstaat oder Patrimonium des hl. Petrus gebildet und durchgelämpft; und es heißt oft auch, weil Rom die Hauptstadt ist, der römische Staat. Er liegt in Mittel- und Oberitalien, zwischen dem früher lombardisch-venetianischen Königreiche, den jetzt aufgehobenen Herzogthümern Modena und Toskana, dem mittelländischen und adriatischen Meere und wird von den Apenninen in südöstlicher Richtung durchschnitten. Im Norden ist der Po Grenzfluß; alle andern Flüsse können wegen der Wasserscheide der Apenninen nur Küstenflüsse sein, von denen die Tiber am bedeutendsten und auf eine lange Strecke schiffbar ist. Der ganze Staat, wie er immer noch mit vollem Rechte

dem Papste angehört, ist 748 Quadrat-Meilen groß mit beinahe drei Millionen Einwohnern.

Der Kirchenstaat war in die Comarca di Roma mit drei Delegationen: Viterbo, Civita-Vecchia, Orvieto und in vier Legationen: Romagna, die Marken, Umbria, Campagna und Maritima eingetheilt. Die Legationen zerfielen in Delegationen, und diese in Governi. Kirchlich war er in neun Erzbisthümer und zweiundfünfzig Bisthümer eingetheilt. Der Staat hatte acht Universitäten, Rom, Bologna, Perugia, Urbino, Macerata, Camerino, Fermo und Ferrara; einunddreißig Collegien, eine Menge Klosterschulen und mehrere Kunstschulen. —

Das war also noch im Jahre 1859 das schöne Besitzthum des hl. Vaters, das ihm durch die Revolution nach und nach, zuerst die Romagna, dann die Marken und Umbrien, kurz Alles bis auf die Stadt Rom und ein kleines Stückchen Land entrißen worden ist. Anfangs September 1860 zettelten die geheimen Gesellschaften in diesen Ortschaften eine allgemeine Bewegung an. Mehrere Städte, als Urbino, Pergola u. a. m. wurden bis zur Empörung gegen ihren rechtmäßigen Oberherrn, Pius IX. verleitet. Den 10. sandte der Staatsminister Cavour im Namen des Königs Viktor Emmanuel eine Depesche an den Cardinal Antonelli, daß der Papst die fremden Sold-  
Truppen auflösen solle, und daß die Truppen des Königs den Auftrag erhalten hätten: „Im Namen der Rechte der Humanität zu verhindern, daß das Corps der päpstlichen Söldner die freie Bewegung der Bevölkerung der Marken und Umbriens nicht unterbrücken sollte.“

Ohne eine Antwort des Papstes abzuwarten und ohne Kriegserklärung, unter dem elenden Vorwande, die Marken und Umbrien unter seinen Schutz zu nehmen, läßt Viktor Emmanuel die Piemontesen über die päpstliche Grenze rücken, die den 12. September Pesaro und

den 15. nach tapferer Gegenwehr der von dem Schweizer-Obersten Schmid von Altorf befehligten Besatzung, Perugia wegnahmen und ihre Armee gegen Ancona vorstoben. — Auf diese Nachricht hin telegraphirte Napoleon allsogleich an Viktor Emmanuel, „daß Frankreich einem weitem Vetreten des päpstlichen Gebietes Seitens Piemont sich widersetzen werde.“

Der französische Gesandte in Rom, Herr von Gramont, machte diese Mittheilung dem Cardinal Antonelli, der sie dem General Lamoricière kund that. Als der französische Consul in Ancona dem General Cialdini im Namen des Kaisers Halt gebot, gab derselbe zur Antwort: „daß er die wahren Absichten des Kaisers besser zu kennen glaube.“ —

So geschah es, daß General Lamoricière, welchen altberühmten afrikanischen Helden der hl. Vater an die Spitze seiner kleinen Armee berufen hatte, in der gewissen Ueberzeugung, daß Frankreich diesen Einfall hindern werde, die gehörigen Dispositionen gegen einen solchen Uebergriff nicht traf und somit durch den in Eilmärschen herandrückenden Cialdini von seinem Stützpunkte Ancona abgeschnitten wurde. Es blieb ihm nichts übrig, als der Versuch, durch einen Angriff auf die feindlichen Linien den Weg nach Ancona mit Gewalt zu erzwingen. Der Angriff erfolgte den 8. September bei Castelfidardo mit 11,000 Mann. Er scheiterte an der dreifachen Uebermacht und der furchtbaren Stellung der Piemontesen, welche nicht forcirt werden konnte. Viele Schweizer und französische Freiwillige aus den ersten Familien fanden hier einen ruhmvollen Tod, so der ritterliche Oberst Rimogan aus altadelichem Blut, der sich von dem Oberfeldherrn den gefährlichsten Posten erbeten hatte. Lamoricière konnte mit einer kleinen Ritterschaar auf Umwegen Ancona erreichen. Diese Stadt ward nun von der Land- und See-

seite eingeschlossen; aber erst nach breitägiger furchtbarer Beschießung, und nachdem alle Batterien der Vertheidiger demolirt waren, ließ Lamorcière am Abend des 26. die weiße Fahne aufpflanzen.

Am folgenden Tage war die Capitulation geschlossen, und die piemontesischen Truppen zogen in die Stadt ein. Pius IX. besitzt gegenwärtig jetzt nur noch den kleinen Landstrich, der sich von Pescia nach Terracina ausdehnt; und auf der Seite der Appenninen von Acquapendente bis nach Ceperano, die Grenzscheide von Neapel, sich erstreckt <sup>1)</sup>. Ueberall wo die Revolution einen Theil des päpstlichen Besizthums annexirte mußte vorher die gleiche Commödie der allgemeinen (künstlich angeordneten) Volksabstimmung in Scene gesetzt werden, als wenn es der allgemeine Volkswille gewesen wäre, der die Piemontesen gegen die Tyrannei des Papstes zu Hilfe gerufen hätte, wie die Feinde Christi sich auch hinter das Volk verbargen, das in ihrem Namen rufen mußte: „Kreuzige Jhn, kreuzige Jhn!“ — Mit der Eroberung Ancona's war somit diese große Ungerechtigkeit, vollständig ausgeführt, die auf Anordnung und Zulassung König Victor Emanuels (Siehe Beilage 31) gegen den Kirchenstaat verübt worden ist.

Dieses kleine Ländchen, das Rom noch umschließt, ist es also, nach welcher die Revolution so lüstern ist, und die Garibaldianer der ganzen Welt in Aufregung bringt. — Gewiß, wenn nicht ein religiöses Interesse damit verbunden wäre, so verdiente diese kleine Erbscholle, wie der Kirchenstaat öfters genannt wurde, keineswegs, daß man seinetwegen so viel Aufhebens mache. — Aber man weiß, daß der Papst, Dank dieser handvoll freien Landes, noch ungehindert sein königliches Ansehen behaup-

---

<sup>1)</sup> Vergl. das Rärtchen.

ten, und frei ohne von einem eifersüchtigen Oberherrn oder Mitregenten geknebelt zu werden <sup>1)</sup>, zu seinen Kindern sprechen kann; darum will man noch der Kirche Jesu Christi diesen letzten Stein entreißen, wo sie bis anhin noch das Recht hatte, ihr Haupt hinzulegen. — Da liegt also das Geheimniß dieses wilbentbrannten Krieges, dem ungeachtet seiner handgreiflichen und schreienden Ungerechtigkeit doch noch so Viele in der Welt zujubeln und dessen Partei ergreifen.

Dank der offenbaren Intervention der göttlichen Vorsehung! Die Absichten Garibaldi's, der eigentlich nur der Soldat der Revolution ist, sind zu nichte geworden; — seine Legionen sind zerstoßen wie Epheu. Die Tapferkeit der päpstlichen Armee vereitelte die Pläne des raubsüchtigen und heißhungerigen Italiens, und der Papst befindet sich noch in Rom, Herr seiner Staaten, die ihm so treu geblieben sind. — Es fehlte allerdings keineswegs an reizenden Lockungen, dieselben abtrünnig zu machen, und schien leicht einen Aufstand zu veranlassen. Hätten die Römer gewünscht, der päpstlichen Herrschaft los zu werden, so hätten sie ja leicht die Einfälle der Garibaldianer hiezu benutzen können. — Man schrie in die Welt hinaus, wie dieses Volk so gebrückt, so müde sei, wie es seufze unter seinem Sklavenjoch, tyrannisiert „von der schlechtesten aller Regierungen!“ — und doch blieb dieses Volk treu

---

<sup>1)</sup> Wie gehemmt in seinen geistlichen Funktionen, und der Ausübung seines Oberhirtenamtes der Papst unter einem Monarchen werden könnte, sieht man z. B. nur im Kleinen aus der Beknechtung jener Bischöfe, die in Staaten leben, wo die Regierungen sie überall überwachen, ihre Erlasse censiren und wie die byzantinischen Kaiser sogar dogmatifiren und katechesiren wollen. — Die sogenannte 70jährige Gefangenschaft der Päpste in Avignon, und die traurige Geschichte der orientalischen Patriarchen zeigt uns alles das in warnenden Beispielen.

ergeben seinem König und erhob sich wie Ein Mann gegen seine Angreifer.

Man sage jetzt nicht mehr ein Plebisait, d. h. eine allgemeine Volksabstimmung müsse entscheiden, was eigentlich das römische Volk wolle. — Sein Benehmen spricht klar und laut genug. Das Votum spricht aus den Thaten, die vor unsern Augen liegen. — Das römische Volk will bleiben, was es ist, treu seinem Glauben, seinen frommen Sitten und Gebräuchen, treu seinen ehrwürdigen Traditionen und dem liebenswürdigsten aller Herrscher, — der König und Hoherpriester zugleich ist. — Glauben wir ja nicht der Römer sei unglücklich, er erfreut sich einer großen Freiheit. Dieses Volk hat seine Poesie, seine Spiele, seine Feste, seine Theater und seine Vergnügen. Es ist katholisch nur darum verschreit man es.

Was wird noch aus dem Kirchenstaate werden? Die Frage wäre für immer entschieden, wenn alle Mächte Herrn Rouher, ersten Staatsminister Napoleons III. beistimmten, in der Behauptung: „Soll der Papst unabhängig bleiben, so muß er souverain sein, und damit er souverain sei, muß er einen eigenen Staat besitzen. — Die göttliche Vorsehung hat ihm einen solchen angewiesen und der ist Rom, die Hauptstadt der ganzen katholischen Welt.“

In der gesetzgebenden Behörde sprach Minister Rouher das energische Wort: „Nie mals!“ <sup>1)</sup> — mit Bezie-

---

<sup>1)</sup> Der Minister Rouher sprach dieß gewichtige Wort mit solcher Begeisterung und Entschiedenheit, daß es überall in den Herzen der Katholiken den freudigsten Wiederhall fand und von der übergroßen Zahl Goutenkender jener Versammlung mit dem lautesten Beifall aufgenommen wurde. „Der Papst,“ sprach er „bedarf Rom zu seiner Unabhängigkeit. Italien strebt nach Rom, das es als gebietrisches Bedürfnis seiner Einheit ansieht. Wohl an, wir erklären im Namen der französischen Regierung: Italien wird sich Roms nicht



hungen auf die Pretensionen des Florentinercabinetts, das nun bald seinen Sitz auf dem Capitol aufzuschlagen hofft. — Möge dieses Wort von Mund zu Mund, von Stadt zu Stadt, von Provinz zu Provinz, von Reich zu Reich wiederhallen, auf daß es der Ruf aller Katholiken werde, die wahrhaft Unabhängigkeit, Gerechtigkeit und Freiheit lieben, und Rom wird gerettet sein. —

Ja, Niemals! Wird auch Italien in seinem unsinnigen Vorgehen nicht durch das Schwert Frankreichs gehemmt und von seinem Unsinn geheilt, so werden ihm doch Legionen tapferer, immer zum Opfer für den „Girten ihrer Seelen“ gerüsteter Guaven, ja die allgemeine Verachtung aller wahren Katholiken, kräftig genug entgegenzutreten.

Bleibt Frankreich diesem Worte treu, so verdient es ganz gewiß die Ehre: die älteste Tochter der Kirche genannt zu werden, und alle Katholiken der Welt, die ihm dieses von der Vorsehung zugewiesene, glorreiche Vorrecht, von ganzem Herzen wünschen und gönnen; freuen sich dieser Ehre und wünschen, es möge diese ruhmvolle Stellung noch lange behaupten und durch Thaten rechtfertigen. —

Wir aber als Söhne der freien Schweiz wollen ebenfalls Wunsch und Ueberzeugung frei und offen aussprechen in dem Wort: „Der Papst in Rom für immer!“

---

„bemächtigen. Niemals! niemals wird Frankreich diese Gewaltthat an seiner Ehre und an dem Katholizismus dulden.“ — Bravo, bravo! ertönte es von allen Seiten. — Und später bestieg der Minister nochmals die Rednerbühne und sprach: „Als ich sagte „Rom, sprach ich von der Hauptstadt des gegenwärtigen Gebietes, „und ich verstehe unter der Vertheidigung der weltlichen Herrschaft „des Papstes, das gegenwärtige Gebiet in seiner ganzen Integrität. — „Unter Sicherheit versteht die Regierung nicht allein die Ruhe in diesem „Gebiete selbst, sondern auch ernste Garantien, welche die Regierung „Italiens nach so vielen Enttäuschungen uns geben muß.“

Für Italien aber, als Regent von Rom, heiße dieser Viktor Emmanuel, Garibaldi oder Menabrea — gelte ein kräftiges Niemals!“ —

Unser Ruf sei fortan nur der, der tapfern und treuen Krieger des Papstes: „Es lebe Pius IX.“

Genf, den 31. December 1867.

**F. Fleury.**

## Beilagen.

---

### 1. Die Zuaven und andere päpstliche Truppen.

Zuaven nannte man zuerst das französische Infanteriecorps, welches Marschall Klauzel im Jahre 1830 in Algerien aus den kriegerischen Bewohnern des Bezirks Zuavia gebildet, europäisch bewaffnet und eigenthümlich orientalisches Gepräge hatte. Die Zuaven zeichneten sich besonders aus vor Sebastopol und wurden nun im Dienste Pius IX. noch berühmter, so daß Männer aus allen Nationen es sich zur Ehre rechnen, als Zuaven ihr Glück und Leben für den hl. Vater hinzugeben.

Welcher weltliche Fürst hat eine solche auserlesene Schutztruppe! Gilt es mit allem niederwerfendem Ungestüm Bastion um Bastion zu erstürmen, Colonne um Colonne zu sprengen und Wunder persönlicher Tapferkeit zu verrichten, dann müssen die Zuaven voran, jenes Heldengeschloß, von dessen Lobe dermal alle Welt voll ist. Ihr Beispiel eifert daher auch wieder Tausende an, ihnen zu folgen. Es ist indessen schwer, die verschiedenen Streitkräfte der päpstlichen Armee nach ihren Verdiensten zu classificiren. Sieht man auf Kaltblütigkeit, Sicherheit, Festigkeit und militärische Tactik so ist die beste Truppe in der Armee des hl. Vaters das Jägerbataillon, das größtentheils aus Schweizern besteht, zu denen aber auch viele Deutsche gehören. Vortrefflich bedient und ausgezeichnet im Erfolg ist auch die Artillerie. An Wachsamkeit, Schnelligkeit und Energie lassen sich die päpstlichen Gensdarmen von keinem Corps übertreffen, auch haben sie auf allen Punkten in glänzender Weise ihre Schuldigkeit gethan. Die ständigen Dragonerregalations bestehen meist aus Italienern. Man hat sie früher der Sympathie mit den Piemont-

tesen angeklagt. War diese je vorhanden, so haben sie in diesen letzten Kämpfen allen Argwohn getilgt, zu bedauern war nur der traurige Umstand, daß die Reiter wegen Terrainschwierigkeiten nicht oft genug einhauen konnten. Die Antibeslegion, meist aus Franzosen bestehend, hat ihre Bluttaufe empfangen, und ruhmvolle Bravour bewiesen. An der Spitze dieser Legion steht Oberst d'Argy. Er gehört einer guten Familie aus dem Orléanais an, unter seinen Soldaten hält er scharfe Mannszucht und Ordnung, ist hochgewachsen, von stattlichem ächtmilitärischem Aussehen und schöner Figur. Mit den Officieren der Legion lebt er wie ein Vater; um Politisch wenig bekümmern, ist er stets voll Zuversicht, und daß seine gut geschulten Leute mit den Italienern keinen Spas verstehen, das haben sie bei Monte-Rotondo und am blutigen Tage von Mentana bewiesen. Wollte Gott, daß das katholische Deutschland neben der Antibeslegion auch eine deutsche Legion aufstellte, um mit den besten und edelsten deutschen Jünglingen als Wache des Papstes gegen die italienischen Banden zu dienen.

Vergessen wir den römischen Adel nicht. Die Prinzen aus den Fürstenhäusern haben in den Zeiten der Gefahr die beschwerlichsten Dienste gethan. Unter diesen zeichnete sich besonders einer der Tapfersten unter den Tapfern aus, Graf Theobul von Christen, der aus einer der ausgezeichnetsten Familien der Franche-Comté, obwohl Oberst in der neapolitanischen Armee, nur als gemeiner Soldat in der päpstlichen Garde dienen wollte. Garibaldianer und Piemontesen fürchteten diesen wackeren Haudegen. Man übergab ihm ein Peloton, das aus lauter römischen Fürsten und Franzosen aus dem höchsten Adel bestand, und die sich Alle seiner würdig zu machen strebten. Als er früher einmal von einer halben piemontesischen Armee auf einem Berge belagert wurde, schlug er mit den Seiten ohne Kanonen mehrere Stürme ab, zerschmetterte den Feinden mit Steinen die Köpfe, als ihm das Pulver ausgegangen war, und nahm ihnen mehr Flinten ab, als er Leute befehligte. Endlich zog er mit seinen Leuten ab, aber erst nachdem eine Kanonenkugel ihm den Säbel und seine Hand zerschmettert hatte. In päpstliche Dienste aufgenommen betraute man ihn mit einer der wichtigsten nächtlichen Recognoscirungen, und der Bewachung eines der entferntesten Thore Rom's.

An der Spitze der ruhmbedeckten päpstlichen Armee steht General Kanzler, Zeugmeister Sr. Heiligkeit Pius IX. General Kanzler stammt aus einem Lande, das dem hl. Vater in den letzten Jahren viel Kummer und Sorge bereitete, nämlich aus Baden; er ist aus einem deutschen Reiterofficier römischer General geworden, indem er früher in einem der schönen badischen Dragonerregimenter diente. — Schon am 15. November haben 450 Mitglieder des katholischen Casino's in seiner Vaterstadt Bruchsal eine mit Wärme und Innigkeit verfaßte Adresse an ihn abgesandt und darin ihrem Danke, ihrer Freude, und ihrem gerechten Stolz geziemenden Ausdruck gegeben. Ist doch heute General Kanzler der Stolz des katholischen Deutschlands. Er genießt den Dank und die Bewunderung der ganzen katholischen Welt, denn er ist ein ebenso großer Stratege, als er ein eminentes Organisations-talent besitzt. Seine Tapferkeit ist allgemein anerkannt, besonders seit dem J. 1860, seit dem blutigen Tage von Castelfidardo, diesem Marktflecken, der ebenso unsterblich geworden ist, wie Mentana, das den Siegesturm der Mächer von Castelfidardo sah. — Als die kleine Armee La Moricière's vom piemontesischen Heere in mehr als zehnmal stärkerer Anzahl war angegriffen worden, Pimodan den schönsten Helbentod gestorben war und La Moricière nach Ancona zurückgedrängt wurde, da war es Kanzler, der deutsche Officier, der bei Allem das Beste that, und noch rettete, was zu retten war. In Ancona war er Commandant der wichtigsten Redouten und Aussenwerke und gab Beweise von ausgezeichnetem Bravour. Er war es, der bei einem Kriegsrathe, der während der Beschießung in einer Kasematte abgehalten wurde, dem General La Moricière auf seinen Vorschlag die Vertheidigung fortzusetzen, die Antwort gab, daß der General einfach auf sie Alle zählen könne im Leben wie im Tode. Und als bereits die Parlamentärsflagge auf den Bastionen wehte, da hat er noch die letzten Angriffe der Feinde heldenmüthig zurückgeschlagen. So fiel das Auge Pius IX. auf den ausgezeichneten Mann, als es galt, den Waffenminister Grafen von Merode zu ersetzen. Und die Wahl war eine glückliche. Schnell brachte General Kanzler alle seine Reider zum Schweigen, indem er eine ungewöhnliche Energie entfaltete, und überall eine seltene Kaltblütigkeit zeigte. Unzugänglich für Spott und Verhöhnung, that er nur seine Schuldigkeit, und

verfolgte rastlos sein Ziel. So machte er die ihm anvertraute Armee so kriegstüchtig und beseelte sie mit jenem militärischen Geiste, der in der Stunde der Entscheidung die Lorbeeren des Sieges sich zu verschaffen verstand. Die Soldaten Pius IX. sehen mit gerechtem Stolz auf ihren Führer, General Ranzler, den Sieger von Mentana.

(Vergl. Broschüren-Verein Frankf. a./M. 1867, No. 9.)

## 2. Die Zuavenobersten Allet und von Courten.

Oberst Allet aus dem Kanton Wallis, stammt aus einem der alten Schweizergeschlechter, die schon oft ihr Herzblut für die Kirche vergossen hatten. Auch die französische Armee hat von dieser tapfern Schweizerfamilie bereits einen Generallieutenant erhalten. Groß und stark hat Oberst Allet ein martialisches, aber zugleich auch ein herzzgewinnendes Aussehen, er spricht langsam und ruhig. Seine Zuaven behandeln er wie Edelleute. So streng die Disciplin bei ihnen gehandhabt wird, so artig und freundlich wird ihnen auch außer der Caserne begegnet. Wir erwähnen hier auch noch des Generals von Courten aus dem Wallis, dem der hl. Vater ein besonderes Vertrauen schenkt. Die Familie von Courten reicht mit ihrem Geschlechtsregister bis ins Jahr 1020 hinauf, zu welcher Zeit sie sich in Wallis niedergelassen, und sich von jeher im Waffendienste ausgezeichnet hatte, so daß sie bis gegenwärtig 14 Generale unter ihren Familiengliedern zählt, die in Frankreich, England, Spanien, Sardinien, und nun auch in Rom im Dienste standen. — Raphael von Courten, von dem wir hier sprechen, ist der fünfzehnte dieser Generale. Er trat, wenn wir nicht irren, schon im J. 1832 in päpstliche Dienste, und wurde nach dem unglücklichen Ereignisse bei Castelfidardo zum General ernannt. — Zwei seiner Söhne dienen nun auch wieder als Officiere in der päpstlichen Armee und sein Bruder Victor von Courten, der sich im J. 1860 mit einer Pension und dem Grade eines Oberstlieutenants von Rom in den Ruhestand seines heimatlichen Herdes zurückgezogen hatte, zog im August vorigen Jahres noch ein Mal nach Rom, um als gemeiner Soldat in den Reihen der Freiwilligen zum zweiten Mal seinen Dienst dem hartbedrängten Papst anzubieten.

Ein fünftes Glied dieser Familie dient gleichfalls unter der päpstlichen Fahne, es ist dies H. Louis v. Courten Hauptmann, Adjutant des Generals von Kalbermatten, ebenfalls aus dem Canton Wallis. — König Ludwig XIV. hat der ältern Linie dieser Familie ihrer Verdienste wegen den Grafentitel verliehen; etwas später zeichnete der König von Bayern die jüngere Linie auf gleiche Weise aus. Die Familie v. Courten weist auch aus ihrer Mitte mehrere Statthalter in Unterwallis, wie auch zwei oder drei Oberamtmänner der Republik Wallis auf.

### 3. Die Kreuzfahrer.

Zu Anfang des VII. Jahrhunderts war in Arabien ein Betrüger aufgestanden, Namens Muhamed, der sich für einen Gesandten Gottes ausgab, und aus allen heidnischen, jüdischen und christlichen Gebräuchen eine neue Religion zusammenstoppelte. An der Spitze einer räuberischen Schaar plünderte er anfangs Karawanen, eroberte bald Städte und Länder, und zwang mit dem Schwerte die Einwohner zur Annahme seiner neuen Lehre. Seine Nachfolger fuhrten fort, mit Wassengewalt ein Land nach dem andern in Asien und Afrika sich zu unterwerfen, und die Lehre ihres falschen Propheten, mit ihr aber auch Rohheit, Lasterhaftigkeit und drückende Knechtschaft zu verbreiten. Zwar wurde das Christenthum in jenem Landstriche nicht ganz ausgerottet, aber wegen seiner Trennung von der wahren Kirche versank es in jenen Zustand von Erstarrung und Erniedrigung, in dem es jetzt schmachtet. Die Muhamedaner hatten sich auch des hl. Landes bemächtigt, und ihre Raubsucht und Grausamkeit gegen die christlichen Pilger aus dem Abendlande veranlaßte zu Ende des XI. Jahrhunderts die sogenannten Kreuzzüge. Peter von Amiens, ein frommer Wallfahrer erzählte dem Papst Urban II., wie die hl. Stätten, wo der Erlöser gelebt und gestitten, von den Ungläubigen entweißt würden, und unter welchem Drucke dort die Christen seufzten; der Papst faßte den hochherzigen Entschluß, dem Uebermuth der unersättlichen Muhamedaner ein Ziel zu setzen. Er berief die christlichen Fürsten und Ritter nach Clermont in Frankreich und forderte sie zu einem Kreuzzuge gegen die Ungläubigen auf. Die Schilderungen des Wallfahrers Peter von Amiens, die

begeisterte Anrede des genannten Papstes, der anwesend war, und die hochwichtigen Gründe, einen solchen Kriegszug zu unternehmen, erweckte eine solche Begeisterung bei der ganzen Versammlung, daß Alle ausriefen: „Gott will es, Gott will es!“ Im ganzen Abendlande wiederhallte der Ruf und bald stand ein schreckbares Kriegsheer gerüstet. Freudigen Muthes zog es nach Palästina. Unter ungeheuren Anstrengungen und harten Kämpfen wurde endlich Jerusalem erobert und der edle Graf Gottfried von Bouillon, Herzog von Lothringen, zum König eingesetzt. Im J. 1099 nach Christi. Er aber weigerte sich an dem Orte, wo sein Herr und Heiland eine Dornenkrone getragen, sich mit einer goldenen krönen zu lassen, und nannte sich nie anders als Herzog Gottfried. Verrätherei von Seiten der Griechen, Mangel an Nuzt und Eintracht unter dem christlichen Heere, waren Schuld, daß Jerusalem nach hundert Jahren von Neuem wieder in die Gewalt der Türken fiel. Diese griffen nun immer weiter um sich, bis sie endlich im XV. Jahrhundert Constantinopel, die Hauptstadt des griechischen Reiches eroberten, welche schwere Schuld auf sich gehäuft hatte. Doch der Feuereifer und der Heldenmuth der Maltheser und anderer christlicher Ritterorden, und unverkennbarer Beistand der Gottesmutter rettete das christliche Europa, namentlich das in größter Gefahr schwebende Deutschland, daß es nicht der größten Wuth der Türken zur Beute wurde. So unglücklich auch die Kreuzzüge ausfielen, so weckten sie doch überall ein neues geistiges Leben, und wirkten im Ganzen soviel Gutes, Schönes und Edles, daß man in all diesen Ereignissen die Hand der göttlichen Vorsehung nicht mißkennen kann, die sich nun von Neuem in diesem Sturme gegen den hl. Stuhl und in seinen glorreichen Beschüzern geoffenbart hat und stets fort noch zeigen wird.

#### 4. Die päpstliche Schweizergarde. <sup>1)</sup>

**W**enn auch die päpstliche Leibwache, die sogenannten hundert Schweizer, jetzt sind es deren 140, eigentlich nicht zur Armee des Papstes gerechnet wird, können wir die-

<sup>1)</sup> Vergleiche Lütolf, „die Schweizergarde in Rom.“ Einsiedeln, bei Gebr. Karl und Nikolaus Benziger.



selbe doch keineswegs mit Stillschweigen übergehen, da sie vom besten Geiste beseelt ist, und während dieser ganzen schrecklichen Zeit den äußerst beschwerlichen Dienst in Rom selbst mit größter Treue versah, auch mehrmal Anlaß fand sich mit den verwegentsten Feinden, die Rom überrumpeln wollten, siegreich zu schlagen. Diese Truppe bildet die uralte bekannte Leibwache Seiner päpstlichen Heiligkeit. Ihre alte, etwas auffallende Schweizertracht, zu der Raphael noch die Zeichnung machte, und die ebenso alterthümliche Bewaffnung mit Flamberg und Hellebarde, zeigt schon, daß sie nicht im Kampfe auf offenem Felde verwendet werden soll. — Sie besteht aus Schweizern katholischer Religion, bei deren Auswahl nebst großem Körpermaß, unbescholtene Sitten besonders berücksichtigt werden. — Diese Schweizergarde gehört also nicht unter die päpstliche Armee, steht auch nicht unter dem Befehle des Kriegsministers, sondern einzig nur des Cardinal Antonellis, ist aber, wie schon gesagt von so vortrefflichem Geiste beseelt, daß der hl. Vater auf die unbedingte Ergebenheit und Treue dieser Schweizer sich verlassen darf, was von Niemanden bezweifelt wird, der den Bestand des Corps zu beobachten Gelegenheit hat. Der gegenwärtige Commandant derselben, Oberst Alfred von Sonnenberg von Luzern, hat diesen bei der Garde herrschenden ritterlichen Geist an den Tag gelegt, als er im verflossenen Monat October den hl. Vater um die Erlaubniß bat, als Freiwilliger an den Kämpfen gegen die Feinde des hl. Stuhles Antheil zu nehmen, was im Verichte des französischen Generals über die Gefechte bei Mentana und Monte Rotondo in ehrender Weise erwähnt worden ist.

## 5. Der Janiculus Hügel.

Der Berg Janiculus soll seinen Namen von Janus erhalten haben, der sich nach einer uralten Sage in der Urzeit an dem Tiberufer niedergelassen und hier ein Reich gegründet habe. Er soll, so setzt die Sage hinzu, nach einer großen Ueberschwemmung dahin gekommen sein, und dem Janiculus den Namen gegeben haben. Bekanntlich wurde dieser Janus wie Saturnus, welcher nach ihm auf dem Hügel des Capitols Saturnia erbaute, als Gott von den Römern verehrt, und mit doppeltem Antlitz dargestellt, — um dadurch anzuzeigen wie er in die alte und neue Welt zu blicken ge-

würdigt wurde, in die alte Welt, aus der er abstammte, und in die neue, die bei dessen Lebzeiten wieder neu aus dem ihr drohenden Untergange aufzublühen anfang. — Merkwürdig ist aber die Meinung der Gelehrten, und eine alte christliche Ueberlieferung, daß dieser fabelhafte Janus denn doch nicht so ganz aus der Luft gegriffen, und eine ganz eingebilddete Persönlichkeit, sondern kein Anderer, als Noe, der zweite Stammvater des Menschengeschlechtes selber sei; dessen Lebensgeschichte noch in die Urzeit zurück sich erstreckte, und nach der Sündfluth in die neue Zeit hinüberreicht, und so an der Grenzscheide zweier Welten steht, was die Alten durch das doppelte Antlitz vor- und rückwärts anschaulich machen wollten. Er soll, nachdem er die nach göttlichem Plane Sem, Cham und Japhet zugetheilten Länder durchwandert, bis in diese Gegend gekommen sein, und seine Gebeine seien da zur Ruhe bestattet worden, wo Rom nun erstanden ist. Es ist natürlich durchaus nicht unwahrscheinlich, daß die Noachiden nach der Zerstreuung der Völker sich bald in Italien, und namentlich am Tiberflusse niedergelassen haben. Hier auf dieser Anhöhe war es nun also, wo der hl. Apostelfürst Petrus auf Befehl Nero's, Angesichts der ewigen Stadt seinem Herrn und Meister in den Tod folgte; deswegen dieser Ort nun auch S. Pietro in Montorio heißt. Eine schöne kleine Rotunde mit sechszehn Granitssäulen, erhebt sich nun über diese ehrwürdige Stätte. Von hier aus gelangt man in einen unteren Raum, wo man durch eine Oeffnung am Boden den Ort bezeichnet hat, wo selbst das Kreuz des hl. Petrus stand. In der Kapelle hat Bramante, der berühmte römische Architect, der auch diese zierliche Rotunde erbaute, zur Erinnerung an die tiefsinnige Legende der Herkunft Noes, die Figur dieses Patriarchen in schöner Skulptur angebracht. Dieses geschichtlich denkwürdige Monument steht im Hofraum eines Franziskanerklosters, wo schon Kaiser Constantin der Große zu Ehren des Kreuztodes Petri eine schöne Kirche erbauen ließ, die bei der letzten Belagerung Roms bedeutend beschädigt worden ist. Es ist also nicht ohne Bedeutung, daß Garibaldi, der dem Glauben, den der hl. Petrus durch seinen Kreuztod hier besiegelte, ausrotten wollte, auch wünschte, der Heidenruf des Aufstandes möge von den Wäldern der Sabiniſchen Gebirge bis auf die obersten Höhen des Janikulums wiederhallen.

## 6. Die sieben Hügel Rom's.

Die sieben merkwürdigen Hügel Rom's sind:

1. Das Capitol, von wo aus man die ganze Stadt, wie vom Mittelpunkt aus übersehen kann, und wo die erste Burg gestanden haben soll.

2. Der Palatin mit den weitläufigen Ruinen der Kaiserpaläste; — wo auch die erste Stadt soll gestanden haben, — die in's dritte Jahrtausend hinaufsteigt.

3. Der Aventin, mit den vier schönen Kirchen St. Sabina, St. Alerius, St. Prisca und St. Maria del Priorato; darüber hinaus dehnt sich die flache Campagna bis zum Meere aus.

4. Der Coelius, mit den Kirchen der hh. Johannes Paulus und Gregor. Weiterhin die der IV. Coronati, St. Stefan, ein Rundbau, vom Lateran und hl. Kreuz von Jerusalem. Den Gesichtskreis schließt hier das freundliche Albanoergebirg.

5. Der Esquilin, mit den Ruinen der Titusbäder, S. Pietro in Vincoli, d. h. der Kirche, wo die Ketten des hl. Petrus aufbewahrt sind; der Kirche des hl. Sylvesters und Martinus, und vor allem mit der Muttergotteskirche Maria Maggiore (Maria der Größern).

6. Der Viminal und Quirinal. Auf diesem erhebt sich nun die Sommerresidenz des Papstes, wo auch gewöhnlich die Papstwahl im Conclave vorgenommen wird. In der benachbarten Villa Negrini erhebt sich in schneidendem Gegensatz zu den großen Erinnerungen des Alterthums der Centralbahnhof; das reizende Sabinergebirge schließt die herrliche Scene, die man vom Quirinal aus vor Augen hat.

7. Der Vatican, wo ehemals die Gärten Neros waren, und tausende von Christen bei den nächtlichen Spielen in Pech und Stroh eingewickelt als Fackeln angezündet die bacchanalischen Spiele beleuchten mußten. — Nach dieser Seite hin hat sich die moderne Stadt mehr ausgedehnt, und hier steht nun auch die St. Peterskirche und der päpstliche Palast mit seinen 11,000 Zimmern, Wohnungen, Gallerien, Bibliotheksalen, Museen u. s. w.

## 7. Die Jesuitenkirche al Gesù in Rom.

Die Kirche al Gesù ist eine der schönsten in Rom. Hier wird der rechte Arm des hl. Franziskus Xaverius aufbewahrt, und befindet sich auch das Grab des hl. Ignatius von Lojola, dieses Helden des XVI. Jahrhunderts, dessen Lebensgeschichte wohl auch geeignet war, den Muth dieser tapfern Krieger noch mehr zu entflammen. Der Leich des Heiligen liegt unter dem ihm geweihten Altare in einer Urne von vergoldeter Bronze, und ist mit Bergcrystall und Achat ausgelegt. Zwischen vier mit Lapis Lazuli umkleideten Säulen ist über dem Altar eine Nische, in welcher die silberne mit Edelsteinen geschmückte colossale Statue des so ritterlichen Heiligen steht, dessen ehemalige Zelle im anstoßenden Professorenhause, jetzt noch in ihrer ehrwürdigen Armuth und Einfachheit erhalten, gezeigt und hoch verehrt wird. Zu beiden Seiten des Altares befinden sich zwei Marmorgruppen, deren eine das von der wahren Religion gestürzte Heidenthum, und die andere die von der Kirche besiegte Häresie darstellt.

## 8. Subiaco und der hl. Benedict.

Der Ursprung der geschichtlich so merkwürdigen Stadt Subiaco geht bis Nero hinauf, der hier eine Villa mit drei künstlichen Seen hatte. Aber noch bedeutender wurde dieser Ort durch den hl. Benedictus, der sich im fünften Jahrhundert hieher zurückzog, um sich noch im jugendlichen Alter auf sein großes heiliges Werk vorzubereiten. Hier ist die Wiege des in der Folge der Zeit so berühmt gewordenen Benedictinerordens, dem die ganze Kirche und die Civilisation in Europa so viel zu verdanken hat. Hier sammelte der Heilige seine ersten Genossen. Zur Wohnung diente ihm eine der Felsenhöhlen des Berges. Mit der Zeit wandelte man diese Grotten der Mönche in Kapellen und Kirchen um, die in dreifacher Abstufung übereinander sich erheben, und zu deren Füßen sich im Abgrunde der Anio hinwölgt. Hier in einer der Grotten, il sacro speco (die hl. Höhle) genannt, befindet sich eine Statue des hl. Ordensstifters in jugendlicher Gestalt. In einem anstoßenden Gärtchen zeigt man noch den Ort, wo sich Benedict zur Abtödtung in die Dornen warf.

Die schöne Legende erzählt, daß der hl. Franziscus von Assisi 1223 bei einem Besuche dieses hl. Ortes auf wunderbare Weise die Dornen in Rosen verwandelt habe. Unweit dieser hl. Stätten tiefer gelegen, befindet sich das Kloster St. Scholastica, welches der hl. Benedict im J. 520 seiner hl. Schwester dieses Namens erbaute, deren wunderbare Gebetskraft genügend bekannt ist. Wo der Weg vom Städtchen Subiaco gegen das Kloster zu steigen anfängt, steht noch die Kapelle des hl. Placidus, des Schülers des hl. Benedictus.

### 9. Die Cholera in Albano.

Ueber den Schrecken und die Verwirrung, die die Cholera in Albano und der Umgebung veranlaßte, und das wahrhaft edle Benehmen der Quaven bei dieser allgemeinen Bedrängniß, gibt uns ein Augenzeuge folgenden wahrheitsgetreuen Bericht:

Sobald die Cholera in Rom ausgebrochen, flüchtete man sich nach Albano, dort glaubte man sicher zu sein. Viele lebten in Pracht und Uebermuth, Einige spaßten und tranken sogar auf die Cholera hin ihr Glas Wein oder Rhum; alle Abende war die Straße von Albano nach Ariccia voll von Menschen. Man sang, trank und muscirte nach Leibesträften. So ging es bis Mitternacht auf den 6. August. Da brach auf einmal die Cholera aus. Wie ein Hagelwetter war sie herangelommen und man kann sich den Schrecken denken, den diese Kunde verbreitete. Gleich nachher verließen die Priester schon mit dem hl. Sakramente die Kirche und kehrten erst des folgenden Tags Nachmittags 2 Uhr wieder dahin zurück, so viele mußten sie mit den hl. Sterbsacramenten versehen. Wer sich flüchten konnte, floh, und zwar nicht bloß die Fremden und die Römer, sondern selbst die Einwohner von Albano. Viele der Flüchtenden erkrankten auf der Straße oder starben in Rom. Vom 6. auf den 7. August kamen nur in Albano 440 Cholerafälle vor, von denen 130 den Tod zur Folge hatten. Der hl. Vater ließ nun eiligst in väterlicher Sorgfalt Hilfe bringen. Priester und Laien wetteiferten von Rom aus, dem so bedrängten Nachbarstädtchen beizustehen. Vorzüglichem Ruhm erwarben sich auch da wieder, die von den Garibaldianern als Unmenschen, Barbaren und Feiglinge verschrieenen Quaven. Diese warteten den Kranken ab, begruben die Todten und

gingen von Haus zu Haus, um die Todten aufzusuchen, deren sie oft in einem Hause zwei bis drei auffanden, während sonst Niemand bei ihnen geblieben war. Nachdem sie in Albano mit dieser Arbeit fertig waren, gingen sie auf die Felder und in die Wälder, um auch da noch Sterbende und Gestorbene aufzusuchen, wo sie deren wirklich noch viele antrafen, die schon 4—5 Tage lang todt dalagen, die sie dann nach Albano trugen, um sie zu begraben. Einige Tage nach dem Ausbruche dieser Seuche, es war der 17. August, brach ein so ungewöhnliches Ungewitter über das ohnehin so hart bedrängte Städtchen, daß der Blitz sieben Mal einschlug und einige Personen tödtete, was solchen Schrecken verbreitete, daß viele Leute wieder erkrankten und starben.

Unter den von der Krankheit schon bei ihrem Ausbruche Befallenen, befanden sich der junge zehnjährige Prinz Januarius, die Prinzessin Donna Pia und bald darauf deren Mutter, die nach Albano geflohen war. In Zeit von 23 Stunden war diese schon ein Opfer der Epidemie, in einem Alter von 51 Jahren, während ihre zwei Kinder gerettet werden konnten. So stund es in Albano, wo die unerlöschenen Quaden damals wie barmherzige Samaritaner erschienen, und sich nicht minder der augenscheinlichen Gefahr der Ansteckung als in den Kämpfen gegen die Garibaldianer den feindlichen Kugeln preisgegeben hatten.

## 10. Das Grab des hl. Petrus.

Dieses ehrwürdige Grab, vor dessen Altar schon so viele dieser heldenmüthigen Kämpfer sich auf ihren glorreichen Tod vorbereitet haben, wird auch Confession des hl. Petrus genannt, und befindet sich mitten unter der Riesenkuppel der St. Peterkirche, unterhalb des Hochaltars, auf dem nur der Papst allein die hl. Messe liest. Von diesem Hochaltare steigt man durch eine doppelte marmorene Treppe zur Confession hinab, die mit der unterirdischen Kirche in Verbindung steht. Das Ganze ist mit herrlichen Steinarten bekleidet, und von einer Ballustrade umgeben, in deren Umfang beständig 122 Lampen in Form goldener Lilien brennen. Unten steht man ein antikes Bild des hl. Apostel Petrus und Paulus auf Holz gemalt, und eine Truhe, wo die Pallien aufbewahrt werden, welche der Papst den Erzbischöfen zukommen läßt, die er

besonders auszeichnen und ehren will. Von den Bronce-  
thüren der Confession erblickt man in betender Stellung die  
schöne Statue Pius VI., der hier begraben liegt. Ueber diesem  
ehrwürdigen Grabe und dem Altar des Papstes, der von allen  
vier Seiten frei steht und so gebaut ist, daß der hl. Vater  
beim Celebriren sein Angesicht gegen das Volk hinwendet,  
wölbt sich der Baldachin von Bronze, den Papst Urban VIII.  
verfertigen ließ, und wozu das Erz vom Portikus und der innern  
Decke des Pantheons (Tempel aller Götter) genommen wurde.  
Die vier Säulen sind gewunden und mit Laub und Arabesken  
geziert. Man brauchte zu dem ganzen Werke 186,392 Z  
Erz, und für 40,000 Thaler Gold zu den Vergoldungen. Das  
Material und der Arbeitslohn belief sich auf 100,000 Thaler.  
Die Höhe dieses Baldachins beträgt 129 römische Palmen.  
Die Länge der ganzen Peterskirche ist 837, die größte Breite  
607, die Höhe bis zu dem obersten Kreuze auf der Kuppel  
611 Palmen.

## 11. Julius Watts Rufels Heldentod. <sup>1)</sup>

Einer erlauchten englischen Familie entsprossen, trat Julius  
mit seinem ältern Bruder Willfried bei den Zuaven als ge-  
meiner Soldat in die päpstliche Armee. Kaum fünf Monate  
im Dienste hatte er doch schon ruhmvoll mit seinem Bruder  
bei Nerola gekämpft und marschirte gen Monte Rotondo,  
während sein Bruder in Folge der Anstrengungen krank in  
Rom zurückbleiben mußte. — Die beiden Brüder drückten sich  
noch die Hand, beteten leise miteinander ein Vater unser,  
Gegrüßet seist du, und das Salve Regina und verabschiedeten  
sich früh um 2 Uhr, da Julius mit den Waffen in der Hand  
und dem Gepäc auf dem Rücken schon in Reih und Glied  
trat. Es war das erste Mal, daß sie sich trennten, und noch  
waren keine 24 Stunden verflossen, so war des hochherzigen  
Julius Verlangen schon erfüllt, er hatte sein Leben für eine  
heilige Sache geopfert.

Den Tag vorher hatte er sich seiner Gewohnheit gemäß  
durch den Empfang der hl. Sacramente gestärkt. Er kämpfte  
mit Heldennuth und nach dem Zeugnisse seiner Kameraden

---

<sup>1)</sup> Aus dem „Sendboten des göttlichen Herzens Jesu.“ 1868,  
2tes Heft.

sprach er wenig, betete aber oft und viel. Schon beim Beginn des Kampfes verlor er sein Käppi, das ihm eine Flintenkugel hinwegriß, oft lief er große Gefahr, endlich aber fiel er bei Mentana. Eine Kugel, die ein Garibaldianer aus der Nähe auf ihn schoß, drang durch's rechte Auge und verletzete ihm das Gehirn.

Sein Leichnam wurde durch Fürsorge der Frau Stone, glücklich vom Kampfplatze weggetragen und in Sicherheit gebracht. Man fand bei ihm ein von seiner eigenen Hand geschriebenes Gebetbüchlein, das der fromme Jüngling mit sich trug. Die letzten Worte, die er italienisch geschrieben hatte, und die seinen frommen Sinn, seinen freien und hochherzigen Character bezeichnen, lauten also:

#### Lebensregeln für Julius:

„Anima mia, anima mia! Ama Dio, et tira via!“

„Meine Seele, meine Seele! Liebe Gott und strebe vorwärts!“

In diesem Büchlein steht auch ein französisches zartfühlendes Gebet zur hl. Jungfrau und für die Bekehrung derer, die bei all ihren Sünden noch einen Funken der Andacht zu ihr bewahrt haben, und wer weiß, ob nicht die Bekehrung einiger Garibaldianer einem ähnlichen Gebete zu verdanken sei. Das Büchlein ist ein wahrer Schatz von Andacht, der die glühende Frömmigkeit dieses jungen Zuaven offenbart. Er wurde von Allen seines sittsamen Betragens und seiner edeln Gesinnung wegen geliebt. Ein Herr aus Frankreich, sein Freund und ein Priester, ebenfalls Franzose, trugen die Leiche von Mentana nach Rom. Mit einem Kranz von weißen Rosen um das Haupt, ein Crucifix und eine Palme in der Hand und ein Stapulier um den Hals blieb Julius über einen Tag in dieses Freundes Haus ausgestellt, zu dem eine große Menge Volkes hinströmte, um diesen Engel, wie man ihn nannte, zu sehen! Und wirklich, es war rührend den Jüngling da liegen zu sehen. Die Uniform, die der junge Held im Felde getragen, wird, blutig wie sie ist, für bessere Zeiten aufbewahrt, zum Troste für den Vater, der eines solchen Sohnes würdig ist. Bei der Todtenfeier im englischen Collegium trugen die Zuaven, seine Kameraden, während der ganzen Feier den Rosenkranz und eine brennende Kerze in der Hand. Staunen und Rührung ergriff neuerdings alle An-



wesenden, als man den Leichnam zum letzten Male aufdeckte, um ihn in den kleineren Sarg zu legen. Sein Antlitz war durch himmlisches Lächeln, wie verkärt, und die Geschmeidigkeit des ganzen Körpers erinnerte an die altchristliche Grabinschrift: „In Humo pacis.“ (Im Erdenchooß des Friedens.)

Julius zählte nur 17 Jahre und 10 Monate. Gegen Abend wurde er nach St. Lorenzo gebracht, und an einem abgesonderten Orte beigesetzt. Sein Bruder legte zwei Kränze auf das Grab, zu denen er selbst die Blumen im Garten des Papstes gepflückt hatte.

Das Grabmal wird folgende Inschrift bekommen:

Hic ad Martyrum cryptas  
dormit in paco.  
Julius Watts Russel Michael F.  
Anglus claro genere  
Pro Petri sede strenue dimicans  
in acie ad Nomentum occubuit  
III Non, Novembr. an MDCCCLXVII  
an aet. XVII. mens. X.  
Adolescens Christi miles  
Vive in Deo. <sup>1)</sup>

## 12. Zum Bericht über die Erstürmung von Nerola.

Zur Ergänzung dieses Berichtes fügen wir noch bei, was ein päpstlicher Officier aus dem Babilischen geschrieben hat:

„Wir hatten heillose Strapazen zu bestehen, um die Kanonen durch das Gebirg zu schleppen, und mußten zuletzt drei davon nach Monte Rotondo mit einer Compagnie zurücksenden. Als wir nun etwa 1000 Mann stark auf Monte Tibretti losrückten, räumten die Freischärler eiligst den Platz. Man sagte uns, es seien 3000 Rothhemden in der Gegend, welche sich in Nerola, einem sehr festen Neste, vereinigen sollten. Es mochte etwa 11 Uhr sein, als beide Colonnen vor Nerola ankamen. Dieses Dorf liegt auf einer Anhöhe, und

<sup>1)</sup> Hier neben den Gräbern der Martyrer schlummert im Frieden Julius Watts Russel; ein Engländer berühmter Abkunft. Muthig kämpfend für den Stuhl Petri fiel er in der Schlacht bei Mentana am 3. Nov. des Jahres 1867, im Alter von 17 Jahren und 10 Monaten. Jugendlicher Streiter Christi, lebe in Gott.

wird von einem alterthümlichen Fort der Colonna Sciarra vertheidigt. Die Antibeslegion, und die Schweizer-Scharfschützen unter dem Commando des Major Sirlot blieben auf dem rechten Flügel, unterdessen die Zuaven am linken Flügel unter dem Commando des Majors de Trausures den Bergkegel von Nerola umgingen, um gleichzeitig mit dem rechten Flügel den Angriff zu beginnen. Im Centrum stand mit einigen Compagnien der Zuavenoberstlieutenant de Charette. Eine Abtheilung Scharfschützen war zur Arrieregarde detachirt, um die Straße von Montorio Romano im Auge zu behalten, von wo aus die Garibaldianer in den Rücken kommen konnten. Um 11 Uhr eröffneten die Zwölfpfünder Feldbatterie unter Leitung des Officiers Quatrebarbes, ehemaligen Generalstabchefs des Generals Lamoricière, ihr Feuer gegen den südöstlichen Thurm des Forts, welcher bald über die Garibaldianer zusammenstürzte. Das war das Zeichen zum Angriff. Das Feuer wurde eingestellt, und auf der ganzen Linie Sturm geblasen. Unter dem begeisterten Rufe: „Evviva Pio nono!“ setzten sich die Sturmcolonnen in Bewegung. Unterdessen war auch der linke Flügel zum Sturm vorangegangen, und die steilen Feldwege hinaufgелеttert, das nördliche Thor wurde eingenannt, und die Garibaldianer aus den nächst gelegenen Häusern vertrieben. Auch auf der südlichen Seite hatte die Legion alle vorgeschobenen Posten mit dem Bajonnette erstürmt. Vorzüglich zeichnete sich der junge Marquis von Vignancourt dabei aus. — Bald war nun ganz Nerola erstürmt. Die Päpstlichen machten 160 Gefangene, darunter den Commandanten der Freischaaren, Conte Valentini, und drei Officiere von den „Tausend von Marsala“; drei Risten Munition, Pferde und 300 Gewehre waren die Beute. Zwölf Päpstliche waren todt oder verwundet. Als wir das Fort besetzt hatten, zeigte sich die Hauptbande unter Menotti Garibaldi abermals, zwar nur auf 1000 Schritte Entfernung, doch jenseits der Grenze, weshalb wir nichts machen durften. Vor unserm Abzuge zerstörten wir das Fort, zerschlugen die gewonnenen Waffen, und warfen sie nebst der Munition in eine Cisterne; denn wir konnten diese Dinge nicht mitnehmen. Wir kamen Nachts 9 Uhr nach Monte Rotondo zurück, wo uns die Bevölkerung mit Jubel empfing. Der amerikanische Consul, der um sich Motion zu machen, auch dabei gewesen

war, versicherte, er habe nie Soldaten mit solchem Muths und solchem Feuer sich auf den Feind werfen sehen. Und er hat den vierjährigen Krieg in Amerika mitgemacht.

### 13. Protestation des Oberst d'Argy.

Rom, den 19. October 1867.

Herr Geschäftsträger!

Habe die Ehre Ihnen ein Journal von Florenz, die *Riforma* vom 17. October zuzusenden, die mich beschuldigt, „die gefangenen Garibaldianer zu erschießen.“ Ich protestire aus ganzer Seele gegen eine solche Niederträchtigkeit. Frankreich, der tapfersten und zugleich hochherzigsten Nation der Welt angehörend, will ich meine 45 Jahre ehrenvollen Dienstes, durch keine so unedle That beslecken.

Die römische Legion, die ich zu befehligen die Ehre habe, bildet theilweise auch die Armee des hl. Vaters; hätte ich einen grausamen Befehl gegeben, so hätte ihn das Herz Pius IX. gewiß sehr mißbilligt. In Villacorso machte die Römische Legion 47 Gefangene, unter denen sich fünf Officiere und der Sohn Nicoteras befanden; die Legion betheiligte sich auch an der Gefangennehmung von 150 Garibaldianern bei Nerola; man möge diese fragen, ob nur Einer dieser Gefangenen sich über meine Leute beklagt habe. Täglich besucht sie einer meiner Officiere, alle sind mit Kost und Behandlung zufrieden. — Da haben Sie meine Antwort, Herr Geschäftsträger! wollen Sie dieselbe gefälligst meiner Landesregierung zustellen, nicht daß ich befürchte, von der französischen Armee nachtheilig beurtheilt zu werden, wohl aber um den Pariserblättern, welche die Verleumdungen italienischer Zeitungen nachgeschrieben haben, zu beweisen, daß sie nur das Echo einer abscheulichen Lüge waren.

Ich bin ic.

d'Argy.

### 14. Der Versuch die Casernen in Rom in die Luft zu sprengen.

Hierüber berichtete noch ein Augenzeuge folgendes: Am 22. October Abends hätte die Revolution in Rom ausbrechen sollen. Die Garibaldianer wollten alle Casernen in

die Luft sprengen; die Caserne bei der Porta de Popolo, die von Cimara, die Caserne von Sarristori bei St. Spirito, alle waren unterminirt. Zum Glück oder Unglück ist nur die Mine von St. Ristoro losgegangen, wodurch sechszehn Gemächer einstürzten und ungefähr 35 Zuaven verunglückten, darunter 21 getödtet und 14 schwer verwundet wurden. Glücklicherweise war noch eine Zuavencompagnie auf der Patrouille, sonst wären auch die getödtet worden. Man kann sich keine Vorstellung von dem erschrecklichen Knalle der Explosion machen. Durch ganz Borgo-Vecchio, Piazza, S. Giacomo und S. Spirito, lange Gassen und große Plätze blieben keine Fensterscheiben mehr ganz; ja sogar von S. Giacomo bis zur St. Peterskirche löschten alle Gaslaternen und Gaslampen aus. In den übrigen Casernen löschte der Pulversaden aus, oder wollte nicht brennen. — Ueber das Losbrennen dieser Mine bei S. Ristoro oder wie Andere sagen Sarristori, berichtet ein dort im Dienste stehender Zuave: Unter der Caserne waren nicht minder als 50 Pulverfässer eingelegt worden, die alle durch einen Schwefelsaden verbunden waren. Wären diese Fässer entzündet worden, so wäre die ganze Caserne mit ihren 750 Soldaten in die Luft geflogen, daß damit aber nur Ein Pulversatz Feuer fing, hatte Gottes Vorsehung eine Ratte geschickt, welche die Schwefelschnur durchbiß, wodurch die Leitzung unterbrochen wurde.“

## 15. Das Capitol.

**D**a die Revolution ein ganz besonderes Augenmerk auf das Capitol zu haben scheint, und dieses als Residenz für Victor Emmanuel bestimmt ist, wollen wir Einiges über dasselbe sagen. Man hat in neuerer Zeit die ältere Geschichte Roms in das Gebiet der Sagen verwiesen. Aber darin stimmen doch Alle, welche sich mit der Urgeschichte Roms beschäftigt haben, überein, daß auf dem Palatin die älteste Stadt, später von ihrer Form die *urbs quadrata* (die viereckige Stadt) genannt, gestanden habe, während einige auf dem capitolinischen Hügel eine noch ältere Burg annehmen wollen.

Nach der römischen Geschichte baute auf dem dortigen Hügel Tarquinius Priscus 614 v. Chr. die Burg des alten Roms, die aber erst später vollendet wurde. Im sullanischen

Bürgerkriege, und in den Kriegen des Vitellius und Vespasian um den Kaiserthron wurde das Capitol verbrannt, aber jedesmal wieder prächtiger aufgebaut. Auf der Westseite stand der Tempel des Jupiter-Capitolinus mit drei Zellen, der des Jupiters, der Juno und der Minerva; das erste Heiligthum des Reiches, von den Römern als das Unterpfand der Gunst der Götter betrachtet. Dach und Pforten desselben waren von Erz und schwer vergoldet, die Statue des Gottes golden, sitzend auf einem Throne von Gold und Elfenbein. Die Pracht des andern Schmuckes war dem entsprechend. Auf dem Capitolium wurden die wichtigsten Archive, der Staatsschatz, die sybillischen Bücher u. s. w. aufbewahrt. So stattlich auch die Bauten sind, die jetzt den capitolinischen Hügel zieren, so geben sie dennoch keinen Begriff von der alten Pracht, die einst diesen denkwürdigen Hügel zierte. Dafür erglänzte aber auch hier, nach Constantinus d. Gr. Sieg über Maxentius, zuerst das hl. Kreuz, das Zeichen der Erlösung auf der hohen Burg, und fand dann seinen Abglanz und Widerschein auf der Krone des christlich gewordenen Kaisers, und nach und nach auf den Thürmen der Kirchen und Basiliken der ewigen Stadt. An der Stelle des capitolinischen Jupiters, des stolzen National-Heiligthums, dem Sitze des Götterkönigs erhebt sich nun die Marienkirche *Ara Caeli*, wo nach der Sage, dem Kaiser Augustus die göttliche Jungfrau mit dem Kinde erschien. Hier auf diesem Hügel befindet sich auch der in der Geschichte so merkwürdige Tarpeische Fels, von wo herab zum Tode verurtheilte Verbrecher, darunter auch glaubensstreue Christen, in den Abgrund gestürzt wurden. Im Garten der *Casa Tarpea* erhält man eine Vorstellung von der Höhe des Felsens. Wenn aber auch von der alten Herrlichkeit des Capitols fast keine Spur mehr vorhanden ist, so blieb uns dort dafür eine andere Herrlichkeit aufbewahrt, die einem wahren Christen kostbarer erscheint als alles Uebrige. Es ist dies der mamertinische Kerker, unterhalb des ehemaligen Göttersitzes; jetzt *Ara Caeli*, am Fuße des Capitols, wo die zwei Apostelfürsten Petrus und Paulus eingekerkert waren, und von wo aus man Petrus auf die Höhe des Janiculum's an's Kreuz, den Paulus die Straße nach Ostia hinaus zur Enthauptung führte. Das Gefängniß bestand aus zwei übereinander in die Felsen eingeschnittenen Höhlen. Die Gefangenen wurden in beide Räume mittelst Stricken hinab-

gesenkt, um nicht selten dem Hungertode überlassen zu werden. So verschnachtete hier der unglückliche Jugurtha, Cicero ließ hier die Mitverschwornen Catalina's erdrosseln; auch Coras, das Haupt der jüdischen Gefangenen, welche Titus nach der Zerstörung Jerusalems nach Rom führte, fand hier den Tod. Nach einer Stelle des Josephus Flavius scheint es, daß die Staatsverbrecher und die im Triumph aufgeführten Feldherrn und Fürsten in diesen schauerlichen Gefängnissen hingerichtet wurden, während der Triumphator auf dem Capitol dem Jupiter opferte, dieser Kerker durch das Marterthum des hl. Apostelfürsten nun geheiligt, ist zu einer Kapelle geworden, die man *S. Pietro in Carcere* nennt. Im Vorhause dieser Kapelle steigt man auf 28 Stufen in ein anderes Gewölbe hinab, das ursprünglich nur durch die schmale Oeffnung von Oben zugänglich war. Ein zweites Loch auf dem Boden führt zu dem tiefen Raum, der jetzt durch eine Treppe zugänglich ist, wo noch eine klare Wasserquelle sprudelt, die auf das Gebet des hl. Petrus aus dem Felsen entsprungen sein soll, aus welcher die Gefängnißwärter Processus und Martinianus nebst vierzig Gefangenen von den zwei hl. Aposteln Petrus und Paulus die Taufe empfingen, die dann wie diese den Martyrthod starben. So ist nun das Capitolium, jetzt Campidoglio genannt, einer der merkwürdigsten Hügel der Stadt und der Christenheit, wo die Hölle durch das Kreuz besiegt nur allzugerne wieder ihren Thron aufrichten und ihre Herrschaft über die Welt erneuern wollte. — Hier war es also auch von wo aus die Verschwörer das Zeichen zum Aufstande, zum erschrecklichsten Morden und Sengen geben sollten, um auf den Leichen der erschlagenen Kinder der Kirche Ruinen der geplünderten und verbrannten Kirchen und Palästen, auf dem christlichen Rom, das alte Heidenthum wieder zu errichten, und die Gräucl desselben in zehnfachem Maße zu erneuern.

## 16. Ponte Mollc.

Ponte Mollc ist dem christlichen Geschichtsforscher noch besonders merkwürdig, denn hier bei dieser Brücke war es, wo Constantin d. Gr. den Maxentius besiegte, welcher von derselben herabstürzend, in der Tiber ertrank. Bei dieser berühmten Schlacht litt auch die Brücke so bedeutend, daß sie später von Holz hergestellt werden mußte, bis Papst Nico-

laus VI. sie wieder in Stein aufführen ließ. Von der alten Brücke sind nur noch die Pfeiler übrig, die ehemals auf denselben befindlichen Thürme ließ Pius VII. abbrechen, und die Brücke in ihrer jetzigen Gestalt durch den Architekten Valadier herstellen. Sie liegt östlich von der Stadt, der Uebergang der alten Via Flaminia über die Tiber, ist der Pons Milvius, vom Censor Aemilius Scaurus, 208 v. Chr. erbaut. Auf zwei Spaziergängen die von Porta de Popolo nach dieser Brücke führen, findet man die vornehme römische Welt. Ein stiller einsamer Gang führt in weitem Bogen an dem hohen Ufer der Tiber bis zu Ponte Molle auf's Schlachtfeld, wo das Christenthum den Sieg erwarb, und darüber hinaus bis Acqua Acetosa, dem beliebten Sauerbrunnen Roms. Es bieten sich hier schöne Punkte mit dem Blick auf Rom und St. Peter. Jenseits des Flusses erhebt sich Monte Mario mit den reizenden Villen Madama und Mellini.

### 17. Gräuel der Garibaldianer.

Die Niederträchtigkeiten auf das Höchste zu treiben, fehlte nur noch das Gift. — Auch davon schreckten die Revolutionärs nicht zurück. Da sie die Zuaven nicht mit Waffen besiegen konnten, versuchten sie es mit Gift, indem sie ihnen vergiftete Cigarren anboten. Glücklicherweise ward auch diese Hinterlist bald entdeckt. Mehrere sehr glaubwürdige Zeitungsblätter berichteten auch, daß es den Verräthern gelang, einen Judas unter der sonst so bewährten treuen Dienerschaft des hl. Vaters mit Geld zu bestechen, den edelsten und großmüthigsten aller Fürsten zu meucheln. Eine unbegreifliche Angst ergriff aber den Unglücklichen; er warf sich zitternd und hebend zu den Füßen Pius IX., bekannte ihm sein entsetzliches Vorhaben, und bat ihn unter heißen Thränen um Verzeihung. — Er erhielt großmüthig Vergebung. Jetzt befindet er sich in einem Kloster, wo er in Abgeschiedenheit von der Welt, Zeit und Gelegenheit hat, die Erbarmung Gottes zu preisen, die ihn von einem so fürchterlichen Attentate, dessen Folgen nicht zu ermessen wären, abgehalten hatte. Die Niederträchtigkeit und teuflische Bosheit dieser Partei offenbarte sich aber noch schlagender in einem Plane, den man gleichfalls aufgefunden hatte. Diesem zufolge waren mehr den 9000 Personen bezeichnet, die man nach gelungenem Aufstande er-

morbet hätte. Um den hl. Vater Pius IX. zu nöthigen, freiwillig seiner Macht zu entsagen, wollte man ihm drohen seine treuesten Freunde und Rathgeber vor seinen Augen niederzuzumeln, deren Blut er, seiner hartnäckigen Widerseßlichkeit wegen zu verantworten hätte, so daß die ganze Welt erkennen könnte, daß nur er an diesem Blutbade schuldig sei. Wollte er auch dann nicht nachgeben, so würde ihm sein eigenes Haupt abgeschlagen und auf einer Stange durch die ganze Stadt getragen. So schwer auch ein noch nicht ganz verdorbenes Menschenherz diese Pläne glauben kann, so scheinen sie doch keineswegs unmöglich zu sein, wenn man bedenkt, was auch in der französischen Revolution vorgekommen ist, und was Garibaldi selbst in seiner Proclamation der römischen Hyder, dem Papste geschworen hatte.

### 18. Aus dem Leben Pius IX.

Johann Maria Mastai Ferretti, aus der durchlauchten Familie der Grafen von Mastai wurde den 13. Mai 1792 zu Sinigaglia, in der zum Kirchenstaate gehörigen Landschaft Urbino-Pesaro, geboren. Schon von frühester Kindheit an wachte Gottes Vorsehung offenbar über ihn, durch deren besondern Schutz er so vielfältigen Gefahren entging; daß man auch auf ihn die Worte der hl. Schrift hätte anwenden können: „Was wird wohl aus diesem Kinde werden?“ — So wäre er z. B. in einem tiefen Schloßgraben ertrunken, wäre er nicht wie ein zweiter Moses durch einen muthigen Baurenjungen aus demselben gezogen worden. Ein Anflug von fallendem Neh hinderte ihn in den Militärstand zu treten, doch eine Wallfahrt nach Loreto befreite ihn von diesem sonst fast unheilbaren Uebel. Priester und Chorherr in Rom geworden, wurde er bald auch als Auditor von Papst Leo XII. nach Chili in Amerika gesendet, wo er sich durch Geschäftsgewandtheit und apostolischen Eifer rühmlichst auszeichnete, aber auch da wieder fast wie durch ein Wunder bei einem Meeressturm von einem Fischer gerettet wurde, dessen kleiner Fischhandel seither so gesegnet wurde, daß er nun ein sehr reicher Gutsbesitzer Amerikas geworden ist. Graf Mastai Ferretti kehrte aber wieder nach Rom zurück, wo er durch seine treffliche Verwaltung mehrerer römischer Spitäler und Wohlthätigkeitsanstalten die Aufmerksamkeit Papst Gregors XVI.



auf sich zog, der ihn im Jahre 1827 zum Erzbischof von Spoleto, und den 24. Dezember 1840 zum Cardinalpriester von St. Peter und Marcellinus ernannte. Zugleich wurde er Bischof von Imola, wie früher Pius VII.

Nach dem Tode Gregors XVI., den 1. Juni 1846, wurde über alle Erwartung schnell zu einer neuen Papstwahl geschritten, und als der Bischof von Imola als Cardinal sich deswegen nach Rom begab, soll sich auf seine Kutse eine weiße Taube niedergelassen haben, die erst in Rom wieder in die Höhe flog und sich auf das Staatsgefängniß niedersetzte, was man als eine ganz besondere Vorbedeutung seiner Erhebung und milden Regierung auslegte. — Als Scrutator oder Stimmenzähler beim Conclave sank er ohnmächtig zusammen, als er seinen Namen so oft lesen mußte und die Stimmen der Cardinäle fast alle auf ihn sich vereinigten. Dieß geschah den 16. Juli 1846, und am 21. gleichen Monats wurde er schon feierlichst gekrönt.

Aus besonderer Verehrung Pius VII., der ebenfalls Bischof von Imola gewesen, nahm er den so verhängnißvollen Namen seines Wohlthäters an, dem er an apostolischem Sinne und in Kreuz und Leiden so ähnlich geworden ist, und das Crux de Cruce (Kreuz vom Kreuze) der bekannten Prophezeiung in so hohem Grade rechtfertigte. Gleich bei seinem Regierungsantritte ertheilte er eine großartige Amnestie für die, welche wegen politischen Vergehen unter der vorigen Regierung verurtheilt worden waren und ließ so viele und durchgreifende Reformen in der politischen Verwaltung des Kirchenstaates im Sinne der liberalen Politik eintreten, daß er dadurch, sowie durch seine persönliche Liebenswürdigkeit, in Bälde nicht bloß der Liebling Italiens, sondern auch der ganzen Welt geworden ist. Am 23. April 1848 gab er dem Kirchenstaate eine freisinnige Verfassung und erreichte damit die Grenze der für ihn und seine Stellung möglichen Conzessionen, so daß von nun an sein so berühmtes und gefürchtetes „Non possumus“ anhub, an dem sich alle Gelüste der Großen und Mächtigen, sowie aller Revolutionäre brechen sollten. — Das „Evviva Pio nono“, das früher überall ertönte, wurde bald vom „Crucifige“ (kreuzige ihn) verdrängt. Die in Italien ausgebrochene revolutionäre Gährung durchbrach alle Schranken. Der vor Kurzem fast vergötterte Papst war in Rom selbst nicht mehr sicher. Sein Staatsminister Rossi,

früher ein Haupt der Liberalen, wurde von den Revolutionären meuchlings ermordet, und Pius selbst konnte kaum noch in der Nacht vom 24. auf den 25. Nov. 1848 durch Hilfe des bayerischen Gesandten, Grafen Spaur, ihren Händen entfliehen. Der König von Neapel nahm ihn mit hohen Ehren auf, und Pius wohnte dann Anfangs zu Gaeta, später zu Portici, gerührt und erfreut durch die Theilnahme der ganzen Christenheit, die ihm mit Gebet und Liebesgaben zu Hilfe kam.

In Rom aber wurde eine solche Schreckensherrschaft durchgeführt und das revolutionäre Regiment hauste derart in der ewigen Stadt, daß das damals republikanische Frankreich in's Mittel treten und wieder Ordnung schaffen zu müssen glaubte. Den 2. Juli 1849, am Feste Mariä Reinigung, wurden die Usurpatoren aus Rom vertrieben, die revolutionären Behörden abgesetzt und die Franzosen beim Einzug in die Stadt Rom mit Jubel empfangen. Indessen kehrte Pius doch erst den 12. April 1850 in die Stadt Petri zurück und sein Einzug war eben so freudig und festlich, als seine Flucht alle Gutdenkenden mit Furcht und Entsetzen erfüllt hatte. — Mit der Rückkehr nach Rom hat sich aber die Last seines Kreuzes nicht erleichtert, mit jedem Tage nahm es im Gegentheile zu. Bald wurde ihm ein Stück nach dem andern von seinen Provinzen entrissen, und er, der friedfertigste aller Fürsten, der zärtlichste aller Väter, der gerechteste aller Regenten, genöthigt, beständig eine Heeresmacht zu erhalten, um gegen fremde Ueber- und Eingriffe zu protestiren. Wie die Juden beim Aufbaue ihres neuen Tempels unter Zorobabel in der einen Hand das Schwert, in der andern die Bauwerkzeuge halten mußten, so mußte Pius IX. beständig gegen seine offnenen und verdeckten Feinde im Felde stehen, und doch stetsfort den Aufbau der Kirche befördern. —

Mitten in diesen Kämpfen und peinlichsten Leiden hat Pius IX. eine so schöpferische Wirksamkeit bewiesen, wie die Jahrbücher der Kirche wenige ähnliche aufweisen. Nicht bloß auf Ein Land oder auf Einen Zweig der Thätigkeit erstreckte sich diese. Während wir sehen, wie er im fernsten Asien und Australien, in Süd- und Nordamerika und selbst in den unzugänglichsten Wüsten Afrika's zweiundzwanzig Missionsstätten errichtete, finden wir auch, wie er schöpferisch neue Erzbisthümer und Bisthümer, ja ganze Kirchenprovinzen errichtet und organisiert, und in verschiedenen fremden Ländern nicht

weniger als neunzig oberhirtliche Stühle geschaffen hat. Ebenso fruchtbar war sein Wirken in Europa, wo er neunzehn Erzbischümer neu gründete und denselben vierzig neue Bischümer beigesellte. Die von ihm ernannten Bischöfe belaufen sich auf achthundert und darüber und die gegenwärtig noch lebenden Cardinäle sind bis auf Wenige von ihm erwählt. Von den vielen Concordaten, die er mit den entferntesten Reichen abgeschlossen, den neuen Seminarien und andern religiösen Anstalten, seinen vielen Allocutionen und Enzykliken, den fünf Jubiläen, der Erhebung des hl. Hilarius zur Würde eines Kirchenlehrers u. s. w. dürfen wir, um nicht zu weitläufig zu werden, gar nicht reden — Wie väterlich er sich Polens annimmt, und wie unerschrocken er gegen Rußland auftritt, ist allbekannt. Der Gallicanismus in Frankreich ist vorzüglich durch ihn überwunden. Für die Reformation des Welt- und Ordensklerus ist Niemand thätiger als Pius IX. In sieben- zehn Beatifikationen und Canonisationen hat er an dreihundert Martyrer und Bekenner, Jungfrauen und Wittwen kirchlicher Verehrung würdig erklärt. Herrlich war die am 8. Dezember 1854 stattgefundene dogmatische Definition der unbefleckten Empfängniß Mariä durch eben diesen Papst in Anwesenheit von hundertsechundsiebenzig Cardinälen, Patriarchen, Erzbischöfen und Bischöfen. Gerade zehn Jahre später, also im Jahr 1864 setzte Pius durch seinen weltberühmten Syllabus (die Verdammlung einer langen Reihe Irrthümer unserer Zeit) die ganze Welt von Neuem in Bewegung, die Guten in Bewunderung, die Bösen in Aerger und Aufruhr. —

Die große Petersfeier, den 29. Juni 1867 war ein Ereigniß von unermesslicher Tragweite, eine Feier, wie noch kaum je ein Papst sie angeordnet hat; — und wenn er noch den letzten Wunsch und Plan seines Herzens, das allgemeine Concilium verwirklicht hat, so wird er mit dem greisen Simeon sagen können: Nun, o Herr, lässest Du deinen Diener im Frieden fahren.

## 19. Papst Leo und Attila.

Attila, der Schrecken der Welt und die Geißel Gottes genannt, dem nichts widerstehen konnte, bezeichnete an der Spitze seiner Hunnen alle seine Schritte mit Werthmalen seiner Grausamkeit. Er verheerte Mailand und eroberte Pavia.

Kaiser Valentinian III. getraute sich nicht, dem entseht-  
lichen Sieger zu widerstehen und schloß sich in Ravenna ein.

Rom's Einwohner geriethen in Verzweiflung und erwarteten zitternd und bebend den furchtbaren Hunnenkönig vor ihren Thoren. Damals saß Leo der Große auf dem Stuhle Petri, und hatte er allein noch Muth und Liebe genug, seine Herde gegen die andringenden Wölfe zu beschützen. Begleitet von dem Consul Avienus und von Prigetius, dem frühern Präfecten von Rom, reiste er dem Hunnenkönige entgegen, den er bei Ambulejum, nächst Ravenna antraf. Der König empfing den hl. Oberhirten gegen alle Erwartung mit der höchsten Ehrerbietung, gab ihm günstiges Gehör, versprach dem Reiche Frieden, unter Vorbehalt eines jährlichen Tributs und stellte alle Feindseligkeiten ein. Baronius meldet, nach einem Schriftsteller des achten Jahrhunderts, Attila habe zwei ehrwürdige Männer, die man für die hl. Apostel Petrus und Paulus hielt, an der Seite des hl. Leo gesehen, während dieser Papst ihn anredete. —

## 20. Das große hl. Geispsital in Rom.

Dieses Spital, Archispedale de St. Spirito genannt, ist eine großartige Anstalt, die fast einer kleinen Stadt gleicht, wurde von Papst Innocenz III. 1198 gegründet, welcher ihm auch ein Findelhaus beifügte, das erste in der christlichen Welt. Während des Aufenthaltes der Päpste in Avignon gerieth Beides, wie fast Alles in Rom, in Verfall. Sixtus IV. erneuerte sie im fünfzehnten Jahrhundert und Papst Pius IX. trug auch Vieles zur Erhaltung und Erweiterung dieser Anstalt bei. Mehr als sechszeihundert Kranke können hier versorgt werden, und es geschieht dies ohne Unterschied des Standes, der Religion und der Herkunft. Es werden aber hier nur Kranke männlichen Geschlechts versorgt, indem für weibliche anderswo ebenso milde gesorgt ist. — Im Jahre 1861 hat Pius IX. diesem Spital gegenüber ein wohl eingerichtetes Militär-lazareth eröffnet, das fünfhundert Kranke aufnehmen kann. Zwölf Aerzte und Chirurgen behandeln die Kranken. Der innere Dienst ist barmherzigen Schwestern anvertraut; die Seelsorge liegt den Vätern des Kapuziner-Ordens ob. Im Ganzen sind zweihundert Personen zur Bedienung der Kranken verwendet. — Das Hospital hat eine

ausgezeichnete Apotheke und eine bedeutende Bibliothek. König Ludwig XIV. war ein freigebiger Wohlthäter desselben. — Das Findelhaus kann 3000 Kinder aufnehmen und wird von barmherzigen Schwestern versehen. Sind die Kinder erwachsen, so werden sie als Arbeiter auf den Gütern des Spitals verwendet; oder erlernen ein Handwerk oder werden in irgend einem andern Hospiz unterbracht. Jährlich finden durchschnittlich 800 Kinder Aufnahme.

## 21. Die Sixtinische Kapelle im Vatikan.

Diese Kapelle, Capella Sixtina genannt, in einfachem, edlem Style erbaut, ist die Kapelle, in welcher der hl. Vater mit seinem Cardinals-Collegium am öftesten erscheint, um dem Hochamte oder der Vesper an gewissen Festtagen oder Vigilien beizuwohnen, oder selbst auch gewisse Ceremonien in eigener Person vorzunehmen. Diese Tage sind die Beschneidung Christi, Epiphanie; jeder Fastensonntag, der grüne Donnerstag, der Charfreitag und Ostersamstag, Ostermontag und Dienstag, Samstag in Albis, Vorabend von Christi Himmelfahrt, Pfingsten, Dreifaltigkeitssonntag; Frohnleichnamsfest vor der Prozession, die von dieser Kapelle aus ihren Anfang nimmt und in St. Peter geschlossen wird; die vier Adventsontage, unbefleckte Empfängniß Mariä, Weihnachtsvigil, St. Stephan, St. Johannes und St. Sylvester; dergleichen assistirt der hl. Vater in dieser Kapelle dem Hochamte am Jahrestage seiner Krönung; am Gedächtnistage Gregor XVI., und aller verstorbenen Päpste und Cardinäle. —

Die unter Sixtus IV. gefertigten Wandmalereien sind durch einen Fries von weißem Marmor getheilt, in der untern Abtheilung befanden sich früher die berühmten Teppiche Raphaels aufgehängt; über denselben sieht man jetzt noch Vorstellungen aus dem alten und neuen Testamente. Links vom Eingange Bilder aus dem Leben Moses, und rechts aus dem Leben des Heilandes. Diese Werke von bedeutendem Kunstwerth, werden gewöhnlich fast übersehen, da die Kunstschöpfungen Michel Angelos das Interesse allzusehr in Anspruch nehmen. Diese, welche der Sixtina so große Bedeutung in der Kunstgeschichte geben, füllen das ganze Deckengewölbe und die große Wand hinter dem Altare. — In den Deckenbildern hat M. Angelo die erhabene einfache Poesie der hl.

Schrift auf ebenso großartige, als einfache Weise in Gemälden wiedergegeben. Man kann wohl nicht im Wille dem hl. Worte der Bibel näher kommen, als es dem genialen Maler gelungen ist. Das jüngste Gericht, welches sich an der hintern Wand sechzig Fuß hoch erhebt, malte Michael Angelo im Auftrage Clemens VII., vollendete es aber erst unter Paul III., und enthüllte es zum ersten Male am Weihnachtsfeste 1541. Dieses berühmte Werk, worin der große Meister nicht nur seinen christlichen Ernst, sondern auch die unerschöpfliche Fülle seiner Phantasie beurfundet, theilte sich in zehn überreiche Gruppen ab. — Offenbar geht durch alle diese großartigen Darstellungen ein einheitlicher Gedanke, auf welchen sich auch die älteren Bilder an den Wänden beziehen. Es ist die Geschichte der Offenbarung, welche mit der Schöpfung beginnt, und einst mit dem Weltgerichte schließen wird. So war es nun auch gewiß ein schöner und edler Gedanke, daß Pius IX. in dieser Kapelle, die übrigens einer beträchtlichen Kirche gleicht, in der er für so viele gottesdienstliche Uebungen, mit seinen Cardinälen vor den Stufen des Altars sich einfindet, und das Gedächtniß seiner verstorbenen Vorgänger und Cardinale feiert, nun auch in so rührender Weise sich der gefallenen Kämpfer erinnern wollte.

## 22. Der Peterspfennig.

Der Name Peterspfennig rührt von der Unterstützung Her, welche christliche Fürsten und Unterthanen dem hl. Petrus zu Ehren den Päpsten zukommen ließen, wegn sie sich in Noth befanden oder besondere Gnaden von Gott erbitten oder Großartiges für das Wohl der Kirche unternehmen wollten. — Die englischen Könige, welche mit ihrem Volke von Rom aus die Gabe des Glaubens erhielten, nahmen in frühern Zeiten unter den christlichen Fürsten, welche ihre Ehrfurcht und Dankbarkeit gegen den Stuhl Petri mit frommen Gaben bezeugneten, einen der ersten Plätze ein, indem sie nebst andern gelegentlichen Donativen, die ständige Abgabe des sogenannten Peterspfennigs an den römischen Stuhl einführten.

Der Erste, der diese Unterstützung einführte, war, nach einigen Berichten König Ina von Wessex, der in Rom die Schola Saxonum stiftete und dort starb; (728) noch Andere

aber nennen als die ersten Leister solcher Beiträge die Könige Offa und Ethelwulf, Vater des hochberühmten Königs Alfred, der gleich, nachdem er die Dänen und Normanen gebändigt, die von seinem Vater erneuerte Abgabe dem hl. Petrus nach Rom sandte. Von spätern Gesetzgebern ward der Peterspfennig gewissenhaft eingezogen und nach Rom gesendet. Erst Heinrich VIII. schaffte ihn ab. Von England aus ging dann diese fromme Unterstützung durch den Peterspfennig in andere Länder und Reiche über. Karl der Große hatte eine ähnliche Beisteuer an drei Orten seines Reiches einsammeln lassen.

### 23. Viterbo und die hl. Rosa.

Viterbo, eine interessante Stadt mit 15,000 Einwohnern, das italienische Nürnberg, liegt in einer anmuthigen Landschaft, die überall Spuren uralter Cultur zeigt. In den Felsfelsen der hügeligen Gegend trifft man an verschiedenen Bergen in der Nähe der Stadt Einschnitte von großer Tiefe, welche von Thal zu Thal führen — uralte Verbindungen. Diese engen, mit Gestrüpp verwachsenen Gänge, welche kaum ein Stückchen Himmel sehen lassen, machen einen seltsamen Eindruck. — Unweit davon, gegen Tuscanella hin, liegt der berühmte Vulicame, ein Teich, in dessen Mitte das Wasser kochend und dampfend in die Höhe sprudelt. — Andere Heilquellen in der Nähe sind zu Bädern eingerichtet. Ihre Schwefelraffinerien sind berühmt.

Viterbo hat insbesondere interessante mittelalterliche Architektur, namentlich auch schöne Brunnen. Im Palaste Communale werden noch etruskische Alterthümer aufbewahrt. Der Dom St. Lorenzo ist leider modernisirt worden, die Stadt ist auch durch die hl. Rosa berühmt geworden, die unter dem Namen Rosa von Viterbo in der Kirche verehrt wird. Diese berühmte Jungfrau wurde im 13. Jahrhundert zu Viterbo geboren. Schon als Kind war sie ein Wunder göttlicher Gnade und Weisheit. Von schwerer Krankheit auf wunderbare Weise geheilt, trat sie in den dritten Orden des hl. Franziskus Seraphicus. Im Hause der Eltern richtete sie sich eine kleine Zelle ein, um ungestört mit Gott zu verkehren. Je mehr aber das geschah, desto mehr wuchs der Drang, für Gott nach Außen zu wirken. Eine höhere Erleuchtung und ungewisselhafte Sendung von Oben gaben der sonst so furcht-

samen und bescheidenen Jungfrau den eigenthümlichen Muth, mit einem Kreuze in der Hand die Stadt zu durchziehen und von einem Steine oder erhöhten Plage herab das Lob Christi und Mariä zu verkünden, und zur Buße und Lebensbesserung zu ermahnen.

Zu dieser Zeit zerrissen Bürgerkriege und Ketzereien ganz Italien, und die verschiedensten Partheien wütheten gegen einander, wie es seit den Kämpfen in den alten Republiken Griechenland's und Rom's nie mehr geschehen war. — Kaiser Friedrich II. glühte vor Haß gegen das Papstthum und drang verwüstend bis vor die Thore Roms, um sich an Papst Innocenz IV. zu rächen, der aber seinen Händen entfloß und den 14. Juli 1245 ihn und sein ganzes Haus im allgemeinen Concil von Lyon, als ein Geschlecht von Kirchenfeinden für alle Zukunft aller Herrschaft verlustig erklärte. In Viterbo sah es nicht minder traurig aus, als in ganz Italien. Rosa, die junge Helbin, trat offen gegen die Ketzerei, wie gegen alle Feinde des Papstes auf und vertheidigte, obwohl sie keinen Schulunterricht empfangen hatte, den katholischen Glauben und die Rechte des hl. Stuhles mit einer Geisteskraft und Entschiedenheit, die ihre größten Feinde zum Schweigen brachte. Vom Stadtpräfecten, einem Anhänger Kaiser Friedrichs, aus der Stadt vertrieben, trat sie auch in andern Städten auf, um Buße zu predigen und den katholischen Glauben zu vertheidigen, wobei sie viele und große Wunder und Bekehrungen wirkte. In Soriano sagte sie den Tod des Kaisers und die baldige Befreiung der Stadt voraus, was sich Beides bald erwahrte, und die Heiligkeit der Dienerin Gottes noch mehr bekannt machte. Nach Kaiser Friedrichs Tod lehrte sie wieder nach Viterbo zurück, wo sie unter dem Jubel der ganzen Stadt aufgenommen wurde. — Sie begann wieder ihre vorige Lebensweise zwischen Betrachtung in der stillen Zelle und dem öffentlichen Leben sich theilend, und starb um das Jahr 1252 — kaum achtzehn Jahre alt. Ihr Leib ist bis zur Stunde noch ganz unversehrt erhalten, und die vielen Wunder, die bis auf die Gegenwart sich erneuern, ziehen immer eine Menge Pilger aus ganz Italien und andern Ländern nach Viterbo. Ihr Schutz und ihre Fürbitte hat gewiß auch in diesem Kampfe nicht wenig zum Siege der guten Sache beigetragen, wenigstens ihr Heiligthum gegen die Verwüstungen durch die Garibaldianer sicher gestellt.



## 24. Monte Rotondo.

Verläßt man Rom, um durch die Porta Salara nach Monte Rotondo zu gelangen, so schreitet man auf der uralten Straße Via Salara fort, deren Name vom Transporte des Meersalzes im Sabinerland herrührt. Nach ungefähr einer Stunde steigt die Straße die Hügel herab in die Ebene des Anio und der Tiber, einen durch die Schlachten zwischen den Römern, Sabinern, Fidenern, Vejanern und Galliern berühmt gewordenen Boden. Auch die Heermassen der Gothen wälzten sich von dieser Seite nach dem ohnmächtig gewordenen Rom. Links beim Beginne der Ebene tritt ein hoher steiler Hügel gegen den Anio vor, welcher sich oben zu einer schönen Fläche glättet und Spuren von einstigen Bauten zeigt. Hier lag das alte Antemnäe, die erste der lateinischen Städte, welche der mächtiger gewordenen Nebenbuhlerin an der Tiber erlag. Auf dieser Stätte schlug Alarich, der Eroberer Rom's, sein Lager auf. Auf der nahen Brücke Ponte Salaris erschlug Titus Manlius im Zweikampfe den Gallier, und erhielt dann von dem erbeuteten Halskettenschnur (torques) den Namen Torquatus. Die Brücke wurde später von den Gothen zerstört, aber von Narses wieder aufgebaut. — Eine kleine halbe Stunde weiter lag die Villa des freigelassenen Phaon, in welcher der grausame Nero endete, der sich den 11. Juni im Jahre 68 nach Chr. von unerträglichen Gewissensqualen gefoltert, von seinem freigelassenen Phaon todtstechen ließ. Von hier aus fast eine halbe Stunde weit sind die Hügel an der Straße mit Spuren alter Bauten bedeckt. Links an der Tiber erhebt sich ein steiler Hügel, wo Fidenae lag, das lange mit Rom unter wechselndem Glücke rang. Als schon längst von der alten Stadt kaum mehr eine Spur vorhanden war, legte hier Bonifaz VIII. beim ersten allgemeinen Jubiläum im Jahre 1300 das Castel Giubileo an. Ungefähr drei Stunden weiter hinan, nachdem man die alte Wahlstatt an der Mlia überschritten, wo die Römer die Schlacht gegen die Gallier verloren, führt der Weg rechts nach dem schön gelegenen Monte Rotondo. Der Weg von Rom aus bis hieher ist somit geschichtlich höchst merkwürdig und ist durch die bewundernswürdige Haltung der päpstlichen Mannschaft, die wie eine Vormauer

die andringenden Wogen der Revolution so lange aufhielt, bis stärkere Hilfe nachkam, noch denkwürdiger geworden. — Monte Rotondo wird ein unvergeßlicher Name bleiben.

## 25. Civita-Vecchia.

Nach Civita-Vecchia (alte Stadt) führt von Rom aus eine bequeme Eisenbahn. Sie trennt sich bei den ersten Bogen der Aqua Felice rechts von der Bahn nach Neapel, und geht unter der Via Appia nuova und über die alte Via Appia weg, indem sie mit beständiger Aussicht auf die Stadtmauern Aurelian's und die darüber hervorragenden Kirchen und Klöster einen Halbkreis um Rom beschreibt. Nicht weit von der Stadtmauer, bei Porta St. Paolo überschreitet sie die Via Ostiensis und die Tiber, und geht, links den Fluß, rechts den Janiculus zwischen Weingärten und Häusern fort. Als bald erscheint links St. Paolo fuori le mura (außerhalb der Mauern); im Hintergrund erhebt sich das Albanergebirge. Rückwärts breitet sich Rom aus; auf der einen Flussseite der Aventin, der Palatin und das Capitol; jenseits St. Pietro in Montorio und der Vatican dazwischen die eigentliche Stadt im alten Marsfeld gelegen, welche mit ihren Kuppeln und Palästen die durch die Tiber getrennten Höhen vereinigt. Das Sabinergebirg und der Soracte bilden gegen Osten den Hintergrund mit ihrem schönen Blau, das den Vordergrund nur um so mehr hebt. So erreicht man durch die wohlangebaute Hügelandschaft (Monte Verde) die erste Station Magliana, nach acht andern Stationen gelangt man endlich nach Civita-Vecchia. Diese Seestadt zählt über 7000 Einwohner, und die Bevölkerung ist immer noch im Steigen, bei dem zunehmenden Verkehr, und der französischen Besatzung, die der Stadt mehr Leben gegeben hat; sonst ist Civita Vecchia einer der uninteressantesten Orte Italiens ganz dazu geeignet, den zu Schiffe ankommenden Reisenden, welcher von Hesperien geträumt, zu enttäuschen. Der Ort ist das alte Centum cellae Trajan's und hielt sich durch die stürmischen Jahrhunderte der Gothen- und Lombardenkriege bis zur Zeit, wo die Seeräuberei der Sarazenen begannen. — Damals verließen die Einwohner den der Piraten schutzlos ausgesetzten Ort und bauten, von Papst Leo IV. unterstützt, eine neue Stadt, Leopoli's, wahrscheinlich da, wo jetzt Corneto steht. Bald

kehrten sie jedoch in die alte Stadt (*Civita-Vecchia*) zurück, daher der Name. Die Päpste thaten seit dem XVI. Jahrhundert viel für den Hafen und die Befestigungswerke; in letzter Zeit besonders Pius IX.

Das ist nun auch der Ort, den die Garibaldianer, wenn sie nicht so unerwartet bei Monte Rotondo aufgehalten worden wären, — sogleich besetzen wollten, um die Ausseifung der Franzosen zu verhindern; wie seither vielfältig in den Zeitungen behauptet worden ist.

## 26. Tivoli.

Tivoli, eine der nächsten Städte Roms, mit 700 Einwohnern, liegt am Ende des Aniothales, da wo sich dieser Fluß aus den Bergen über eine Höhe von 7000 Fuß mit donnerndem Getöse in den Abgrund stürzt. Die Aussicht ist hier herrlich, und die Gegend reich an merkwürdigen Erinnerungen. Gerade beim Eintritte in die Stadt lag, wie man annimmt, die berühmte Villa des Sallustius. In der Nähe liegt auch die Grotte Neptuns, in welche das Wasser von Tivoli her schäumend hinabbraust. Von da gelangt man zur Grotte der Sirenen, wo der mit Gewalt durch den Berg wühlende Fluß einen Weg in den zweiten graufigen Abgrund gebohrt hat. Auf der andern Seite des Thales erheben sich die Tempel der Sibylle und Vesta. Auf einer Höhe gewahrt man die grandiosen Unterbauten einer alten Villa, welche für die des Vespiscus gehalten wird. Dann führt der Weg zu dem neuen großen Wasserfall. Im Hofe des Gasthauses der Sibylle sieht man noch einen antiken, runden Tempel, wahrscheinlich dem Hercules geweiht, und jetzt noch eine der schönsten Ruinen des Alterthums. — Nicht weit davon die berühmte Villa des Mäcenaz; des Dichters Horaz bescheidene Villa Tiburtina; etwas weiter sieht man die großen Unterbauten der Villa des Quintilius Varus, der sein Leben und die Legionen des Augustus im Teutoburgerwalde verlor.

Wegen der herrlichen Aussicht und den bezaubernden Landgütern, die schon die alten Römer hier hatten, hat man später verschiedenen andern Orten den Namen Tivoli gegeben.

Civita Castellana ist auf drei Seiten von Abgründen umgeben, die auf häufiges Erdbeben in dieser Gegend schließen lassen, und hat außer der schönen Natur und phantasiereichen

Erdrissen, die durch kleine Bächlein durchrieselt werden, und den Landschaftmalern reichen Stoff bieten, nebst der colossalen Brücke nichts Merkwürdiges. In der Nähe stand im Alterthume Falerii. — Von diesen beiden Orten aus, von Tivoli und Civita Castellana wollten also die Truppen Garibaldi's gegen Rom vorrücken und erstürmen.

## 27. Lepanto und der Sieg über die Türken daselbst.

Die Schlacht von Lepanto, im ehemaligen Meerbusen von Corinth, welche im Jahre 1571 am 7. Oct. die Christen gegen die Türken kämpften, darf als einer der herrlichsten Siege angesehen werden, welche je durch die Fürbitte Maria's erfochten wurden. — Selim II. türkischer Kaiser, durch mehrere Siege über die Christen und durch die Eroberung der Insel Cyprien übermüthig geworden, rückte mit so vielen Kriegsschiffen gegen das christliche Europa, daß er überall Schrecken verbreitete. Er bedrohte besonders Rom und ganz Italien mit all jenen Gräueln, wovon seine eigenen Länder voll waren und versprach sich nichts Geringeres, als die Unterwerfung von ganz Europa.

Pius V., damals Papst, geschreckt durch die raschen Fortschritte Selims forderte Hilfe von den christlichen Fürsten, und bewog sie zu einem mächtigen Bunde gegen den gemeinsamen Feind, indem er bewirkte, daß Spanien, Venedig, Genua und Italien ihre Schiffe vereinigten, um sie gegen den Feind zu führen. Doch der hl. Papst verließ sich nicht so fest auf die Streitkraft der Schiffe, als auf die Hilfe des Himmels, und nicht unerhört blieb sein Gebet, das er vorzüglich Maria weihte, welche, den Mond unter ihren Füßen, auch die Macht erhalten hatte den Halbmond des Islams und damit der alten Schlange den Kopf zu zertreten. — Schon vor Ausbruch des Krieges hatte Pius V. Fasten und öffentliche Gebete angeordnet. Ganz Europa betete. Papst Pius verhiess den christlichen Streitern unter Bedingung der Besserung ihrer Sitten den sichersten Sieg. Die feindliche Flotte bestand aus 400 Schiffen, und ruderte stolz gegen die weit geringern Flotte der Christen heran, die wegen Gegenwind und weil sie die Sonne blendete um so schwereren Stand hatten. Um so ernster war ihr Gebet; dakehrte sich plötzlich der Wind, eine Wolke milderte die Sonnenstrahlen,

und ließ sie nun leichter die Bewegung der feindlichen Schiffe beobachten.

Das Gefecht begann mit unglaublicher Wuth, mehrere Stunden hindurch blieb der Sieg unentschieden. Der Kampf der zwei Admiralschiffe war besonders furchtbar, endlich wurde Ali Paschas Schiff erstürmt und der Pascha getödtet. Dieser traurige Anblick entmuthigte die Türken. Die Christen nahmen oder versenkten 200 feindliche Schiffe, tödteten 50,000 Feinde, befreiten 20,000 Christensklaven und eroberten eine Menge Fahnen.

Während diesem furchtbaren Kampfe betete das Volk in den Kirchen. Im Augenblicke des Sieges öffnete Pius das Fenster seines Zimmers, wo er mit seinen Cardinälen versammelt war, fiel in prophetischer Ahnung auf die Knie nieder, um dem Herrn zu danken für den wunderbaren Sieg, der eben jetzt erfochten wurde und verordnete dann später auf den 7. October, den Jahrestag dieser merkwürdigen Begebenheit, das Fest unserer lieben Frau vom Siege, welches nachher in das Rosenkranzfest umgewandelt wurde.

## 28 u. 29. Porta Pia und Nachträgliches über die Vorbereitungen zur Schlacht von Mentana.

Die Porta Pia erhielt diesen Namen von ihrem Erbauer Pius IV. Der Entwurf dieses Baues ist von Michael Angelo, einer der spätesten und bizarrsten dieses Genie's. In der Nähe dieses Thores drang durch die Porta Salara Marius (409) in die Stadt ein. Pius IX. ließ das 1851 durch einen Blitzstrahl stark beschädigte Thor restauriren und die Außenseite mit vier Säulen aus Granit von der Insel Elba und den Statuen der hl. Agnes und des großen hl. Papstes Alexander, der den größten Theil der römischen Noblesse bekehrte, schmücken, indem diese zwei Heiligen vor eben dem Thore an der Via Nomentana begraben sind, und dort die ihnen geweihten Kirchen stehen. Bei der Kirche St. Agnes steht auch das Kloster, wo vor mehrern Jahren der Fußboden eines großen Saales einstürzte, als eben Pius IX. mit vielen Cardinälen, Bischöfen, Militärpersonen und dem Seminar der Propaganda sich in demselben befand. Alle indessen sind einige Verwundungen abgerechnet, unverfehrt, wie durch ein Wunder unter den Trümmern erhalten geblieben.

Durch Porta Pia also zog das Heer dem Feinde entgegen. Die meisten Soldaten hatten sich Tags vorher noch durch Gebet und den Empfang der hl. Sakramente auf den Kampf vorbereitet.<sup>1)</sup> Monseigneur Bastide Almonier der Antibes-Region hatte drei Jesuiten eingeladen, ihn beim Beicht hören zu unterstützen. Bis gegen Mitternacht wurde in den Kasernen Scimarra, St. Bernardo und St. Silvestro Beicht gehört. Alle bereiteten sich auf einen guten Tod vor; 540 der Tapfern nahmen unter ihrem Obersten, Grafen d'Argy, an der Schlacht Theil. Auch die Quaven, von denen 1500 auszogen, und die Schweizerschärfsschützen, die unter ihrem Oberstlieutenant Jeannerat, 520 Mann stark, Theil nahmen, bereiteten sich auf diese ernste Stunde auf gleiche Weise vor. Ebenso andere Truppentheile, so die Artilleristen (117 Mann), die Dragoner (125 Mann), die Sappeurs (80 Mann), die Gensdarmen (50 Mann), denn in der Armee Pius IX. herrscht Frömmigkeit und lebendiger Glaube. —

Der Päpstlichen, die auszogen, zählte man bei 3000 Mann, der Franzosen über 2000; ein Bataillon vom 1. Regiment; ein Bataillon vom 29. Regiment und zwei Bataillone vom 59. Regiment, unter Anführung der drei Offiziere Fremont, Sauffier und Berger; ferner ein Peloton Jäger zu Pferd unter dem Commando von Weberspach-Thor. Als diese Tapfern zur Stadt hinauszielen, regnete es stark und war stockfinstere Nacht. Die Pferde wieherten, die italienischen Soldaten schrien, die Franzosen sangen, dazu erscholl dann und wann ein mächtiges Commandowort. Gegen Mittag kam man bei einer kleinen Kapelle an, wo P. Vigier die hl. Messe las und wobei Dr. Ozanam mit einem Gefährten ministrirte.

Dieser Armee folgten die Obern der barmherzigen Schwestern mit andern Gefährtinnen, aus dem großen hl. Geistspitale die von Herrn v. St. Priert, den Chirurgen Benoist, St. Maur de Luppe und Brignault begleitet waren. —

Herr Keller blieb in Rom zurück, um noch zu besorgen, was weiter nöthig war. —

Weicht auch dieser Bericht in einzelnen Umständen von der im Text gegebenen Erzählung ab, so bestätigt er doch dieselbe im Ganzen.

---

<sup>1)</sup> Nach Niedermeyer a. a. O. und nach dem Bericht des General Kanzler.

General Panzler befaßl dem Major Troussures, mit drei Compagnieen Zuaven dem Feinde von einer ganz andern Seite zu nahen, und ihn zu täuschen, was auch vortreflich gelang. Mittags nach 12 Uhr trafen die beiden Brigaden, die päpstliche unter General v. Courten und die französische unter General v. Polhès, im Dorfe Congezzone zusammen. Hier wurde beschloffen, Mentana zu nehmen, wo Garibaldi die Hauptmassen seiner Freischaaren für den 3. November concentrirt hatte. Mentana liegt eine halbe Stunde seitwärts von Monte Rotondo, an dem Wege nach Tivoli, etwa fünf Stunden von Rom. Die Occupation dieses Ortes war nothwendig, um einerseits den Garibaldianern den Rückzug in's Abruzzen-Gebirge und die Vereinigung mit der in Tivoli stehenden Bande Biancini's, sowie mit der südlich bei Velletri und Frosinone vermurhetheten Schaaren Nictotera's abzuschnelden, und anderseits, um einem eventuellen Angriff dieser Banden gegen den Rücken der Allirten vorzubeugen. Mentana war also der Schlüssel der ganzen Operation.

Um 12<sup>3</sup>/<sub>4</sub> Uhr begann also der Kampf, dauerte ununterbrochen fort bis tief in die Nacht hinein und wurde erst am 4. November Morgens beendet. —

Von den päpstlichen Truppen haben alle ihre Schuldigkeit gethan; die Zuaven, welche sich die Ehre des Angriffs erbaten, wurden vorausgesendet und erstürmten Verhau auf Verhau; die Artillerie, die unübertreflich schoß; die Schweizer Scharfschützen, die im ärgsten Kreuzfeuer kaltblütig aushartten; die Antibeslegionäre, die sich wiederholt in der schwierigsten Situation befanden, die Dragoner, die freilich wenig zum Einhauen kamen. — Doch auch die Garibaldianer — es betheiligten sich 7000 an der Schlacht — haben hartnäckig und tapfer gefochten, besonders wurden die Bersagliere den Zuaven und Schweizern gefährlich. Erst um 3<sup>1</sup>/<sub>2</sub> Uhr mußten die Garibaldianer aus dem Walde und von den Höhen weichen, die sie bis dahin gehalten hatten. Nun griffen auch die französischen Colonnen mit ungestümer Tapferkeit ein, und es stürzten die Rothhemden haufenweise und wurden auf Mentana zurückgedrängt. In den Straßen Mentana's machten die belgischen Zuaven noch eine überaus glänzende Attaque. Da fielen schwer verwundet die Helden Müller von Löwen, Graf d'Alcantara von Gent, d'Erp von Brüssel u. a. m.

Am Morgen des 4. Novembers kamen noch drei Patres

aus Rom, um im geistlichen Dienste anzuhelfen. Einer derselben schreibt unter Anderm:

„Einige Meilen von Rom begegneten mir zehn Wagen mit Verwundeten; ich hielt bei jedem an, um zu fragen, ob Niemand der geistlichen Hilfe begehrte. Eine halbe Stunde kamen wir an ein paar hundert Gefangenen vorüber, die so nach Rom transportirt wurden. Zwei (italienische) Meilen von Mentana fanden wir den Boden von Kartätschen und Kugeln wie aufgerissen. Bald sahen wir auch Blutlachen und Leichname von Garibaldianern, die am Wege lagen. Am ersten Verbandplatz angelangt, stiegen wir vom Wagen, und Jeder ging dahin, wo man seiner nöthig hatte. Ich sehe da eils Leichen bei einander liegen und erkenne sofort die des Zuavenkapitäns v. Beaur, und die zwei anderer Zuaven; auf allen Seiten lagen Verwundete, Sterbende, und sie alle begehren meinen Beistand. Ich nehme einigen von den Schweizer-Scharfschützen, die am Sterben lagen, die Beicht ab, auch einigen Garibaldianern; bald war ich voll Blut. Ich gehe weiter und finde überall Leichen, auch Verwundete, denen ich wenigstens die Absolution erteilte. Ich komme dann in die Villa Santucci, hier am zweiten Verbandplatz das gleiche traurige Schauspiel. Den Hügel niedersteigend, gelangte ich zu einer Kapelle. Vor derselben steht ein Wagen, mit Leichen hoch angefüllt, mehrere derselben sahen aus wie verbrannt. In der Kapelle liegen abermal Todte und Verwundete neben und über einander, fast alles Garibaldianer. Viele der Verwundeten verlangten meine Dienste. Wie freute es mich, hier dienen zu können; sehr Viele haben reumüthig gebeichtet. Nicht weit von der Kapelle finde ich den jungen Zuaven Walerand d'Erp, ältesten Sohn des Baron d'Erp. Ich kannte den edlen Jüngling von seiner Kindheit an. Eine Kugel hatte ihm einen Theil der Hirnschale weggerissen, so daß das Gehirn bloß lag. Ich glaubte ihn in der Agonie liegend und gab ihm die Absolution; ich hoffe, er habe mich noch erkannt. Dann eilte ich zu andern Sterbenden, in den Wignen, auf den Straßen, in den Häusern. Gegen fünf Uhr Nachmittags kam ich endlich in die Kirche von Mentana, die zum Spital umgewandelt worden war. Da hatte ich das Glück, einem Freischaaren-Hauptmann, dem Grafen Belvi de Luge, ein gutes Sterbflüßchen bereiten zu helfen.



„Er beichtete, erweckte Alte der Neue, rief mit mir die heiligsten Namen Jesus und Maria an, und starb bald nachher, als er noch die Generalabsolution erhalten hatte. Hier in dieser Kirche war ich so glücklich, dem jungen d'Esp, der unterdessen hieher gebracht worden, die hl. Delung zu theilen, er starb den andern Tag.

„Gegen Abend kamen wir nach Monte Rotondo, wo es ebenfalls viel zu thun gab, und wir auch für die Nacht ein Quartier bekamen, ohne indeß vor Hunger und Ermüdung schlafen zu können. Am 5. November begann man die Leichen zu begraben, und es wurde in der kleinen Kapelle der Norbertinerinnen für die Seelenruhe der Gefallenen Gottesdienst gehalten.

„Abends lehrten wir nach Rom zurück.“

Großartiges that das römische Volk für die kranken und verwundeten Soldaten, gleichviel ob Garibaldianer oder Freunde. Man zählte zuletzt zwölfhundert kranke und verwundete Soldaten in den Spitälern Rom's. Die vornehmsten Damen pflegten alle mit der opferwilligsten Liebe und Sorgfalt. Ihnen gesellten sich bei Damen aus Frankreich und Deutschland und barmherzige Schwestern. Alle aber übertraf an Eifer die Frau des Generals Kanzler; Frankreich hatte auch Aerzte gesendet; aus Brüssel waren große Vorräthe aller Art angekommen. Bald theilte sich die ganze katholische Welt in die liebevolle Pflege derer, die im Kampfe für den hl. Vater verwundet worden waren. —

### 30. Der Sieg Constantins des Großen über Kaiser Maxentius.

In dieser Gegend, wo nun die Oktober- und Novemberkämpfe stattgefunden, standen sich im Jahre 312 gleichfalls auch im Oktober zwei mächtige Heere schlagfertig gegenüber, deren Kampf eines der merkwürdigsten Ereignisse der Welt- und Kirchengeschichte geworden ist. — Es waren dieß die Heere der Kaiser Constantin und Maxentius, die sich um den Besitz der ewigen Stadt stritten. Fast dreihundert Jahre lang hatte die Kirche die furchtbarsten Verfolgungen zu bestehen, und Gott hatte nun hinlänglich gezeigt, daß sie sein Werk sei, und daß alle Mächte der Erde nichts wider sie vermögen; jetzt schenkte er ihr den Frieden durch Berufung Constantins

des Großen als Beschützer des Christenthums. Constantin zog noch innerhalb Galliens Grenzen von seinen Kriegern umringt, einher, als zur Mittagszeit über der Sonne und glänzender als die Sonne, die Gestalt des Kreuzes erschien, von dieser Inschrift umgeben: „In diesem Zeichen wirst du siegen.“ „In hoc signo vinces.“ Er hielt staunend an, staunend standen auch seine Gefährten, und er dachte noch in der folgenden Nacht ernst über das Gesehene nach. In Schläfe sah er den Helland, der ein Kreuzbild, wie das, welches am Himmel erschienen war, in der Hand hielt und ihm befaß, fortan ein ähnliches Panier zu führen. Dieß Zeichen würde sein sicherer Schutz sein. — Constantin ließ also das Zeichen des Kreuzes auf seine Kriegsfahnen setzen und dem Heere vorantragen.

Raschen Schrittes zog er über die Alpen, erstürmte und schlug die ihm entgegenrückenden Truppen des Maxentius bei Turin und Verona. Unterdessen weilte der Tyrann Maxentius voll Angst und Ungewißheit im festen Rom und brachte selbst Menschenopfer den Göttern, um von ihnen den Sieg zu erbitten. — Constantin aber war bereits in der Nähe der ewigen Stadt und seine Truppen besetzten weit umher die Gegend. — Maxentius ordnete sein immer noch mächtiges Heer in einer überaus vortheilhaften Stellung ihm gegenüber. — Schon erscholl am 28. Oktober das Kampfgetümmel, denn die Vorposten waren bereits handgemein, und Maxentius verweilte noch gemächlich in dem Circus maximus (kaiserliche Rennbahn), um sich an den Spielen zu ergötzen, mit welchen er den Beginn seines sechsten Regierungsjahres feierte. Aber empört über diesen unerhörten Leichtsinns brach das Volk in lautes Murren aus, und rief plötzlich aus: „Unüberwindlich sei Constantinus!“ — Erschreckt und beschämt, und doch nicht muthig genug, um sich selbst an die Spitze seiner Truppen zu stellen, läßt Maxentius noch einmal die Sybillischen Bücher aufschlagen, die ihm in gewohnter Zweideutigkeit verkündeten: „Heute wird der Feind der Römer fallen.“ Maxentius deutete diesen Sturz auf Constantin, und im verwegenen Hochgefühl seiner Ueberlegenheit stürzt auch er selbst in den Kampf. Aber nicht lange schwankte das Gefecht unentschieden. Maxentius Reiterei wurde von den gallischen Truppen geworfen und ihre Flucht brachte das Fußvolk in Verwirrung. Die italie-

nischen Truppen fielen bald auch von Marentius, ihrem Bedrucker, ab. Die Prätorianer allein stritten noch mit Verzweiflung, denn sie wußten wohl, daß mit Marentius Herrschaft ihre zügellose Freiheit zernichtet sei. Aber es war zu spät; den Marentius hatte sein Pferd über die Brücke in die Tiber hinab gerissen, wo er ertrank. Auch die Prätorianer mußten sich ergeben, der Sieg war vollständig.

Rom's Thore öffneten sich dem Sieger. Senat und Volk empfingen ihn mit freudigem Zurufe und überhäuften ihn mit Ehren. Er vergaß aber im Laumel des Sieges nicht des Kreuzes, zu welchem er im Sturme der Feldschlacht hoffend emporgeblitzt hatte; muthig bekannte er den Gekreuzigten vor den Augen des stolzen, abgöttischen Rom's und wollte, daß die Bildsäule, die ihm auf dem Forum gesetzt wurde, statt des Speeres ein Kreuz halte, mit beigefügter Inschrift: „Durch dieses heilbringende Zeichen, das Sinnbild der wahren Stärke, habe ich euere Stadt von den Tyrannen befreit und dem Senate und Volke seinen alten Glanz wiedergegeben.“ — Unweit des Triumphbogens des Titus, den Gott zur Bichtung der gottesmörderischen Stadt Jerusalem erweckt hatte, steht man jetzt noch den Triumphbogen Constantin's des Großen, durch den Gott seiner Kirche den langersehnten Frieden gab.

### 31. König Viktor Emmanuel und einige seiner Thaten.

König Viktor Emmanuel II. ist ein Sprößling der Savoyischen Regentenfamilie, die, nachdem sie der Kirche schon so große Dienste geleistet, und so viele Heilige gegeben, jetzt in so unwürdiger Weise sich mit ihren ärgsten Feinden verbündet hat. Unter den noch in diesem Jahrhunderte gefeierten Heiligen, erglänzte Maria Clotilde von Frankreich, Schwester König Ludwig XVI., Gemahlin des Fürsten Karl Emanuels IV. von Piemont, die im Jahre 1802 im Rufe der Heiligkeit gestorben und im J. 1808 als ehrwürdig erklärt wurde. Ferners ihre Nichte, die ehrwürdige Maria Christina, nachmalige Königin von Neapel. Mutter des gegenwärtig in Rom weilenden exilirten Königs Franz II., die den 31. Januar 1836 in Neapel gestorben, seither schon durch viele und große Wunder verherrlicht wurde, an deren Beatification bereits gearbeitet wird. —

Es erweckte daher allgemeines Aufsehen und Betrübniß, als Karl Albert, König von Sardinien, ihr nächster Anverwandter, sich im J. 1821 mit den Revolutionären einließ, an der Spitze des antikirchlichen Liberalismus Oesterreich den Krieg ankündigte und als das sogenannte Schwert Italiens von den Radikalen zu all ihren Plänen mißbraucht wurde.

Gegen alles Recht vereinigte er 1848 das lombardisch-venetianische Königreich und die Po-Fürstenthümer mit seinem Reich, wurde jedoch wieder nach einigen Monaten nach Piemont zurückgetrieben, und zu einem Waffenstillstand genöthiget. Als er ihn im J. 1849 wieder kündete, erlitt er von Radezky bei Novara eine so schwere Niederlage, daß er zu Gunsten seines Sohnes, der Regierung entsagte und nach einigen Monaten zu Oporto in Portugal starb.

Sein Sohn, dem er die Regierung abtrat, war nun der König Viktor Emmanuel II. gewöhnlich auch, zum Spott „König-Ehrenmann“ genannt. — Geboren den 14. März 1820, mußte er, kaum einige Monate alt, wegen eines Aufstandes in Turin, von seinen Eltern zu seinem Großvater Ferdinand III., Großherzog von Toskana gebracht werden, der die Flüchtigen in väterlichster Liebe aufnahm. — Eines Tages brach Feuer im Palaste aus, und der kleine Prinz Viktor Emmanuel wäre ein Opfer des verheerenden Elementes geworden, wenn ihn nicht mit eigener Lebensgefahr Erzherzog Leopold von Oesterreich, sein Oheim gerettet hätte. Zum Danke dafür überzog der gerettete Prinz, als „König-Ehrenmann“ im J. 1860 seines Lebensretters Staaten mit seinen Truppen, stürzte ihn durch schändlichen Verrath und Treulosigkeit vom Throne, und zog triumphirend in Florenz, dessen Hauptstadt ein, wo er jetzt noch, wenigstens für einstweilen residirt.

Er wählte sich zu seinem ersten Staatsminister den Grafen Camillo Cavour, den Gründer der freisinnigen Zeitung „il resorgimento,“ und Chef der italienischen Liberalen, der ihn immer mehr und mehr in's Garn der Geheimbändler zu verwickeln verstand und als Werkzeug der Absichten und Politik Englands, ihm ganz zu Diensten stand. Cavour starb unerwartet im J. 1861.

Die Oesterreicher aus Italien zu vertreiben und Alleinherrscher des ganzen Landes zu werden, verbündete sich Viktor

Emmanuel mit Frankreich, und vermählte seine Tochter, die Prinzessin Clotilde mit Prinz Napoleon dem erzrevolutionären f. g. rothen Prinzen, im J. 1859.

Den 3. Juni fand die Schlacht bei Magenta statt, wo die Franzosen 12,000 Mann, die Oesterreicher 500 Offiziere und 5000 Soldaten verloren. Den 24. Juni stunden sich bei Solferino 300,000 Krieger gegenüber und bei 40,000 Tödt und Verwundete bedeckten das Schlachtfeld; hierauf wurde bei Villafranca ein Friedensvertrag abgeschlossen, dessen Bestimmungen aber bald wieder von der revolutionären Partei und dem König Ehrenmann gebrochen wurden. — Noch im December des gleichen Jahres 1859 wurden die garantirten Regierungen Modena, Parma und Romagna aufgehoben, diese Staaten unter dem Namen regio Governi dell Emilia von König Viktor Emmanuel zu Handen genommen; Savoyen und Nizza im März 1860 dem Kaiser Napoleon III. für geleistete Dienste abgetreten.

In der Nacht vom 5.—6. Mai überfällt der königliche Geier Garibaldi mit 2000 Mann die Insel Sizilien, und nimmt sie als Diktator im Namen Viktor Emmanuel's in Besitz, schlägt den 15. und 16. die königlich-neapolitanischen Truppen und bemeistert sich den 27. Palermo's.

Als Viktor Emmanuel dessen Vorschreiten zu mißbilligen sich den Anschein gab, und ihn sogar bat das Festland Neapels nicht anzugreifen, antwortete ihm Garibaldi: „Der König „möge geruhen, ihm dießmal nicht zu gehorchen, bis er ihm „auch Neapel zu Füßen gelegt habe.“ Den 27. Juli ergaben sich das Fort Reggio, die Stadt Giovanni und das Fort St Rizzo. — Den 11. September hielt Garibaldi seinen Einzug, doch einstweilen noch ganz einfach, in Neapel. Tags zuvor erließ er eine Proklamation an das Volk von Palermo, welche nach heftigen Ausfällen gegen die piemontesischen Staatsmänner mit dem Ausruf schließt: „Er Garibaldi, werde die „Eingverleibung Siziliens an das Königreich des Re galantuomo „erst auf dem Quirinal (in Rom) verkünden.“

Franz II., König von Neapel, fand sich nun genöthigt, sich in die Festung von Gaeta zurückzuziehen, — bei deren Vertheidigung sich vorzüglich die junge Königin, und Herr Major von Sury von Solothurn auszeichneten. Den 13. Hornung 1861 mußte sich auch diese Festung, die für uneinnehmbar galt, ergeben, und den 16. erfolgte eine Protestation des Kö-

nigs von Neapel, der in bitterm Tone die Mächte anklagt, daß sie ruhig zugehören, wie das öffentliche Recht und die Verträge der Revolution zum Opfer fielen, bei Pius IX. aber fand er gastfreundliche und väterliche Aufnahme.

Bald darauf hält Viktor Emmanuel an der Seite Garibaldi's seinen feierlichen Einzug in Neapel. Seine beiden als Statthalter auf einander folgenden Generale, Pinelli und Cialdini, verübten so große Unterdrückungen und Grausamkeiten gegen die ihrem rechtmäßigen Könige noch treugebliebenen Unterthanen, daß Kaiser Napoleon selbst am Turinerhofe sich dagegen beschwerte.

Unterdessen erklärten sich die in Rom tagenden Bischöfe in unentwegter Entschiedenheit zu Gunsten des zeitlichen Besitzthums des hl. Vaters, während Garibaldi mit seinem hochtrabenden Rufe: „Rom oder den Tod!“ unbekümmert um die Protestationen der ohnmächtigen Nordmächte, auf einen zweiten Freischaaarenzug sich vorbereitete. —

Ende August 1862 wollte er seine Pläne gegen Rom ausführen, und zog schon von Kalabrien aus dem Kamm der Gebirge entlang gegen Rom hin. Napoleon nöthigte Viktor Emmanuel dem Freibeuter diesmal entgegen zu treten, und so wurde Ende August ein piemontesisches Bataillon Garibaldi entgegengeschickt, das ihn bei Aspromonte schlug und zum Gefangenen machte. —

Den 16. October ließ Napoleon durch seinen Staatsminister Herr Drouin de L'Huys seinen entschiedenen Willen ausdrücken, die weltliche Macht des Papstes aufrecht zu erhalten . . . Nach der so vielfältig beurtheilten Convention vom 15. Sept. 1864 zwischen Kaiser Napoleon und Viktor Emmanuel, fing Ersterer an die französischen Truppen aus Rom wegzuziehen, was alle Gutgesinnten mit nicht geringer Sorge erfüllte. —

Während dieser Zeit beunruhigte der berühmte Räuberhauptmann Garbasso nicht wenig die öffentliche Sicherheit Italiens, und die Feinde des Papstes und König Franz II. gaben aus, daß diese mit den Banditen im Bunde stehen. Nach seiner Gefangennehmung bekannte er aber selbst, daß er nicht mit dem Papste, sondern mit Garibaldi über 2 Millionen getheilt habe.

Den 23. Juni 1866 überschritt Viktor Emmanuel von neuem wieder den Mincio, wo er, auf dem Schlachtfelde von

Custozza von den Oesterreichern gründlich aufs Haupt geschlagen, wieder zurückgetrieben wurde. Auch Garibaldi, der seiner Haft wieder entkommen, und mit seinen Freischaaren in Südtirol eingefallen war, wurde vom dortigen Landsturm wieder hinausgetrieben.

Den 5. Oct. 1866 kam der definitive Friede zwischen Oesterreich und Italien zu Stand. Viktor Emmanuel erhielt durch Frankreich Venetien, während Südtirol Oesterreich blieb. Italien hatte nach dem Zürcher-Vertrag 250 Millionen an Oesterreich zu bezahlen, und mußte die Confiscation des Privatvermögens der vertriebenen Fürsten aufheben. Die Zeit war auch herangekommen, wo nach dem Septembervertrage 1864 die letzten französischen Truppen Rom verlassen mußten, die dann auch wirklich den 11. Dec. 1866 die Stadt verließen. Indessen garantirten Napoleon und Viktor Emmanuel auf das Feierlichste, daß der hl. Vater in seinen Rechten geschützt bleiben solle. Wie diese Garantie aufgefakt wurde, hat die vorliegende Geschichte nun Aufklärung gegeben.

---



Karte der Stiefenflächen nach dem jetzigen und nach dem frühern Umfang.



## Inhaltsverzeichnis.

---

	Seite.
Vorbericht . . . . .	5
I. Rom oder Tod . . . . .	9
II. Was sind denn die Garibaldianer . . . . .	14
III. Was ist die Armee des Papstes . . . . .	20
IV. Die neuen Kreuzfahrer . . . . .	23
V. Verzug und Erwartung . . . . .	29
VI. Die ersten Kämpfe . . . . .	34
VII. Vorbereitungen zum Kampfe . . . . .	44
VIII. Der Kampf . . . . .	48
IX. Die ersten und edelsten Opfer . . . . .	54
X. Neue Kämpfe . . . . .	65
XI. Lügen und Niederträchtigkeiten der Garibaldianer . . . . .	78
XII. Papst Pius IX. . . . .	90
XIII. Theilnahme der christlichen Welt . . . . .	98
XIV. Der feindliche Einfall . . . . .	109
XV. Die Schlacht von Mentana . . . . .	120
XVI. Der Kirchenstaat . . . . .	134

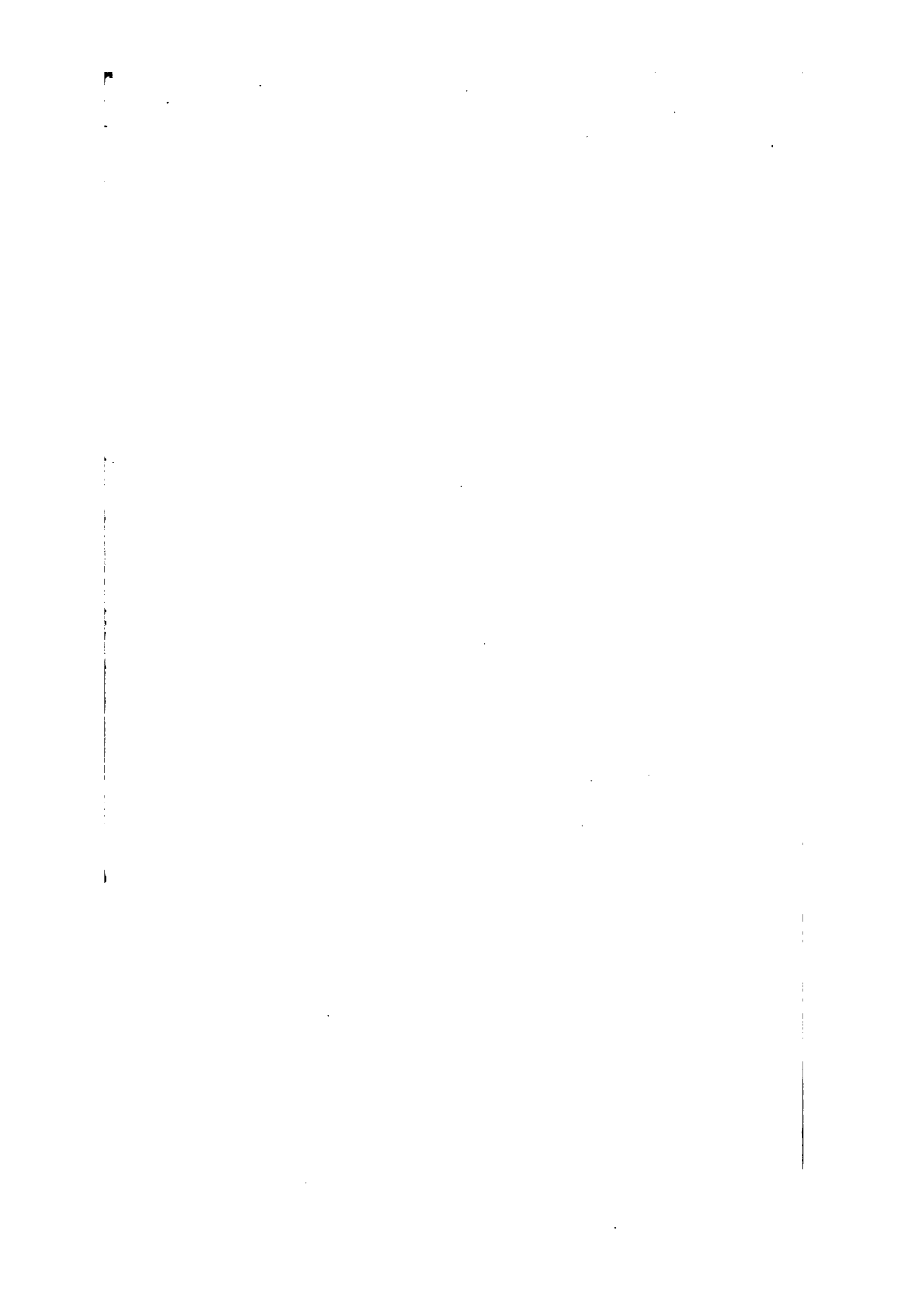
### Beilagen.

1. Die Zuaven und andere päpstliche Truppen . . . . .	145
2. Die Zuavenobersten Allet und von Courten . . . . .	148
3. Die Kreuzfahrer . . . . .	149
4. Die päpstliche Schweizergarde . . . . .	150
5. Der Janiculushügel . . . . .	151
6. Die sieben Hügel Rom's . . . . .	153
7. Die Jesuitenkirche al Gesù in Rom . . . . .	154

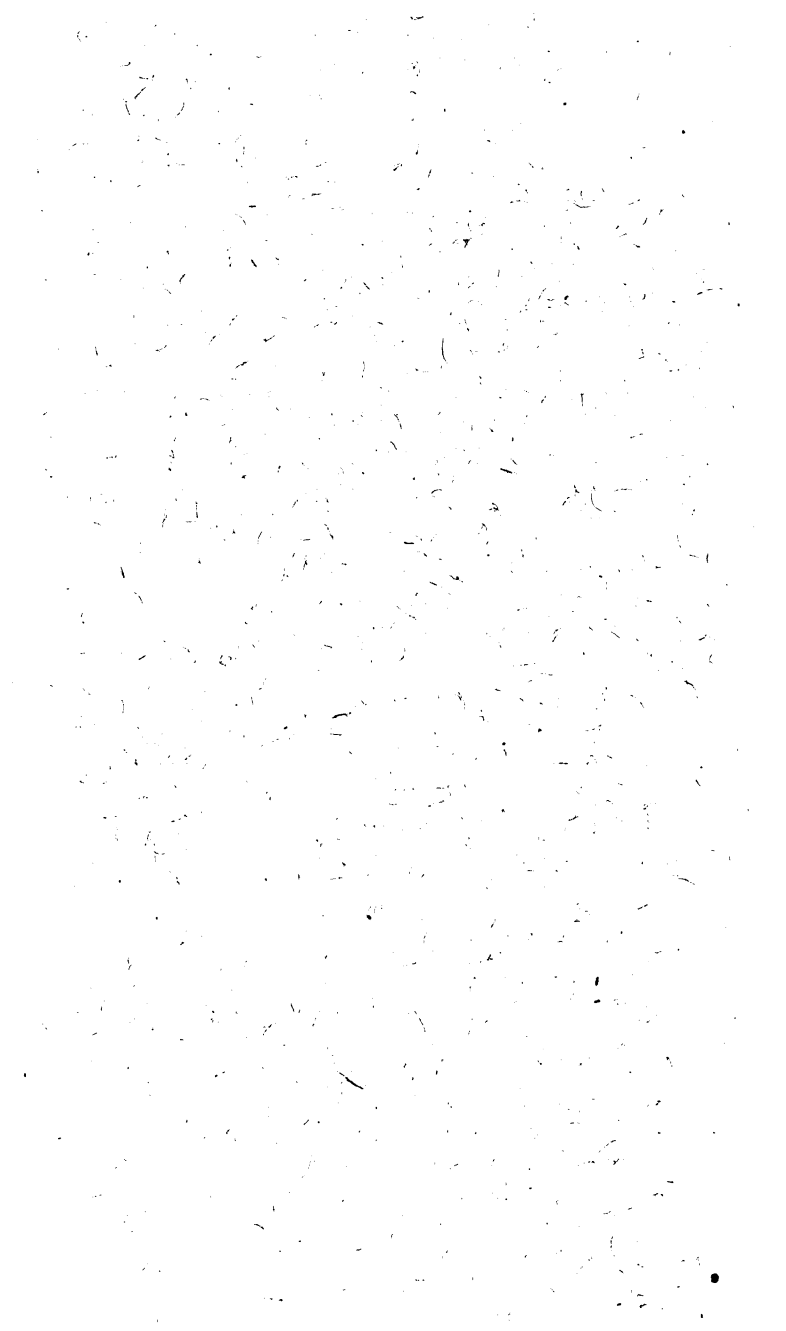
	Seite.
8. Subiaco und der hl. Benedikt . . . . .	154
9. Die Cholera in Albano . . . . .	155
10. Das Grab des hl. Petrus . . . . .	156
11. Julius Watts Russels Helbentod . . . . .	157
12. Zum Bericht über die Erstürmung von Nerola . . . . .	159
13. Protestation des Oberst d'Argy . . . . .	161
14. Der Versuch die Caserne in Rom in die Luft zu sprengen . . . . .	161
15. Das Capitol . . . . .	162
16. Ponte Molle . . . . .	164
17. Gräuel der Garibaldianer . . . . .	165
18. Aus dem Leben Pius IX. . . . .	166
19. Papst Leo und Attila . . . . .	169
20. Der große hl. Geisþpital in Rom. . . . .	170
21. Die Syrtinische Kapelle im Vatikan . . . . .	171
22. Der Peterspfennig . . . . .	173
23. Viterbo und die hl. Rosa . . . . .	173
24. Monte Rotondo . . . . .	175
25. Civita Vecchia . . . . .	176
26. Tivoli . . . . .	177
27. Lepanto und der Sieg über die Türken daselbst . . . . .	178
28. u. 29. Porta Pia und Nachträgliches über die Vorbereitungen zur Schlacht von Mentana . . . . .	179
30. Der Sieg Constantins des Großen über Kaiser Maxentius . . . . .	183
31. König Viktor Emmanuel und einige seiner Thaten . . . . .	185

244





Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is extremely faint and illegible due to the quality of the scan. It appears to be a continuous block of text, possibly a letter or a report, covering most of the page area.



AUG 16 1927

